SORANUS D'ÉPHÈSE

TRAITÉ

DES

MALADIES DES FEMMES

Soranus d'Éphèse

TRAITÉ

DES MALADIES DES FEMMES

(*Fin du Ier siècle, commencement du IIe*)

ET

Moschion

SON ABRÉVIATEUR ET TRADUCTEUR

(*VIe siècle*)

TRADUITS ET ANNOTÉS

PAR LE

Dr FR.-JOS. HERRGOTT

PROFESSEUR HONORAIRE DE CLINIQUE OBSTÉTRICALE DE LA FACULTÉ DE NANCY
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT
ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE, CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

NANCY
IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT & Cie
18, RUE DES GLACIS, 18

1895

TESTIMONIA

Galien (à la fin du IIe siècle), plusieurs citations, lui emprunte un travail sur l'*Alopécie*. Ed. Junt., III, 125.

Tertullien (IIe et IIIe siècle) « *militorem æstimat Soranum* » (*de Anima*, ch. 6).

Oribase (IVe siècle) reproduit un chapitre de son livre. — Voy. ses *Collect. med.*, ed. Bussemaker et Daremberg, t. III, p. 369.

Saint Augustin (IVe siècle), dans son livre *Adv. Jul.*, V, v. 51, l'appelle « *auctor nobilissimus* ».

Aetius (VIe siècle) reproduit quelques chapitres dans son *Tetrabiblion*.

Moschion (VIe siècle), abréviateur.

Cælius Aurelianus (VIe siècle), traduit en latin son livre *des maladies aiguës et des maladies chroniques*.

Paul d'Égine (VIIe siècle) reproduit quelques chapitres dans son VIe livre.

Suidas (Xe siècle). Biographie.

BIBLIOGRAPHIE

Dietz. *Fred. Reinh.* — ΣΩΡΑΝΟΥ ἐφεσίου περὶ γυναικείων παθῶν τὰ σωζόμενα, d'après deux manuscrits trouvés à Paris et à Rome. (*Codex parisiensis,* 2153, *cod. Berberin,* 359.) Königsberg. 1838. Un vol. in-8°, 300 p.

Haeser.— *De Sorano Ephesio ejusque* περὶ γυναικείων παθῶν *libro nuper reperto;* programme. Jenæ. 1840. In-4°.

— *Hist. de la méd.*

Pinoff (Isidor). — *Artis obstetr. Sorani Ephesii Doctrin. Dissert. inaugural.* Vratislaviæ. 1840. XXVI nov., 60 p.

— *Die Geburtshülfe des Soranus Ephesios. Janus,* I, 1846, p. 705; II, 1847, p. 16, 217, 732.

Ermerins (Fr. Zachar.). — *Sorani Ephesii liber de muliebribus affectionib. recensuit et latine interpretatus est. Traject. ad Rhen.* 1869. *C. Præfat,* CXVII. Epist. crit. 100 p. (le texte., 304 p.).

Guardia. — Anal. de ce livre dans *Gaz. m. de Paris.* 1869, p. 587-603; 1870, p 413.

Herrgott (F.-J.). — Soranus accoucheur. *Contrib. à l'étude de la version podalique.* Les ch. 62, 63, 64, 65, qui sont consacrés par Soranus à la méd. opér. obst., ont été traduits et mis en regard des mêmes chapitres de *Moschion,* d'*Aëtius* et de *Paul d'Égine. Annales de Gynécologie,* avril 1882.

Die Gynäkologie des Soranus von Ephesus, etc., übersetzt von Dr Phil. H. Luneburg, commentirt und mit Beilagen versehen von Dr J. Ch. Huber, Medizinalrath. München. J. F. Lehmann's Verlag. 1894. Un vol. gr. in-8° de 173 p.

PRÉFACE

C'est pour fixer un point important d'obstétricie : la priorité en faveur de *Soranus* de la version podalique de l'enfant vivant, qu'en 1882 j'ai publié[1] un fragment de sa *Gynécologie* qui date de la fin du Ier siècle (ap. J.-C.).

Frappé de la richesse des renseignements historiques et du rare bon sens de ce grand accoucheur, j'exprimais le regret de n'avoir pu faire alors[2] la traduction française de tout le traité qui avait été perdu pendant dix-sept siècles et retrouvé par Dietz, de Königsberg, dans un volume de manuscrits grecs de la bibliothèque royale de Paris vers 1827, et dans la bibliothèque Barberine à Rome. Dietz mourut (âgé de 31 ans) pendant qu'on commençait l'impression du livre qui fut achevé en 1838. Malheureusement le désordre des copistes

1. *Annales de gynécologie*, t. XVII, p. 241.
2. *Annales de gynécologie*, p. 247.

n'avait pas pu être corrigé et le livre restait à peu près illisible. C'est au savant *Ermerins*, professeur à Gröningen, que l'on doit une édition émondée de cet ouvrage, qui fut publiée en 1869.

Les circonstances m'ayant donné des loisirs, j'ai pu faire la traduction de la Gynécologie de *Soranus* tout entière.

Pendant que j'avais publié mon premier travail (1882), avait paru à Leipzig, à la librairie Teubner, un livre intitulé : SORANI *vetus translatio latina* d'après un manuscrit du XIII[e] siècle, c'est l'œuvre de *Moschion*, abréviateur et traducteur en latin du livre de Soranus, en bien meilleur état que ce qui avait été publié jusqu'alors ; sous ce rapport, on doit une grande reconnaissance à *V. Rose* qui a ajouté à ce livre des figures du manuscrit.

Cette abréviation de Moschion, faite en forme de catéchisme à l'usage des sages-femmes et même à l'usage des médecins, m'a paru devoir être jointe au texte même du livre de *Soranus* pour en faciliter l'interprétation.

J'ai eu occasion de mettre sous les yeux des accoucheurs français les nombreux documents historiques que renferme le livre de *Soranus*, et, ce qui est plus précieux, le rare bon sens pratique du grand médecin méthodiste, qui, à la suite de l'énumération des médications et des médicaments employés, exprime en quelques mots sa pensée magistrale que la science et la pratique ont surtout grand intérêt à ne pas laisser périr.

Je ne me dissimule pas l'insuffisance d'une simple traduction pour faire connaître cette œuvre et les principes de l'école méthodiste qui l'ont inspirée; c'est une étude complète et sérieuse de toute son œuvre qu'il faudrait, mais c'est là une tâche considérable que pour bien des motifs je ne pouvais pas entreprendre.

Si cette simple traduction pouvait avoir pour effet d'engager quelque savant à entreprendre ce travail, j'aurais obtenu la plus belle récompense que ma traduction puisse ambitionner.

Nancy, 11 mai 1895.

F.-J. Herrgott.

INTRODUCTION

Pendant bien longtemps il n'a existé à Rome et dans les États soumis à sa domination, aucune école où pouvait être étudié l'art de guérir ; né en Grèce, il n'était enseigné que là, dans quelques villes de l'Archipel et de l'Asie Mineure ; mais surtout à Alexandrie, sur les bords du Nil, où se trouvait l'école la plus renommée, où enseignaient des maîtres distingués, où existait une bibliothèque considérable et tout ce qu'il fallait pour de sérieuses études. De cet état résultaient deux choses : l'absence de médecins romains à Rome et en Italie, et la présence dans cette ville de médecins grecs ; la pratique de la médecine était entre leurs mains, comme le dit très bien PLINE L'ANCIEN dans le livre XXIX de son *Histoire naturelle*[1]. PLINE dit ne connaître aucun livre de médecine écrit en latin, quoiqu'il

1. Ed. Varior, ex offic. Hack., Lugd. Bat., 1669, t. III, p. 247.

soit si bien informé sur tant de choses : « Quanquam non ignarus sim, nullius ante hæc latino sermone condita. » (*Consilia medica.*) Cette affirmation nous a beaucoup étonné, car CELSE, contemporain d'AUGUSTE, est mort peu avant lui ; il faut dire aussi que si QUINTILIEN, qui a été le maître de PLINE, avait pu dire en parlant de CELSE : « Mediocri vir ingenio, non solum de his omnibus conscripsit artibus, sed amplius rei militaris, et rusticæ etiam, et medicinæ præcepta reliquerit[1] », il n'en aura pas parlé à son élève ; quant à la mort du naturaliste, la date est connue ; il a succombé près de Castellamare en août 79, pendant la terrible éruption du Vésuve qui ensevelit Herculanum sous une coulée de lave et Pompéi sous la cendre du volcan.

Quant à l'œuvre médicale de CELSE, la postérité a vengé l'auteur du silence de l'un et du dédain de l'autre. Dans une lettre que BIANCONIUS a adressée aux frères LUCHTMANN sur l'époque où a vécu CELSE, on lit[2] : « Ut ego censeo, ad florentissimum aurei sæculi apicem sit referendus, ad primos nimirum Augusti annos, quibus cæteris præstabant Virgilius, Horatius, aliique his et virtute et ætate pares. »

Si la pratique de la médecine tombée entre des mains ignorantes, cupides et indignes, avait mérité le jugement sévère de PLINE, celui-ci ne saurait s'appliquer

---

1. *Fabii Quintiliani Institutionum,* lib. XII. Ed. ex off Hackiana. Lugd Batav , 1665. *Inst. Orator.,* lib. XII, cap. XI, p. 915

2. Ed. L. Targa, Lugd. Batav., 1785, p. 42.

à la totalité des médecins, parmi lesquels il s'en trouvait qui étaient instruits, appliqués aux recherches scientifiques, soucieux des progrès de l'art et dévoués aux malades. Les doctrines médicales anciennes, représentées par les livres hippocratiques, étaient combattues et délaissées ; de nouvelles doctrines avaient surgi, cherchant à la science un appui plus solide, à la pratique un guide plus sûr que celui que fournissait l'empirisme hippocratique, dont l'application au lit du malade était si difficile. La doctrine d'Épicure, qui avait trouvé en Lucrèce un interprète éloquent, avait poussé les médecins à scruter les lois de la nature pour ramener à l'état normal les fonctions troublées.

« C'est au milieu de ce monde de dupes et d'imposteurs, dit GUARDIA dans son *Histoire de la médecine*[1], qu'apparut tout à coup le plus illustre des réformateurs de la médecine, ASCLÉPIADE, de Pruse en Bithynie (Asie Mineure). Quoique ses écrits aient péri, ses détracteurs et ses admirateurs l'ont assez fait connaître pour qu'on puisse l'apprécier. Aux dons de la nature, cet homme rare ajoutait une culture supérieure, une éloquence entraînante, un amour extraordinaire pour la vérité, un désintéressement peu commun qui lui fit préférer les pauvres de Rome aux présents de Mithridate pour l'attirer à sa cour. Sa philanthropie lui faisait recommander de traiter les malades en conscience par

---

1. Paris, ch. O. Doin, 1884, p. 17.

les moyens les plus expéditifs et les plus doux... chasser de sa pratique tout charlatanisme et l'empirisme vulgaire et routinier... Son grand souci était de soutenir et de ranimer les forces de l'économie indispensables aux malades... ASCLÉPIADE épura la théorie médicale... il eut au suprême degré le sentiment de la vie organique, le sens vital qui fait essentiellement le médecin. Il saisit les *caractères permanents* qui rapprochent les maladies les plus différentes en apparence et, par l'analogie résultant de la comparaison, il établit ce *traitement méthodique* qui s'adressait moins au mal local qu'à l'état général de l'économie souffrante. THÉMISON, qui fut son élève, a été regardé comme le chef de l'école méthodique. « Asclepiades medendi rationem magna ex parte « mutavit. Ex *Themison* successoribus... salutaris ista nobis « professio increvit[1]. » C'est quelque temps après sa mort, qu'arriva à Rome, sous les règnes de Trajan et d'Adrien (98-117, 117-132), un médecin originaire d'Éphèse, SORANUS, qui avait fait ses études médicales à Alexandrie, et qui appartenait à la secte des *méthodistes ;* il n'avait pas tardé à inspirer une grande confiance. Complètement dévoué à la science et à son application, il composa un grand nombre d'ouvrages dont le premier, consacré aux *maladies aiguës* et aux *maladies chroniques,* ne fut conservé que par la traduction latine qu'en a faite CÆLIUS AURELIANUS quelques siècles après.

---

1. Cels., *Præfat.*

D'un autre ouvrage, il n'avait été conservé que quelques fragments par AÉTIUS et par PAUL D'ÉGINE, mais surtout par ORIBASE, un chapitre entier consacré à la description des organes génitaux de la femme, qui, comme un précieux fil conducteur, devait permettre plus tard de trouver tout le livre des maladies des femmes, qui, depuis des siècles, était confondu ou plutôt enfoui avec d'autres manuscrits grecs dans la poussière des bibliothèques.

A la fin du travail de Littré sur les éditions et les traductions complètes d'Hippocrate, on lit la note suivante (t. I, 553) : « Il est deux hommes dont il est bien à regretter la mort, c'est CORAY et DIETZ (Frédéric-Reinhold), qui, après avoir publié une édition du *Traité de la maladie sacrée,* comme essai de ses forces, put, à l'aide d'une mission du gouvernement prussien, visiter les principales bibliothèques de l'Europe ; il y avait recueilli une masse considérable de matériaux, publié la collection des commentateurs d'Hippocrate, dont quelques-uns étaient inédits, et, toutes ces richesses laborieusement amassées, il comptait les employer à donner d'Hippocrate une édition qui fût neuve par la forme et par le fond. Une mort prématurée a anéanti toutes ces espérances. » Il est d'autres découvertes qui, heureusement, ont été conservées et revivifiées, comme nous allons voir : en parcourant, à Paris, vers 1825, dans la Bibliothèque royale, le manuscrit grec du XV[e] siècle qui porte le n° 2153, sur papier, format in-4°,

il fut fort surpris de lire, page 218, la description des parties génitales de la femme, telle que SORANUS l'avait écrite et qu'ORIBASE l'avait conservée ; mais plus grande fut sa surprise de voir qu'à sa suite se trouvait le *Traité des maladies des femmes,* que depuis des siècles on avait cru perdu. Il s'empressa d'en faire une copie exacte et de se rendre à Rome pour chercher s'il ne trouverait pas un autre exemplaire de ce livre. Il en trouva un en effet dans la bibliothèque Barberine, sur papier, format in-8°, datant du XVI[e] siècle, mais rempli de beaucoup de fautes; il le collationna avec sa première copie et nota les variantes.

Il rapporta chez lui, à Kœnigsberg, ces précieuses copies et en commença l'impression chez Graef et Unzer. On en était arrivé à la page 58, quand DIETZ mourut subitement en 1836; il était âgé de trente et un ans (il était né en 1805). Ce fut Just-Florian LOBECK, un ancien collègue de l'Université, qui fut chargé de surveiller l'impression du reste du manuscrit. DIETZ avait été pressé de soumettre au public compétent ce traité « de SORANUS *ou d'un autre* », est-il dit dans la préface, afin qu'il pût être lu et étudié ; ce fut Ch.-Aug. LOBECK, un ami, qui rédigea la préface, datée de Kœnigsberg, mois d'août 1838.

HÆSER publia : *De Sorano Ephesio ejusque* περὶ γυναικείων παθῶν *libro nuper reperto programma* (Ienæ, 1840, in-4°), dans lequel il établit, par des passages empruntés à ce livre, que SORANUS d'Éphèse était bien l'auteur de ce

Traité et non un Soranus plus ancien qui, avec celui-ci, était confondu en une même personne. La même année, un jeune israélite, Isidore Pinoff, très versé dans la littérature ancienne, eut l'idée d'étudier l'obstétricie de Soranus dans le livre dont Dietz venait de faire la découverte : « Nova et pæne inesperata lux nobis est orta, « invento a divo Dietzio Sorani Ephesii opere περὶ γυναικείων παθῶν », dit-il dans sa préface. Extraire de ce livre et commenter ce qui a trait à l'obstétricie fut le sujet de sa dissertation inaugurale soutenue à Breslau, le 26 novembre 1840. Quelques années après, ce travail fut repris par l'auteur et complété par l'étude du livre entier de Dietz et publié dans le *Janus*, journal historique et littéraire, fondé par Henschel et publié à Breslau sous le titre de *Geburtshülfe des Soranus Ephesios* (l'Obstétricie de Soranus d'Éphèse) [*Janus*, t. I, 1846, p. 705 ; t. II, 1847, p. 16, 217, 732]. Les passages les plus importants du Traité de Soranus sont en partie traduits en allemand et enrichis de notes historiques.

Ces travaux sérieux, publiés dans un journal de haute importance, mais trop peu répandu, et qui cessa d'exister au bout de moins de trois ans, n'eurent que peu de retentissement en Allemagne et aucun en France, où les travaux historiques sont également aussi peu en faveur ; d'ailleurs, le livre de Dietz ne portait que le texte grec des manuscrits, sans d'autres notes que des variantes qui rendaient la lecture fort difficile et peu attrayante. Il eût été délaissé encore pendant longtemps

si le docteur Fr.-Zacharie Ermerins, de Groningue, n'avait, par une révision du texte, la coordination des chapitres et une traduction latine, rendu possible la lecture de ce livre précieux. A la fin de la préface, il dit qu'il n'a eu d'autre but : « Spero ut ita officio illo « functus esse videar, ut lectoribus *Sorani* librum eo « modo in manus dem, *saltem ut legi possit.* » Plus loin, il ajoute qu'on ne peut regarder comme terminé le travail de révision auquel il s'est livré, qu'il devra être repris pour obtenir nette la parole du maître qui a écrit des livres si importants, qui assurent à Soranus une place considérable dans l'histoire de la médecine. Dans certains écrits on avait admis, d'après Suidas, quatre Soranus. Leclerc n'en admet plus que trois : un de Mallus, en Cilicie, appelé Mallotes, et deux nés à Éphèse, fils de Ménandre et de Phœbé[1]. Nous admettons les raisons sur lesquelles Ermerins s'appuie pour penser que ces deux Soranus d'Éphèse ne font qu'une seule personne; en effet, les deux, selon Suidas, ont vécu sous Trajan et Adrien et ont produit de nombreux ouvrages que les découvertes du texte nouveau ont fait connaître; ce sont là les véritables témoins de l'existence de ce médecin qui a été pendant longtemps déjà mis au premier rang des médecins *méthodistes.* On peut dire qu'il occupe le premier rang parmi les médecins qui ont précédé Galien, et dont celui-ci parle avec

1. Ed. 1723, p. 452.

respect, bien qu'il soit d'une école différente de la sienne, ce qui est une chose bien considérable pour un homme aussi passionné qu'il l'a été dans ses polémiques.

La liste des écrits de SORANUS dressée par ERMERINS ne comprend pas moins de quatorze ouvrages qui sont :

I. *Livre des maladies aiguës et chroniques,* que la traduction qu'en a faite CÆLIUS AURELIANUS a conservé en partie[1] jusqu'à ces derniers temps Ce livre avait été le seul ouvrage important de l'école méthodique, selon le titre de cette édition, qui, suivant Choulant[2], est la meilleure ;

II. Le *Livre des fièvres,* mentionné par CÆL. AUREL. ;

III. Le *Traité d'hygiène,* mentionné dans le *Traité des maladies des femmes ;*

IV. Le *Livre de chirurgie,* dont on ne connaît pas le titre exact, mais dont on pense qu'il reste quelques fragments ;

V. *Des maladies des femmes.* Dans l'édition princeps de Dietz, il comprend 126 chapitres qu'ERMERINS a cru devoir réduire à 66 ;

VI. *Livres par demandes et par réponses* (abrégés ?) cités par CÆLIUS (l. V, ch. IV, 571, éd. citée) ;

VII. *Livres sur les remèdes,* au nombre de quatre seulement (matière médicale) ;

---

1. Ed. Amman., Amst., 1709.
2. *Handbuch der Bücherkund für die aeltere Medizin;* 2e Ausg , Leipzig, 1841, p. 209.

VIII. *Livre sur la préparation des médicaments*, qui aujourd'hui serait appelé *Traité de pharmacologie ;*

IX. *Livre sur les généralités ou les points communs* (περὶ κοινοτήτων), au moins deux, car le deuxième est cité par C. AUREL. dans le *Traité des maladies chroniques* (espèce de pathologie générale conforme à la doctrine méthodique) ;

X. *Livre d'étiologie,* mentionné par C. AUREL. ;

XI. *Traités de la semence et de la génération,* publiés séparément ou ensemble ;

XII. *De l'âme,* en quatre livres, dont parle TERTULLIEN ;

XIII. Livre en un volume sur la nomenclature et l'étymologie ;

XIV. *Biographies médicales,* au nombre de dix, suivant SUIDAS.

On voit par cette simple énumération, probablement incomplète, des Traités de SORANUS, quelle doit avoir été l'étendue de l'œuvre entière du célèbre chef de l'école méthodique, combien de sujets il avait embrassés dans ses investigations. L'attention devait avoir été éveillée sur sa personne et sur ses œuvres, aussi GALIEN, qui vécut peu après SORANUS (IIe s.), le cite-t-il plusieurs fois dans ses œuvres et lui emprunte même quelques formules, ce qui, de la part de ce doctrinaire passionné, était envers un dissident au moins un témoignage d'estime.

Le nom de SORANUS et son œuvre étaient bien

connus, car TERTULLIEN (IIIe siècle), s'élevant contre l'embryotomie barbare d'Hippocrate toujours pratiquée, demanda qu'on suivît la pratique plus douce de SORANUS (*De Anima*, cap. IV).

SAINT AUGUSTIN (IVe siècle) appelle SORANUS *medicinæ auctor nobilissimus* (*Adv. Julian.*, lib. V).

ORIBASE, ce précieux collectionneur (IVe siècle), avait admis dans son Encyclopédie la description soigneuse que SORANUS avait faite des parties génitales de la femme, qui a si merveilleusement servi à retrouver l'œuvre entière, dont elle constitue le chapitre III.

AETIUS d'Amida (VIe siècle), l'auteur du *Tetrabiblion*, admit dans sa collection quelques chapitres de SORANUS tirés du livre des maladies des femmes.

PAUL D'ÉGINE (VIIe siècle), autre collectionneur, admit aussi dans son *Epitome* quelques chapitres empruntés à SORANUS.

Au VIe siècle, CÆLIUS AURELIANUS publia le *Livre des maladies aiguës et chroniques*, qu'il dit être une traduction latine du livre de SORANUS : « *Soranus* cujus hæc sunt quæ latinizanda suscepimus » (*Acutar. morb.*, lib. II, cap. 2, éd. Amann 75).

Au même siècle, MOSCHION publia en langue latine un abrégé du *Traité de gynécologie* de SORANUS fait par demandes et par réponses à l'usage des sages-femmes, dans lequel on lit, à la préface et à la fin du livre, que c'est un abrégé du livre. Ces témoignages, comme on les appelle en bibliographie, ne laissent aucun doute

sur la personnalité du grand méthodiste. « La lumière qui se fait sur un point de la science ne tarde pas à en produire de nouvelles clartés sur un autre », disait mon éminent maître Sédillot. En histoire se justifie aussi cette proposition d'une si haute portée.

Malgré l'intérêt qui s'attache à une pareille découverte, l'empressement de HAESER à l'annoncer[1], à en publier un *sommaire,* la publication d'une analyse par J. PINOF dans sa thèse inaugurale[2], une traduction allemande par le même dans le *Janus,* journal historique et littéraire[3], le livre de Dietz passait inaperçu, nous pouvons dire restait inconnu. Malgré l'étude si savante du livre de SORANUS, sa coordination, la traduction latine et les notes nombreuses par ERMERINS, de Groningue, le livre serait resté très peu connu en France sans l'analyse qu'en fit le savant GUARDIA, publiée dans la *Gazette médicale de Paris*[4]. Je publiai quelques fragments dans une *Étude sur la version podalique*[5], regrettant alors de n'avoir pu en faire la traduction complète.

Voici ce qu'ERMERINS dit sur les œuvres de SORANUS d'Éphèse, fils de Ménandre et de Phœbé : « Il est douteux, dit-il, que ce soit là tout ce qu'on pourra savoir. Je ne nierai pas qu'il puisse exister d'autres œuvres de *Soranus* cachées dont nous ne connaissons pas les titres.

1 Iéna, in-4°, 1830
2 Breslau, nov. 1830.
3. II, 1846, p. 705 ; II, 1847, p. 16, 277, 732.
4 A. 1869, 587, 603 ; 1870, 443.
5 *Ann. de gynéc.,* an. 1882.

J'ai seulement voulu confirmer le jugement porté sur Soranus par Suidas, qui a dit qu'il a publié *plusieurs traités* très beaux : Βιβλία πλεῖστα κάλλιστα. »

MOSCHION

Étrange est la destinée de Moschion, qui, pendant plusieurs siècles, a passé pour l'auteur du plus ancien livre consacré aux accouchements et aux maladies des femmes. Ce rang donné par l'archéologie lui a été ravi par elle après de nouvelles découvertes qui, du rang d'auteur, l'ont fait descendre à celui d'abréviateur. L'histoire de cette métamorphose est aussi curieuse qu'instructive; elle mérite d'être succinctement racontée.

Vers le milieu du XVI[e] siècle, au moment où l'imprimerie naissante s'était empressée de reproduire par la presse les œuvres des anciens, conservées par les manuscrits dans les bibliothèques, Gesner, de Zurich, avait trouvé dans la bibliothèque d'Augsbourg un manuscrit grec consacré aux maladies des femmes. Le texte du livre était si défectueux qu'il ne pouvait être ainsi imprimé; il était indispensable d'avoir un autre texte du même livre; on le trouva en latin. Les deux textes furent imprimés à Bâle en 1566, le texte grec légèrement amendé par le savant Zurichois; ils furent réimprimés dans la collection gynécologique de Bauhin, à Bâle, en 1588, et dans la collection de Spach, à Stras-

bourg en 1597. Dans le manuscrit latin se trouvait le nom de MOSCHION, mais pas celui de SORANUS.

Pendant deux siècles, on n'a possédé d'autres renseignements. En 1793, Fr.-O. DEWEZ publia le livre de MOSCHION d'après un manuscrit grec en meilleur état, conservé dans la bibliothèque de Vienne; il y ajouta une traduction latine avec trente pages de notes fort intéressantes. Dans l'avant-dernier chapitre, consacré aux causes de dystocie, on lit : « Soranus vero alias adjecit causas », d'où il ressort que SORANUS avait traité le même sujet, mais avec plus de développement.

On voit que la lumière se fait peu à peu ; elle ne fut éclatante qu'après que Dietz eut retrouvé le livre de SORANUS, que ce livre fut mis en ordre et rendu lisible par ERMERIUS et publié avec une traduction latine et une surabondance de notes. Peu après, parut l'abrégé de Moschion sous le nom de : *Ancienne traduction latine du livre de Soranus :* « Sorani Gynæciorum vetus translatio latina (du XIIIe siècle) a Valentino Rose, Lips. MDCCCLXXXII », traduction déjà vue à Paris et à Florence, par Daremberg, et que Rose publia *d'après un manuscrit conservé à la bibliothèque de Hanau,* sous le titre : *Gynæcia Muscionis ex græcis Sorani in latinum translata sermonem.*

Fort intéressante pour l'histoire est la préface de Moschion :

« Cum frequentius nobis in muliebribus obstetrix « fuisset necessaria, nullum invenimus studiosam quæ

« litteras græcas adtigisse videretur, quod si et habuis-
« set omnia in latinitate sibi translata, gynæcia, pos-
« sent rationem lectionis scire. Ego vero Muscio quia
« multa jam videor quomodocunque transtulisse, ve-
« ritate rationis potius nisus quam structa ratione vel
« diligentius polita usus, sicut in *ophthalmico et chirur-*
« *gumeno filiatro* etiam et *boethematico* legisti, placuit
« mihi hæc quoque gynæcia in latinum vertere sermo-
« nem, licet etiam maximam partem *triacontados* ad in-
« tegrum tenorem secutus *Soranum* transtulerim. Sed
« cum vidissem grande opus futurum et posse mulie-
« bres animos hac ratione cito præ magnitudine lassari,
« placuit *cateperiotianorum* brevitatem fuisse secutus, ut
« omnia dicere videar et non grande corpus perfecisse,
« quibusdam vero capitalis multum breviter dictis,
« quædam et triacontados addidi, ut ex omnibus col-
« lectus commentarius sufficiens esse possit; his autem
« multo simplicius volui loqui et ut verius dicam mu-
« liebribus verbis usus sum, ut etiam imperitæ obste-
« trices licet ab altera sibi lectam rationem facile intelli-
« gere possint. »

Il résulte de là que Moschion est le *traducteur latin* et l'*abréviateur* du livre grec de Soranus. Il nous paraît donc utile de donner au-dessous du texte de Soranus celui de Moschion, son abréviateur, cette disposition permettant de mieux pénétrer dans la pensée de l'auteur.

Le nom de Moschion est cité par Soranus (*Mal.*

des femmes, chap. XXXII) [Ed. Ermerins], mais ce n'est manifestement pas le traducteur de son livre; il n'a pas vécu sous Néron; il est bien postérieur à SORANUS. Il est probable pour Hæser qu'il a écrit au VIe siècle, à l'époque où Cælius Aurelianus a fait la traduction latine du livre des maladies *aiguës* et *chroniques,* mais de l'aveu de tous les historiens cette date est incertaine.

D'après quelques indices, le nom de MOSCHION serait celui d'un israélite qui aurait aussi fait des traductions en hébreu. Son nom était MOSE (Moïse) qui se prononce MOSCHE, d'où l'hélénisation aurait fait MOSCHIO.

La traduction grecque abrégée si fautive que Gesner avait vue doit avoir été faite à une époque de complète décadence, vers le Xe siècle.

Il faut ajouter que rien n'est certain, et que ce qu'on dit est le résultat d'indices et non de preuves. J'ai, dans les additions à la traduction de l'histoire de de Siebold[1], donné les documents sur lesquels ces présomptions reposent.

F.-J. H.

1. T. I, p. 157 à 168.

SORANUS

TRAITÉ

DES

MALADIES DES FEMMES

PRÉFACE

DIVISION DU TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES

Comme il importe beaucoup pour l'intelligence des matières qui doivent être exposées dans ce livre, d'en indiquer d'avance les divisions, il est essentiel de commencer par établir les diverses sections dont il se compose. Quelques-uns divisent le sujet en deux parties : la théorie et la pratique.

Celle-ci comprend pour eux l'hygiène et la thérapeutique. D'autres distinguent ce qui est conforme à la nature de ce qui lui

---

LIVRE DE *MOSCHION*

En combien de parties faut-il diviser ce qui a trait aux maladies des femmes ? — En deux parties, une qui traite de la sage-femme, l'autre de tout ce qui peut arriver dans son œuvre, cette partie se divise en ce qui est suivant la nature et ce qui est contraire à ses lois.

est contraire; d'autres enfin distinguent la physiologie, la pathologie et la thérapeutique. Pour nous, le sujet se divise en deux parties : l'une relative à la sage-femme et à tout ce qui la concerne, et cette partie se subdivise elle-même en deux autres : d'abord, au sujet de la sage-femme, nous examinons quelles sont les aptitudes que doit avoir celle qui se destine à cette profession; et nous chercherons ensuite, parmi les sages-femmes, celle qui est la meilleure.

En ce qui concerne la sage-femme, nous établissons encore deux divisions : l'une, de celle qui agit dans ce qui est selon la nature, l'autre, dans ce qui est contre la nature. De ces deux parties, celle qui traite de ce qui est selon la nature, se subdivise en partie physique, dans laquelle nous traitons de la semence et de la génération animale, et en partie hygiénique, qui comprend l'accouchement, les soins à donner à la femme enceinte et accouchée, et la manière de nourrir les enfants.

Dans une autre partie, qui traite des choses contre nature, nous distinguerons deux sections : l'une consacrée aux maladies qui résultent du régime, dans laquelle nous traitons de la suppression des menstrues, de l'insuffisance de la menstruation et des maladies qui l'accompagnent, de la suffocation utérine et autres affections semblables; l'autre est consacrée à la chirurgie et à la pharmacie, dans laquelle nous traitons de la dystocie, du prolapsus de la matrice et autres questions analogues. La partie

Quel rapport y a-t-il entre l'œuvre de la femme et celle de la sage-femme ? — Celui de la partie avec le tout, l'œuvre de la sage-femme est une partie de l'œuvre de la femme, l'œuvre qu'accomplit la sage-femme résulte de l'exercice de sa profession et des connaissances acquises dans cette œuvre [1].

---

1. Dans la préface de *Moschion*, édition de *Dewez*, 1793, il est dit, page 112 : « Nous admettons deux espèces de sages-femmes, les unes inexpérimentées, les autres qui savent tout ce qu'elles doivent connaître. »

physique (spéculative physiologique) qui est un ornement de l'esprit, inutile pour le but que nous poursuivons, quoiqu'elle ne le soit pas pour une instruction complète, nous la laisserons, ne nous préoccupant que de ce qui est indispensable. Avant tout, nous traiterons de la sage-femme, de ce qui est utile à la santé, puis après, de ce qui est contre nature. Ce dernier sujet est plus important, plus difficile en raison de la variété des sujets à traiter, nous le verrons à la fin du livre.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

QUELLES SONT LES APTITUDES NÉCESSAIRES A UNE SAGE-FEMME ?

Ce chapitre est utile et le temps n'est pas perdu à dire quelles sont les femmes les plus aptes à cette profession. La future sage-femme doit être intelligente, avoir appris à lire, être douée d'une bonne mémoire, être laborieuse, modeste, avoir l'intelligence ouverte, les membres intacts et jouir d'une santé robuste. Beaucoup disent qu'elle doit avoir les doigts longs et effilés, les ongles courts et arrondis. Elle doit avoir appris à lire pour qu'elle puisse s'assimiler la théorie de l'art, être intelligente pour comprendre facilement ce qu'on lui dit et ce qu'elle voit, avoir une bonne mémoire pour tout retenir ; elle se forme par la mémoire et par l'intelligence ; elle doit aimer le travail pour accomplir avec persévérance celui que les accidents rendent nécessaire ; elle doit être douée d'une énergie virile dans le travail et pour apprendre tout ce qu'elle devra savoir ; elle doit être discrète, car les affaires de la maison et les secrets de la vie lui seront confiés ; si elle favorise les voies aux femmes de mauvaise vie, elle passera pour

Quelle est la sage-femme la plus apte à exercer sa profession ? — C'est principalement celle qui est lettrée, qui a de la présence d'esprit, de la mémoire, qui est studieuse, propre, bien portante, intègre, courageuse et laborieuse.

avoir été corrompue par la médecine; elle doit avoir les sens exercés pour bien voir, entendre et comprendre ce qu'il lui importe de savoir et avoir le tact fin; jouir de l'intégrité de ses membres pour n'être jamais entravée dans son travail; être d'une santé robuste, car dans sa carrière elle aura souvent à accomplir un double travail qui cause une grande fatigue; ses doigts seront longs et minces, les ongles coupés et arrondis afin qu'ils ne puissent occasionner aucune lésion dans la profondeur des organes; on peut atteindre ce résultat avec un travail assidu et de l'exercice.

Qu'est l'accoucheuse? — C'est une femme instruite de tout ce qui regarde la femme et qui a quelque habileté dans les affaires de la médecine.

CHAPITRE II

QUELLE EST LA MEILLEURE SAGE-FEMME ?

Il est nécessaire de dire quelles sont les meilleures sages-femmes afin qu'elles-mêmes le sachent, que les élèves les prennent pour exemple, et que le vulgaire, qui peut avoir besoin de leur secours, les reconnaisse et sache les trouver. En somme, nous ne regardons pas comme parfaite celle qui aura seulement étudié complètement l'art ; comme très bonne celle qui, à d'excellentes connaissances théoriques, joint une expérience pratique acquise par de nombreuses opérations. En somme, nous appellerons excellente celle qui est aussi exercée dans toutes les parties de la thérapeutique ; il est des femmes qui sont guérissables par le régime, d'autres par une opération manuelle, d'autres par des médicaments. La sage-femme excellente saura donner les meilleurs préceptes, distinguer les choses générales et spéciales, choisir ce qui est utile ici ou là ; celle qui ne néglige pas l'attentive observation des lois générales, les suit avec intelligence et sait les distinguer, ne se laisse pas impressionner par les changements dans les symptômes, mais sait se diriger suivant les circonstances, ne se laisse pas troubler dans les dangers, mais pourra se rendre compte des moyens rationnels, donner des consolations aux parturientes, et avoir pitié d'elles. Je n'exige pas, comme beaucoup

Quelle est la meilleure sage-femme ? — Celle qui est exercée dans les affaires médicales, qui voit avec justesse ce qui manque, prévoit ce qui peut arriver, y porte remède avec empressement, saura combattre ou mitiger les accidents causés par la négligence ; qui ne soit ni irascible ni turbulente, mais compatissante, ferme, modeste, discrète, tranquille, prudente, zélée et non avare.

le demandent, une sage-femme mère, comme étant plus compatissante que les autres, ayant eu l'expérience de la douleur ; une femme qui a déjà accouché sera moins compatissante que celle qui n'est pas mère. Qu'elle soit robuste à cause des secours qu'elle aura à donner ; qu'elle ne soit pas trop jeune, quelques-uns le défendent ; une jeune fille peut être débile, mais pas plus qu'une autre d'apparence robuste. Qu'elle soit tempérante et toujours sobre, car incertain est le moment où elle pourra être appelée chez une femme en danger. Qu'elle ne soit pas cupide d'argent et qu'une récompense ne lui fasse pas donner un abortif; qu'elle ne soit pas superstitieuse ; que des rêves, des présages ou des cérémonies superstitieuses ne lui fassent jamais négliger ce qui a trait à l'obstétricie et ce qui peut être utile; qu'elle soigne aussi ses mains pour qu'elles soient douces. Qu'elle évite des travaux de laine qui peuvent les durcir ; elle pourra même pour ce cas faire usage de pommades si, naturellement, elles sont dures. Elle doit être une sage-femme distinguée.

Quand nous passerons à ce qui a trait à l'hygiène des femmes, nous devrons parler d'abord des organes génitaux de la femme, que nous connaissons par la vue et l'anatomie; bien que celle-ci soit inutile pour des études sérieuses, nous dirons ce qui y a trait. On ajoutera plus de foi à nos affirmations sur l'anatomie si nous montrons que nous ne l'ignorons pas, on ne nous soupçonnera pas alors d'avoir, par ignorance, négligé une chose que nous connaissons et qui a quelque valeur.

CHAPITRE III

DE LA NATURE DE L'UTÉRUS ET DES PARTIES GÉNITALES DE LA FEMME[1]

La matrice s'appelle aussi ὑστέρα et δελφύς. Elle est aussi appelée μήτρα, parce qu'elle est la mère des embryons qui naissent en elle, ou parce qu'elle rend mères celles qui en ont une, ou, selon quelques-uns, parce qu'elle indique la mesure du temps pendant lequel se fait la menstruation et l'accouchement (μέτρον, mesure). Elle est appelée aussi Ὑστέρα, parce que sa faculté physiologique se produit tard, ou Ὕστερον, parce qu'elle occupe la dernière place dans les viscères; Δελφὺς, parce qu'elle a la faculté de produire des jumeaux (ἀδελφους).

La matrice est située dans l'intervalle des os coxaux, entre la vessie et le rectum, reposant sur celui-ci, et la vessie reposant sur elle, quelquefois totalement, quelquefois seulement en partie, car son volume est variable; chez les petites filles la matrice est

Quels sont les noms donnés à la matrice? — Elle en a trois : elle a été nommée d'abord *matrice* puisqu'elle rend mères les femmes; *ustera* puisque c'est le dernier des viscères situé au-dessous des intestins, puisqu'il est vide chez les vierges jusqu'à l'âge de quatorze ans et plus tard encore par l'effet de l'âge; les Grecs l'ont appelée *delfis* puisque deux frères peuvent y naître ensemble.

Où est située la matrice? — Entre les os coxaux et en dedans d'eux, elle a sous elle le rectum et la vessie au-dessus d'elle.

De quelle nature est la matrice? — Elle est essentiellement nerveuse, charnue, renfermant des artères et beaucoup de veines.

---

1 Chapitre conservé par *Oribase*.

plus petite que la vessie qui la couvre, chez les adultes elle est égale à la vessie, chez les femmes plus âgées et qui ont eu des rapports sexuels, elle est plus grande, et chez celles qui ont eu des enfants, le volume de la matrice est plus grand encore, si bien qu'elle arrive vers la fin du côlon. Elle est plus volumineuse pendant la grossesse ; on peut la voir, car elle forme une grande tumeur quand le péritoine est soulevé jusque vers l'hypogastre, tant est grande la masse de son contenu : le fœtus, ses membranes et le liquide. Après l'accouchement, la matrice revient sur elle-même, mais elle reste plus volumineuse qu'avant l'accouchement. Elle est alors plus grande, mais n'est pas placée en avant, le col de la vessie est plus proéminent, puisqu'il se termine par l'urètre, la matrice s'étend le long de tout le vagin ; en arrière la matrice monte plus haut que le fond de la vessie, elle est située au-dessous de l'ombilic, la cavité de la vessie est placée sur le col de la matrice. La matrice est attachée par de minces membranes à la partie supérieure à la vessie, à la partie inférieure à l'intestin rectum, et sur les côtés aux os coxaux, en arrière, au sacrum. Si ces membranes se contractent par l'inflammation, la matrice peut être soulevée ou inclinée latéralement; quand ces membranes se relâchent, elle tombe, non parce qu'elle est un animal comme quelques-uns le disent, mais parce qu'elle a, comme les autres parties du corps, le sens du tact, se contractant par les astringents, se relâchant par les émollients. La forme de l'utérus n'est pas, comme chez les animaux privés de raison, comparable à un héliçoïde, mais elle ressemble à la ventouse du médecin : ronde et large au fond, elle se termine en se rétrécissant; et, à sa partie inférieure, elle a une petite ouverture, cette partie qui est proéminente est appelée *orifice ;* au-dessus est le *col,* les parties laté-

Combien y a-t-il de tuniques à la matrice ? — Deux, une extérieure qui est mince, blanche, dure et nerveuse, l'autre, intérieure, rugueuse, rouge, molle et pulpeuse.

Quelle est la position et la forme de la matrice ? — Elle a essentiellement la forme d'une ventouse médicinale.

rales plus larges sont appelées les *épaules,* puis vient le *flanc ;* toute la matrice qui est creuse a une *cavité,* le *ventre,* le *sinus.* L'orifice de la matrice se trouve au milieu du vagin ; la *vulve* est entourée par les grandes lèvres, le col éloigné de celles-ci plus ou moins suivant l'âge, de (la largeur) cinq à six doigts, est situé plus près quand l'accouchement est proche et tendu. L'orifice a des dimensions variables ; chez la plupart des femmes, il admet l'extrémité de l'auriculaire. Il s'ouvre dans diverses circonstances, par exemple dans l'orgasme du coït pour recevoir la semence, pendant la menstruation, dans la conception, pendant l'accroissement du fœtus et pendant l'accouchement, où il se dilate de façon à admettre la main d'un adulte. Normalement il est mou et charnu chez les vierges, il ressemble par sa texture au poumon ou à la langue ; chez celles qui ont accouché il devient plus calleux comme la tête d'un poulpe, ou comme l'extrémité des bronches, comme dit *Hérophile,* il est rendu calleux par le passage des sécrétions et de l'enfant. L'utérus est nerveux, mais ne se compose pas seulement de nerfs, on y constate aussi des veines, des artères et du tissu charnu. Les nerfs proviennent de la moelle épinière, les veines et les artères de la veine cave située sur la colonne spinale et de la grosse artère. Deux veines viennent de la veine cave et deux artères de la grosse artère, d'où émergent une artère et une veine se rendant à chaque rein ; avant d'entrer dans l'utérus, elles se divisent en plusieurs rameaux, de sorte qu'il y a quatre vaisseaux : deux veines et deux artères, qui se rendent à l'utérus ; deux, une artère et une veine, se rendent également aux testicules (ovaires) qui sont situés en dehors de la

Comment appelle-t-on ses différentes parties ? — Pour bien distinguer les différentes parties nous les avons désignées par des lettres : A est l'orifice, B marque le col, C le milieu de cette portion. Au-dessus du col, la matrice forme une cavité arrondie D dont F marque le fond, EE les saillies latérales. La cavité est entièrement vide et occupe la partie inférieure du bas-ventre. Dans l'édition de Dewez il y a une figure avec les lettres auxquelles le texte renvoie.

Où se trouve l'orifice de la matrice ? — Au milieu du vagin.

matrice, chacun sur les côtés près du col; ils peuvent être facilement touchés, ils sont de nature glanduleuse, couverts d'une enveloppe propre, un conduit spermatique provenant d'eux de chaque côté de la matrice s'étend dans le col de la vessie. C'est pourquoi, chez la femme, rien de sa semence ne parait être employé à la génération de l'être vivant, puisqu'elle est versée au dehors ; ce sujet a été exposé par nous dans le discours sur la semence... Quelques-uns, comme *Chius,* pensent qu'ils sont pourvus d'organes de suspension (crémaster), ce qui est contesté. Mais nous l'avons constaté directement en examinant une femme atteinte d'une hernie intestinale, chez laquelle les testicules s'étaient prolabés pendant l'opération par suite du relâchement des vaisseaux qui le retenaient et l'enveloppaient, qui étaient sortis avec le crémaster. Tout l'utérus est composé de deux tuniques comme les feuillets d'un livre, la tunique extérieure, de nature nerveuse, est plus mince, plus dure et blanchâtre ; celle de l'intérieur est plutôt charnue, rugueuse, plus molle, plus rouge ; elle est constituée par des réseaux de vaisseaux qui sont plus abondants au fond de l'utérus où adhère la semence, et d'où s'écoule le liquide menstruel. Ces deux tuniques sont réunies par des membranes lâches et des nerfs, de sorte que souvent, quand celle-ci (charnue) est distendue, elle devient procidente, la tunique nerveuse restant en place, et il se produit une inversion. Chez les femmes qui n'ont pas eu d'enfants, le fond de l'utérus a deux plis ; chez celles qui ont eu des enfants tout l'utérus est plus volumineux et de forme arrondie. *Dioclès* prétend que dans la cavité de l'utérus il y a des *cotylédons,* comme chez les animaux qui ont été pris

Qu'est le vagin ? — C'est une membrane nerveuse, semblable au rectum, très large dans sa capacité, à orifice fort étroit dans lequel s'introduit pendant le coït le membre viril. Les lèvres de l'orifice ont été appelées des *ailes* par les Grecs.

A quelle distance de l'orifice externe (du vagin) se trouve l'orifice de la matrice ? — Elle n'est pas toujours la même, elle varie suivant l'âge et la conformation individuelle, le plus souvent il est éloigné de la largeur de cinq ou six doigts.

comme types, des plis ou des saillies *plexus* ou *cornes* qui sont des éminences plus larges à la base, plus saillantes en pointe situées dans les côtés de l'organe, providentiellement placées par la nature pour que le fœtus apprenne avant sa naissance à téter et à tirer la mamelle. Les anatomistes le contestent; on ne trouve en effet point de cotylédons, et ce qui a été dit est contraire à la nature, comme le démontrent les études sur la génération des animaux. Nous pensons toutefois que l'utérus n'a pas eu grande importance pour la vie; non seulement il peut prolaber, mais être même enlevé, et cette amputation ne cause pas la mort, comme *Thémison* l'a observé. Il raconte que dans les Gaules, les truies auxquelles l'utérus a été enlevé engraissent mieux. Cependant quand l'utérus est malade, l'estomac et le cerveau souffrent avec lui. Quand, dans la jeunesse, l'utérus augmente de volume, les seins se développent aussi, il y a donc une sympathie entre ces organes. La semence contribue à la plénitude de la conformation; les mamelles préparent le lait nécessaire à l'enfant qui va naître. Pendant la menstruation, la sécrétion du lait s'arrête; pendant la période de l'allaitement, la menstruation est suspendue, ainsi chez les femmes vieilles la rétraction de l'utérus entraîne la flétrissure des mamelles, et pendant une maladie de l'enfant qu'elles portent dans la matrice, leur volume se réduit. Lorsque chez les femmes enceintes les mamelles s'affaissent, on peut penser que le fœtus est malade et craindre un avortement. Telle est la nature de la matrice.

On donne le nom de (*sinus muliebris*) *vagin* aux organes génitaux externes de la femme, ils sont constitués par une membrane de nature nerveuse de forme ronde comme l'intestin, elle est plus ample dans l'intérieur, plus étroite vers l'extérieur; c'est

Comment est l'orifice de la matrice? — Chez les vierges et chez celles qui n'ont pas été déflorées il est pulpeux et mou, chez les femmes qui ont eu des enfants il est plus grand et très calleux.

Quelle est la grandeur de l'orifice ainsi formé? — Celle de la petite ouverture de l'oreille.

dans elle que s'accomplit le coït. La partie profonde se termine autour du col utérin[1], la partie externe inférieure par des ailes; latéralement sont des carnosités vers les ischions, au-dessus (de l'ouverture) se trouve le col de la vessie, plus haut se trouve le col de l'utérus, le vagin paraît donc placé au-dessous de la vessie et reposer sur l'anus, à la fin du rectum. Sa longueur est variable, comme nous l'avons montré, non seulement suivant l'âge et suivant la fréquence du coït pendant lequel le col est tendu comme le membre viril qui occupe le canal, et aussi parce que chez quelques femmes le col est plus proéminent, plus court chez d'autres. Le vagin a chez la plupart une longueur de la largeur de six doigts. Il est plus serré et plus étroit chez les vierges, chez lesquelles il y a des plis en connexion avec des vaisseaux venant de l'utérus; ces plis occasionnent des douleurs chez les vierges, quand ils sont étendus, ce qui occasionne ordinairement de l'hémorrhagie. C'est par erreur qu'on parle d'une membrane ténue (constante), fermant le vagin, qui se romprait pendant le premier coït et produirait de la douleur, car le sang menstruel passe; cette membrane en persistant et devenant plus épaisse produit un état qui a été appelé *atrésie*. Elle n'a pas été trouvée dans les dissections, et en explorant une vierge avec un stylet un obstacle devrait s'y opposer, mais il pénètre jusqu'au fond; en troisième lieu, si dans le premier coït la rupture de la membrane était la cause de la douleur, la menstruation devrait être douloureuse, et ne le serait plus après le premier coït. Si la densité de la membrane devait causer l'atrésie, celle-ci devrait toujours se présenter à la même place et suivant le même mode qui a été vu, tandis qu'on en a constaté dans le vagin, dans les lèvres, dans le

Où sont situés les testicules de la femme? — Ils sont placés de chaque côté près du col de la matrice, ils sont ronds, un peu élargis à la base et grêles.

---

1. Dans le texte de *Soranus* donné par *Daremberg* (Œuvres d'*Oribase*, t. III, p. 378), on lit ligne 10 (texte gr.) ὡς ἐπὶ τῶν ἀῤῥένων ἡ πόσθη τῇ βαλάνῳ « comme chez les hommes, le prépuce au gland ».

milieu du vagin et au milieu vers l'orifice utérin. C'est ainsi que se présente le vagin. Les parties qui sont en dehors s'appellent les ailes. Elles constituent ensemble un orifice comme les *lèvres*. Elles sont épaisses, charnues, se dirigent vers chaque fémur, au-dessus elles se terminent vers ce qu'on appelle les *nymphes,* qui sont le commencement des lèvres et se présentent comme des caroncules musculaires. On les appelle *nymphes* puisqu'elles semblent se cacher comme une nouvelle mariée; au-dessous des nymphes est une autre caroncule qui est une partie de la vessie qu'on appelle *urèthre*. La vessie de l'homme diffère de celle de la femme; celle-là est plus grande et a un canal recourbé ; celle-ci est plus petite et le canal est droit.

Nous suivrons dans l'exposé l'ordre de la nature de la femme ainsi que ses fonctions : la menstruation, la conception, la grossesse et le fœtus dans ses transformations pour arriver à son état complet; nous parlerons d'abord de la menstruation [1].

Qu'est le conduit spermatique? — C'est le conduit par lequel les femmes émettent leur semence, ils sont posés sur les côtés de la matrice et se rendent vers le col de la vessie.

---

1. Ce chapitre de l'ouvrage de *Soranus* a été conservé par *Oribase* et reproduit dans la réimpression de ses œuvres par *Bussemaker* et *Daremberg*, imprimerie impériale. (T. III, p. 369. Édité par J.-B. Baillière.) Il a servi de guide à Dietz pour retrouver le livre de *Soranus* tout entier, à ce point de vue il a une grande importance.

CHAPITRE IV

DE LA PURGATION MENSTRUELLE

Les noms de ἔμμηνον et καταμήνιον ont été donnés au flux menstruel parce qu'il a lieu mensuellement, celui de ἐπιμήνιον parce qu'il est l'aliment du fœtus, comme la provision de voyage des navigateurs, a été appelée ἐπιμήνια ; on l'appelle aussi *purgation* parce que, selon quelques-uns, le sang surabondant est ainsi éliminé comme par une purgation. Le flux menstruel est, chez la plupart des femmes, constitué par du sang pur ; chez quelques-unes, ce n'est qu'un liquide sanguinolent ; chez d'autres, une sanie comme chez quelques animaux *privés de raison ;* cette excrétion se fait naturellement et sans souffrance, c'est pourquoi notre avis est *que la menstruation est une excrétion de sang ou d'un liquide de cette nature qui se fait spontanément à des époques déterminées, le plus souvent par l'utérus.* C'est la manière habituelle ; mais on a ajouté les mots *le plus souvent* comme une réserve, car l'écoulement se fait ordinairement par les parties génitales de la femme.

La menstruation se montre habituellement chez la jeune fille quand elle a atteint l'âge de quatorze ans, alors que la puberté est accentuée et que les mamelles sont devenues turgescentes. La

Qu'est la purgation des femmes ? — C'est l'excrétion par l'utérus du sang qui pendant la gestation est destiné à nourrir l'enfant, et qui arrive naturellement à la matrice. Cet écoulement a lieu tous les trente jours ou plus fréquemment.

D'où vient le nom de purgation donné à cet écoulement ? — Cette dénomination vient de l'excrétion du sang surabondant qui pendant le mois s'accumule dans le corps, de là aussi le nom d'écoulement menstruel.

sécrétion commence par être d'abord parcimonieuse, mais bientôt elle devient plus abondante et reste ainsi pendant quelque temps, puis ne cesse, normalement, pas avant la quarantième année, et ne se prolonge pas après la cinquantième, c'est là ce qui se passe habituellement ; mais chez quelques femmes elle persiste jusqu'à l'âge de soixante ans. Il faut ajouter toutefois que l'augmentation et la diminution de la sécrétion menstruelle ne se font pas toujours avec l'exactitude que nous avons décrite. L'augmentation et la décroissance ne se font pas non plus avec la régularité décrite par *Dioclès,* qui dit que cette sécrétion persiste jusqu'à l'âge de soixante ans, que d'abord elle est peu abondante, puis qu'elle devient complète, restant ainsi, et qu'elle décroît et cesse. Il n'en est pas toujours ainsi, elle ne devient pas abondante et ne diminue pas comme cela a été dit. La quantité la plus forte de sang excrété peut s'élever à deux hémines[1] qui est ce que d'autres ont vu et ce que nous aussi avons constaté. Quelques femmes ne sont menstruées que pendant un jour, d'autres pendant deux jours ; il en est qui le sont pendant sept jours et plus ; la plupart le sont pendant trois ou quatre jours. Ce qui arrive à une époque menstruelle ne se reproduit pas toujours exactement aux époques suivantes. Il arrive aussi que la menstruation avance ou retarde. Ce qui, pour quelques femmes, arrive au temps régulier, ne se présente pas de même chez toutes comme le dit *Dioclès*. *Empédocle* dit aussi que les femmes sont réglées pendant la lune décroissante ; que d'autres le sont avant le vingt-et-unième jour de la lune et d'autres après sa révolution complète ; que d'autres le sont pendant que la lune croît, d'autres quand elle a fini sa révolu-

Quand se manifeste la première menstruation ? — Le plus souvent à l'âge de quatorze ans.

Quand cesse-t-elle ? — Chez les unes plus tôt, chez d'autres plus ard, elle ne cesse pas avant quarante ans et ne dure pas après cinquante ans.

---

1. Quantité difficile à évaluer aujourd'hui, car la mesure variait d'un pays à l'autre.

tion. Il en est qui pensent que pour chaque femme on peut supputer les jours menstruels et qu'il n'est pas naturel qu'elles dépassent quatre jours. Il est juste d'en faire la remarque, car il est des femmes qui normalement sont menstruées abondamment pendant plusieurs jours et qui pourraient être regardées comme dans un état anormal si, en un jour, elles auraient perdu cette quantité de sang. C'est pourquoi on peut affirmer que sont menstruées normalement celles qui, après la cessation de l'écoulement menstruel, ont conservé leur vigueur, respirent facilement, sont affranchies de tout trouble et ont conservé l'intégrité de leurs forces, et que s'il n'en est pas ainsi, la menstruation est irrégulière. L'état normal de la santé se maintient avec une menstruation abondante ou parcimonieuse ; l'âge et d'autres circonstances, telles qu'une nourriture trop abondante, qui épaissit les humeurs ou, en d'autres moments, les rend âcres. L'abondance inégale de la menstruation peut varier suivant l'âge, la saison de l'année, la constitution de la femme, ses occupations, son genre de vie et autres choses semblables. Sans état maladif et avec un état de santé complet, la sécrétion menstruelle peut être plus ou moins abondante. Quant à l'âge, la menstruation sera moins abondante chez celles où elle ne s'était pas montrée plus abondante au bout de peu de temps, et chez celles qui ont été menstruées trop tôt ; chez celles-ci les parties qui avoisinent l'uté-

Quelle est la quantité de sang perdue par la menstruation ? — Elle n'est pas la même chez toutes les femmes, elle varie selon leur nature et selon l'âge : la plupart cependant perdent environ deux hémines.

Quel est le genre de vie qui cause une menstruation abondante ? — Une vie inoccupée, une constitution délicate, l'absence d'un travail causent une menstruation abondante, celles qui ont des travaux réguliers et quotidiens ont une menstruation moins abondante.

La menstruation est-elle égale chez toutes les femmes ? — Non, elle commence par être peu abondante et elle finit de même ; pendant l'été elle est moins abondante, et chaque fois que le corps prend de l'accroissement, et qu'après une vie inoccupée la femme prend de l'exercice, la menstruation est nécessairement peu abondante ; dans tous les autres moments de la vie elle perd plus de sang.

rus deviennent seulement un peu humides et là où la fleur de la jeunesse s'est rapidement flétrie avant le premier coït. Les saisons ont aussi de l'influence ; pendant l'été la menstruation est moins abondante à cause de la transpiration de tout le corps, elle est plus copieuse en automne si on la compare à celle de l'été, elle est moindre en hiver qu'en automne. La constitution personnelle a aussi son influence, les personnes grasses et épaisses sont moins abondamment menstruées ; la matière est moins fluide et elle est consommée par le corps. Chez les femmes grêles et maigres elle est plus abondante, car ce que la nature n'absorbe pas pour la nutrition est employé à une excrétion plus abondante. Les occupations de la femme ont aussi de l'influence ; celles qui sont inoccupées sont réglées abondamment, bien moins sont celles soumises à beaucoup d'exercice. Celles qui exercent leurs voix, qui voyagent à l'étranger, surtout celles qui se rendent dans les villes de la Méditerranée sont réglées moins abondamment. Il n'est pas naturel que la femme ne soit pas réglée, j'en excepte les jeunes filles et les vieilles femmes. Celles qui font des exercices fatigants avec la voix consomment beaucoup de matériaux de leur corps et prennent quelque chose d'un aspect viril ; il en est ainsi chez les convalescentes d'une longue maladie, où le sang a été employé à réparer leur corps, et chez celles qui sont enceintes, où le sang a servi à la nutrition du fœtus. Après la conception le ventre de la femme augmente de volume, d'abord au col de la matrice, puis il devient saillant sur les côtés. Ce n'est que plus

Pendant combien de jours dure la menstruation ? — Cela varie, chez quelques-unes elle dure plus longtemps, chez d'autres moins ; chez la plupart trois ou quatre jours.

Quelles sont les femmes qui, naturellement, ne sont pas menstruées ? — Les jeunes filles et les femmes âgées, celles qui dans les chœurs chantent beaucoup, celles qui ont été gravement malades et les femmes enceintes. Les jeunes filles ne sont pas menstruées puisqu'elles sont encore dans l'enfance, les vieilles femmes ne peuvent plus l'être, celles qui chantent consomment leur sang dans cet exercice ; après une longue maladie le sang est absorbé pour la reconstitution du corps ; chez celles qui sont enceintes le sang est employé à la nutrition de l'enfant.

tard que le corps prend de l'accroissement pendant que le fœtus grandit par l'adhésion de la semence au fond de l'utérus. Quelquefois se tuméfie aussi la partie de l'utérus où la semence n'est pas adhérente, car le sang pénètre partout, d'où résulte la possibilité de la superfétation. En somme vous reconnaîtrez qu'une menstruation n'est pas contre nature à ce signe : qu'elle n'entraîne aucune conséquence fâcheuse.

Comment prouver que quelques femmes ne sont naturellement pas menstruées ? — Par l'état de leur santé qui est parfait et l'absence de toute incommodité.

CHAPITRE V

QUELS SONT LES SIGNES D'UNE MENSTRUATION PROCHAINE

On peut présumer que la menstruation est près de se faire quand, en temps habituel, la femme ressent une certaine difficulté dans la marche, une pesanteur dans les lombes ; quelquefois des douleurs, de la torpeur, du bâillement et des pandiculations ; ses joues se colorent d'une façon permanente ou passagère, et au bout de peu de temps la coloration normale reparaît.

Quelques-unes ont des nausées et perdent l'appétit. La première menstruation est surtout annoncée par la turgescence des mamelles, et la quatorzième année, par une pesanteur dans le bas-ventre et du prurit dans la région pubienne. Ces souffrances sont surtout intenses chez celles où le coït a eu lieu avec violence. Le traitement à suivre avant l'apparition de la menstruation doit commencer dès la treizième année, il faut y préparer la jeune fille de façon qu'elle soit établie avant la cessation de la virginité; comme, pendant le coït, une substance est excrétée dans les parties génitales des deux sexes, il est à craindre que de l'activité de la sécrétion il résulte une forte congestion et de l'inflammation.

A quels signes pouvons-nous reconnaître que la première menstruation est imminente? — Elle commence naturellement vers la quatorzième année, les mamelles se développent, les jeunes filles éprouvent dans le bas-ventre une pesanteur accompagnée d'un prurit; d'autres commencent par être réglées fréquemment, et elles deviennent paresseuses, éprouvent des pesanteurs, quelquefois des douleurs dans les reins, des bâillements fréquents, des pandiculations, ont des rougeurs qui vont et qui viennent, éprouvent des dégoûts et des nausées.

Il faut prescrire de petites promenades sur un terrain uni, le repos sur une chaise longue (*in oblongum fiat*), des exercices modérés, de douces frictions huileuses, des bains quotidiens et tout ce qui peut tranquilliser l'esprit. En effet, le corps étant mis en bon état, les sécrétions se feront librement, à moins que la femme n'ait été affaiblie par un mauvais régime. Alors l'indication sera de fortifier tout l'organisme ; avec celui-ci se fortifie aussi l'utérus ; car s'il est faible lors de la première menstruation, surviendra le cortège des souffrances que nous avons dites ; le repos est avant tout utile. De même que ceux qui se sont livrés à la boisson sont torturés en attendant que l'ivresse se déclare, ont la tête lourde, jettent des cris violents de douleur, de même aussi l'utérus gorgé de matières est poussé vers une pénible lassitude. C'est pourquoi de bons aliments succulents sont parfaitement indiqués ainsi qu'un pessaire[1] enduit d'huile. Aux femmes qui sont menstruées trop souvent on permettra de faire ce qui leur sera agréable. Les unes ont l'habitude de se reposer, d'autres ont besoin de se mouvoir légèrement, suivant leur convenance. Le repos est ce qui est le plus prudent, s'abstenir des bains ne l'est pas moins, surtout le premier jour. A celles qui depuis peu ne sont plus menstruées que parcimonieusement, à cause de leur âge, on donnera le conseil de s'observer pour que la menstruation ne cesse pas subitement. Un changement d'état brusque peut léser le corps par le changement lui-même, quand il serait bon. On ne fera pas d'exercice auquel on n'était pas habitué, un malaise pourrait en résulter. Les conseils que nous avons donnés pour l'imminence de la menstruation sont les mêmes que quand elle sera terminée comme d'habitude ; sont applicables aussi pour provoquer une menstruation tardive les préceptes que nous avons donnés. Il est en tout cas prudent de suivre les conseils dont l'efficacité a été prouvée, le résultat sera le même. On pourra faire

1. On appelait pessaire un tampon médicamenteux introduit dans le vagin, ce mot a aujourd'hui une autre signification.

essayer des pessaires, qui sont émollients, des injections de sucs (décoctions) et d'autres substances qui ont la propriété de ramollir les tissus indurés. Si l'écoulement dépasse les forces de la malade et s'il y a d'autres accidents, on suivra les conseils donnés plus haut.

CHAPITRE VI

LA MENSTRUATION EST-ELLE AVANTAGEUSE ?

Dans ce chapitre nous parlerons des choses qui sont utiles et qu'il faut faire, de celles qui sont inutiles et qu'il ne faut pas faire. Il y a deux choses à considérer : quelles sont celles qui sont utiles à la santé de la femme ; quelle est l'utilité de la menstruation pour la procréation des enfants ; nous allons procéder à cet examen. Des anciens, parmi lesquels *Hérophile,* ce dernier dans son livre sur les *Opinions communes,* disent que la menstruation est utile à la fois à la santé de la femme et à la procréation des enfants. *Thémison* et la plupart des médecins de notre secte pensent qu'elle n'est utile qu'à la procréation. *Hérophile* et *Mnaseas* pensent que selon la variété des constitutions individuelles, la menstruation est utile aux unes, nuisible à d'autres. Les premiers nommés prétendent qu'il faut considérer la nature de l'homme, les travaux qu'ils ont à accomplir, dont sont exemptes les femmes qui mènent une vie sédentaire pendant laquelle la quantité de leurs humeurs augmente et crée un péril qui est conjuré par la menstruation, ce qui explique que par suite de la parcimonie de cette excrétion elles éprouvent des douleurs de tête, des lourdeurs, ont un regard hébété, des douleurs articulaires et au fond de l'œil, des douleurs lombaires, une sensibilité du ventre, une anxiété, une perturbation de l'estomac, quelquefois de la

La menstruation est-elle utile aux femmes? — Elle est utile pour une conception, car elle prépare le lieu où elle devra se faire par l'agglutination de la semence ; c'est leur récompense (la gloire) ; mais elle fait vieillir la femme rapidement, il y en a qui sans grossesse peuvent être en danger ; et des femmes vieilles qui ne sont plus menstruées se portent bien.

fièvre, accidents qui disparaissent quand la menstruation se montre. Contre ces opinions il y a des observations à faire : il existe une divergence sur la prévoyance de la nature qui rend difficile de répondre à cette question : la nature prévoyante peut-elle mesurer l'appétit de l'homme pour qu'il ne consomme que ce qui lui est convenable, ou empêcher qu'il en résulte une trop grande plénitude? Quelle est en somme sa mission, serait-ce de distinguer s'il y a plénitude ou d'empêcher qu'elle ne se produise? N'aurait-elle pas créé la menstruation non dans le dessein de conserver « l'équilibre » de la santé, mais dans le but de procurer des enfants? C'est pourquoi elle n'a pas établi la menstruation chez celles qui ne peuvent pas encore concevoir, comme les jeunes filles, ni chez celles qui ne le peuvent plus, comme les vieilles femmes ; c'est entre ces deux limites que cette fonction existe, et qu'au delà elle s'éteint. La rétention du flux menstruel apporte des souffrances au corps par suite de l'obstacle qui s'oppose à son écoulement ; c'est pourquoi l'écoulement menstruel paraît être inutile puisque (par lui-même) il ne produit pas de tension ni aucun signe qui la révèle, et que la cessation de la rétention ne produit pas un effet qui ressemble à l'excrétion de la sueur ou des matières fécales. Un état morbide diffère beaucoup de l'état de santé ; ce qui est utile pour le faire disparaître l'est aussi pour la conservation de la santé. Une saignée, par exemple, qui fait cesser une tension ne conserve pas la santé, et ne contribue pas à procréer des enfants. Ceux qui pensent que dans ce cas l'évacuation menstruelle est inutile, affirment que dans un utérus ulcéré peut se faire un écoulement sanguin, quoique cette ulcération ne soit pas naturelle : De toutes les choses qui sont contre la nature, aucune ne peut être profitable à une fonction naturelle ; et le sang (par lui-même) ne peut pas être utile à la conception. Assurément, quelques femmes conçoivent sans avoir été menstruées, d'autres ne le sont qu'après avoir conçu, mais cette opinion est répréhensible, car la menstruation se fait dans un utérus non ulcéré par une espèce de filtration, une transsudation comme par les gencives qui ont été frictionnées, et comme dans

les fractures sans plaie, où le sang transsudé se trouve dans les linges des appareils. Il est faux que quelques femmes aient conçu sans avoir été menstruées ; car si ce n'est pas du sang qui a été excrété, c'est une autre humeur comme chez certains animaux. Quelques femmes, après leur conception, ont été abondamment réglées et ont perdu du sang par d'autres parties du corps, ce que nous avons déjà dit, mais ce ne sont pas celles où la semence a contracté des adhérences. *Hérophile* soutient que la menstruation peut être nuisible à quelques femmes : que quelques femmes non menstruées ont joui d'une belle santé, que par contre d'autres menstruées sont souvent devenues pâles et grêles, et sont, depuis ce temps, restées malades. Quelquefois la menstruation a été utile à quelques-unes, si bien qu'après avoir été pâles et mal nourries elles ne sont devenues bien colorées et bien nourries qu'après l'établissement de la menstruation. *Mnaseas* affirme que parmi les femmes il en est qui ont l'apparence d'une bonne santé, d'autres qui sont faibles, que parmi celles-ci il en est qui sont réglées, d'autres davantage. Il dit que pour les femmes qui sont habituellement sèches, la menstruation contribue à les entretenir dans une bonne santé, ce qui est le contraire pour celles qui ont un naturel plutôt humide ; comme une saignée peut contribuer comme un relâchement aux femmes sèches. Celles qui sont affectées de flueurs blanches se trouvent mal de ce moyen qui les rend plus abondantes. Il met en scène une opinion qui plaît à *Dyonisius* en parlant de l'astriction et du relâchement (στεγνόν καὶ ῥοῶδες) [1]

1. A l'article στέγνωσις de l'*Œconomia Hippocratis* de Foës, nous lisons : « *Una ex tribus Methodicorum communitatibus et notionibus quas sequebantur in morbis velut indicationes. Tres autem erant :* στέγνωσις, ῥύωσις μικτη, *astricta, fluens et mixta. Est autem* στέγνωσις *cum naturaliter corporis vacuationes suppressæ fuerint,* ῥύωσις *cum fluxerint, mixta ex utroque constans.* »

Œuvres d'Hippocrate. Éd. Littré, t. VI, 331. On voit combien devait être difficile la pratique de la médecine comme le dit avec tant d'autorité le père de la médecine.

Difficulté de la médecine, à cause que les mêmes effets peuvent être produits par les contraires :

« Il n'est pas possible d'apprendre vite la médecine ; la raison, c'est qu'aucune doctrine ne peut y devenir fixe comme dans le reste... la médecine ne

qui serait selon la nature suivant lui, mais qui n'est pas l'état de santé comme nous l'avons dit dans notre livre sur les maladies générales (εκ περὶ κοὶνωτὲτων) [perdu aujourd'hui]; ce n'est pas seulement à celles qui souffrent de fluxions que la saignée est nuisible, mais aussi à celles qui souffrent d'une légère astriction, elle est plus nuisible qu'utile au rétablissement des forces. Ainsi, la menstruation ne nuira pas seulement à celles qui naturellement sont disposées aux fluxions, mais à celles qui sont d'une nature plus resserrée. M'associant à cet auteur et à *Hérophile* je dirais que bien que la menstruation soit plus nuisible à la santé, elle l'est plus encore à celles qui tombent facilement malades. Nous voyons que ce sont les femmes qui ne sont pas réglées qui sont les plus robustes, telles les viragos et les femmes stériles; la cessation de la menstruation chez les femmes vieilles ne porte également aucun préjudice à leur santé. Par contre, toute déperdition de sang rend tout à fait faibles la plupart des femmes. Il fallait que les femmes non encore réglées fussent moins robustes. Si elles sont d'une bonne santé, la menstruation ne l'altère pas le moins du monde, elle lui donne seulement la faculté de procréer des enfants, car sans la menstruation il n'y a point de conception.

---

fait pas toujours la même chose à cet instant et l'instant d'après, elle agit d'une façon opposée à elle même chez les mêmes individus... les purgatifs ne produisent pas toujours la purgation du ventre, etc. Comme il est à regretter qu'avec la Pathologie générale le livre des Définitions de Soranus ait aussi été perdu; comme ses définitions eussent été utiles!

CHAPITRE VII

LA VIRGINITÉ PERPÉTUELLE EST-ELLE SALUTAIRE ?

Les uns l'affirment, d'autres le nient ; ceux-ci disent que les corps souffrent du désir, car nous voyons les amants pâlir, s'affaiblir et maigrir. La vierge qui ne connaît pas le plaisir de l'amour n'en éprouve pas le désir. Il faut ajouter que toute émission de semence est nuisible aux hommes comme aux femmes. La virginité est donc salubre, car elle empêche l'émission de la semence. Les animaux en fournissent la preuve. Les juments qu'on ne fait pas saillir sont les meilleurs coursiers ; chez les porcs, les truies auxquelles l'utérus a été enlevé deviennent plus grandes, plus grasses et plus robustes et leur chair est plus ferme. Il paraît qu'il en est de même chez les hommes ; ceux qui s'abstiennent du plaisir de l'amour sont plus robustes, plus grands et jouissent d'une meilleure santé, il est naturel d'en conclure qu'il en est de même des femmes restées vierges ; cet état est donc favorable à la santé. La conception et l'accouchement éprouvent le corps des femmes et le font maigrir ; il en résulte que la virginité, qui n'expose pas les femmes à ces détériorations, doit être regardée avec raison comme un état qui leur est salutaire. Mais il est des auteurs qui disent que le désir vénérien n'existe pas seulement chez les femmes, mais aussi chez les vierges ; parmi celles-ci, il en est qui éprouvent des désirs plus violents que des femmes mariées. L'acte vénérien peut seul calmer le désir ; l'abstinence du plaisir vénérien chez les vierges n'apaise pas le désir. Il en est qui affirment sommairement que la perte de la semence n'est pas aussi

Une virginité perpétuelle est-elle favorable à la santé ? — Oui, un coït fréquent altère la santé des hommes, il en est ainsi des femmes.

nuisible aux femmes que l'usage immodéré de l'acte, car la sécrétion de la semence est continue; qu'accompli avec modération et par intervalle, il est favorable à la santé, tandis que l'usage abusif des forces ou de la voix leur est préjudiciable. Il en est beaucoup qui, après l'acte vénérien, sont plus dispos et parlent d'une voix plus claire. Quelques-uns, au contraire, disent que l'émission du sperme est nuisible quand elle produit une débilité, que par cela même elle est préjudiciable; que si elle est modérée et pratiquée avec opportunité elle n'est pas nuisible mais utile à la santé. De même que les mouvements actifs de tout le corps provoquent la transpiration et que le repos l'empêche ou la fait cesser, et de même que le chant ou la parole augmentent la sécrétion salivaire, les mouvements de la femme dans l'acte vénérien produisent un relâchement de tout le corps; par le même motif l'écoulement menstruel est utile à l'utérus. Beaucoup de veuves ayant eu des menstrues parcimonieuses, goutte à goutte, étant remariées, ont de nouveau été menstruées normalement. Les truies auxquelles la matrice a été enlevée deviennent plus grosses parce que l'organe de la sécrétion menstruelle a disparu. C'est ainsi qu'un individu qui n'a plus de pieds ne devient pas podagre, ni strabique celui auquel un œil aurait été enlevé, puisque les organes qui étaient le siège de la maladie n'y sont plus, de même que celles auxquelles on a fait l'ablation de l'utérus ne peuvent ressentir les maladies d'un organe dont elles ont été privées. Chez les vierges l'utérus est important, c'est pourquoi on peut craindre que l'action de l'utérus, la menstruation, disparaisse chez celles qui évitent le coït. A ceux qui prétendent que la virginité exempte la femme des dangers de la maternité, on peut répondre que les vierges sont sujettes à des maladies plus pénibles à cause de l'absence même du coït, comme l'empêchement du flux menstruel. Elles engraissent, prennent un fort embonpoint en conservant ce qui devait être excrété par la menstruation; la virginité perpétuelle est donc nuisible. A cet égard les avis sont partagés. Nous pensons que la virginité perpétuelle est salutaire, puisque le coït peut être préjudiciable, comme nous l'avons dit dans notre livre sur l'hy-

giène (III). Nous voyons chez les animaux que les femelles qu'on n'accouple pas sont les plus robustes, et que les femmes qui ont embrassé l'état religieux et se vouent à la chasteté sont moins facilement malades que les autres. Elles sont menstruées parcimonieusement, deviennent grasses, mais cette obésité est le résultat de la tranquillité de leur vie et de l'absence de tout mouvement. Assurément, beaucoup de femmes passant leur vie dans la virginité, confinées dans les temples soumis à leur garde, privées d'exercices utiles, ne devenant jamais enceintes, étant privées des jouissances qui en résultent, sont affligées des inconvénients dont nous avons parlé. Malgré cela, la virginité perpétuelle est salutaire aux deux sexes. Mais la loi de la nature impose à chacun de contribuer à la propagation de l'espèce ; il en résulte que le coït est nécessaire. Nous en parlerons plus loin.

CHAPITRE VIII

JUSQU'A QUEL AGE LA FEMME DOIT-ELLE RESTER VIERGE ?

Le mâle émettant seul la semence, il n'en résulte pour lui aucun danger dans le premier coït ; il n'en est pas de même chez la femme ; quand elle reçoit la semence, elle conçoit ; la semence devient le germe d'un être nouveau, d'où il résulte un danger si elle n'a pas la maturité qui est nécessaire à cette fonction, ou si le coït a eu lieu trop tardivement. Nous traiterons cette question. Il en est qui pensent que la femme fait bien de rester vierge jusqu'à ce que l'appétit vénérien se soit éveillé en elle. La nature en agit ainsi chez les animaux ; il est un temps où ils sont portés vers le coït, il s'éveille chez eux un appétit vénérien qui les enflamme, afin que, par lui, le vœu de la nature puisse s'accomplir. Ce sentiment, qui est dans la nature même et non dans l'intelligence, les pousse à certains moments, à leur insu, vers le coït ; chez les hommes ce moment n'a aucune fixité, car l'esprit est souvent poussé vers ces voluptés naturelles par des motifs bien divers. Les filles dont l'éducation n'a pas été modeste, qui échauffent des désirs prématurés par ces impulsions ne doivent inspirer aucune confiance. La femme doit rester vierge jusqu'à ce que la menstruation ait été bien établie spontanément. C'est là le signe qui indique que l'utérus peut, par ses propres ressources, remplir ses fonctions, dont l'une est la conception, comme cela a été dit plus haut. Au reste, il y a danger que la semence émise ne puisse être reçue dans un utérus dont la cavité est encore exiguë, ou que le

Pendant combien de temps les filles doivent-elles rester vierges ? — La nature avertit qu'elle doit attendre que la menstruation soit bien établie, car alors la matrice pourra accomplir sa fonction.

fœtus soit exposé à être gêné par compression pendant son accroissement, qu'il périsse ou qu'il perde sa forme, ou qu'au moment de l'accouchement il cause un danger en passant par des voies trop étroites à travers l'orifice de l'utérus. Il peut se faire aussi que le fœtus ne puisse recevoir la nourriture qui lui est nécessaire puisque les vaisseaux utérins sont restés trop ténus et ne peuvent amener le sang nécessaire à la nutrition du fœtus. La menstruation apparaît vers la quatorzième année. C'est le moment normal où la nature indique que la conception peut se faire à la suite d'un premier rapprochement. Il est moins sûr qu'elle ait lieu après que de nombreuses années se sont écoulées, car le col de l'utérus est devenu flasque comme l'organe génital de l'homme quand ses fonctions ne sont pas accomplies. Par ces motifs, la semence normale projetée dans un utérus spacieux, bien disposé à grandir, ne peut apporter ni troubles ni dangers quand, au moment de l'accouchement, le fœtus devra franchir les étroitesses de l'orifice de la matrice. C'est pour ces motifs que nous avons exposé plus haut, que le moment le plus favorable pour le premier rapprochement est celui où l'organe destiné à la génération a atteint les perfections qui rendent la conception facile.

CHAPITRE IX

SIGNES QUI PERMETTENT DE DIRE QUELLES SONT LES FEMMES QUI PEUVENT ÊTRE FÉCONDÉES

Comme la plupart des mariages sont conclus dans le but d'avoir des enfants, des héritiers, et non par volupté, il est parfaitement absurde de s'informer de la noblesse et de la richesse des ancêtres, et de ne pas s'inquiéter de savoir si une femme peut concevoir et est conformée pour accoucher normalement ; ce sujet nous paraît assez important pour lui consacrer ce chapitre. Les femmes bien organisées pour la conception sont celles entre quinze et quarante ans, et un peu plus, celles qui ne sont pas osseuses, dures, épaisses et grasses, ni trop flasques ou humides ; l'utérus ressemble au corps, de telle façon que la grande densité et la dureté ne permettent pas une adhérence facile de la semence, et que là où il y a une grande flaccidité, le sperme s'écoule facilement ; celles, au contraire, dont l'utérus n'est ni humide ni sec, pas trop perméable, mais pas trop resserré, qui sont régulièrement menstruées, ne perdant pas un liquide anormal ni une sanie, mais du sang, ni trop abondamment ni trop peu, dont l'orifice utérin est situé normalement au centre ; car celles chez lesquelles il est incliné ou très profondément situé dans le vagin, il est moins favorablement disposé à l'attraction de la semence ; elles doivent avoir la digestion facile, pas de selles fréquentes ni liquides ; la cru-

Quelles sont les femmes aptes à concevoir ? — Celles qui sont habituellement menstruées avec exactitude, perdent un sang limpide et en quantité modérée, chez lesquelles l'orifice de la matrice se trouve à la proximité du rectum, dont le corps de la matrice n'est ni trop dur ni trop mou, dont l'esprit est droit avec un peu de gaieté.

dité habituelle n'est pas favorable à la semence qui a été reçue; un flux de ventre peut produire l'expulsion du produit de la conception. Les femmes doivent avoir une humeur égale et gaie. Quelques-uns regardent comme disposées à une conception facile celles dont le visage change facilement de couleur sous l'influence de la tristesse ou de la joie, mais regardent comme nullement disposées à la conception celles qui ont un teint foncé; ils prétendent que chez elles il y a beaucoup de chaleur qui les dispose à l'appétit vénérien, qui rembrunit leur teint, chaleur qui brûle en quelque sorte et détruit la semence. D'autres disent que les femmes qui n'ont pas les lombes charnues et larges, qui ont des taches lenticulaires noires et un aspect viril ne peuvent concevoir; stériles aussi sont les femmes qui ont une tournure qui n'est pas celle de la femme, qui sont mal nourries, grêles ou grasses, âgées ou trop jeunes, celles qui ont eu l'organisme déprimé par l'administration de médicaments. On peut administrer des résines, la rue, les alliacés, la coriandre, et si l'odeur de ces médicaments monte à la bouche, on dit qu'elles ne peuvent concevoir, certainement pas facilement; ces choses sont affirmées faussement, car une femme qui n'a pas les lombes charnues peut concevoir. L'odeur des suppositoires et des pessaires dont l'esprit seul a connaissance peut monter par les pores bien que la femme ne puisse concevoir. Bien plus, *Asclépiade* prétend que par un ulcère de la jambe, pansé avec de la rue, l'odeur du médicament peut être transmis à la malade. En somme, il est à désirer que tout le corps des femmes et l'utérus soient en parfait état, car de même qu'un champ maigre ne donne que de chétives moissons et des herbes d'une maturité incomplète et de mauvaise qualité, de même les parties génitales de la femme qui ne sont pas à l'état normal ne retiennent pas la semence, et celle-ci, quand elle est expulsée, les expose à un état de maladie grave qui peut les faire périr.

CHAPITRE X

QUEL EST LE MOMENT LE PLUS FAVORABLE POUR QUE LA CONCEPTION AIT LIEU?

De même que toute saison n'est pas propre pour faire pousser les semailles, de même aussi tout moment n'est pas favorable à la semence projetée dans l'utérus par les rapprochements sexuels. Il est donc utile d'indiquer le moment où l'acte vénérien pourra produire l'effet désiré. Le meilleur pour la conception est celui de la cessation de l'écoulement menstruel, les femmes sont alors portées vers l'acte vénérien et le désirent, le corps alors n'a pas besoin de nourriture, il n'est pas replet ni alourdi par l'ivresse et la crudité, et après le traitement qui suit la menstruation et un léger repos la constitution se trouve dans un état parfait de santé. Nous avons dit : après la menstruation ou quand elle est en décroissance, car le temps qui précède la menstruation n'est pas favorable, l'utérus étant alourdi et dans un état de souffrance à cause de l'impulsion de la matière, et parce qu'il ne peut supporter à la fois deux impulsions, une qui fait sortir la matière, l'autre qui la reçoit. Car de même que l'estomac rempli d'aliments est disposé à rejeter ce qui le surcharge, à vomir et à repousser toute nourriture, de même aussi l'utérus gorgé du sang qui, pendant la menstruation, afflue et le conforte, n'est pas le moins du monde préparé à recevoir et à garder la semence. Le commencement de

Quel est pour la femme le moment le plus favorable à la conception? — C'est celui qui suit la menstruation, où elle désire le coït, où la santé est parfaite, la nutrition complète, où le corps ne souffre d'aucun déficit et quand elle est bien remise; on pourra alors la confier à l'époux.

la menstruation est à éviter, à cause de la transformation de l'utérus et par les raisons que nous avons exposées ; il en est de même pendant que la menstruation est dans toute son activité, car la semence est alors diluée par le sang et rejetée avec lui. Une plaie ne se cicatrise pas quand il y a hémorrhagie, elle s'ouvre de nouveau, quand bien même elle aurait été réunie, quand se fait une nouvelle impulsion du sang. La semence ne peut donc, dans ces conditions, adhérer au fond de l'utérus d'où elle est détachée par les sécrétions de sa surface. Le seul moment oppportun est donc celui qui suit la menstruation ; l'utérus est alors déchargé, il y existe une chaleur modérée et une petite quantité d'humeurs. Il en est de même que chez les malades auxquels on donne de la nourriture quand le temps de l'exacerbation est passé, et qui est alors digérée, mais qui est rejetée si elle est donnée pendant l'acuité de la maladie. Il en est ainsi de la semence, elle est retenue solidement lorsque la menstruation a cessé. Si quelques femmes ont coïté avec résultat à d'autres moments, surtout pendant une menstruation parcimonieuse, il ne faut considérer ce fait que comme une chose fortuite, mais ne baser la règle que sur les raisons que nous avons exposées, nous ajoutons encore que la la conception peut avoir lieu à d'autres moments, « quand les femmes le désirent vivement », car de même qu'il ne peut se faire d'éjaculation chez les hommes sans excitation vénérienne, il ne peut se faire aussi que les femmes conçoivent sans désir. Et de même que les aliments pris sans appétit et même avec quelque répugnance ne sont pas bien digérés et ne subissent pas les transformations voulues, de même la semence ne peut être reçue, pour qu'un fœtus se développe, chez la femme si celle-ci n'a pas éprouvé une jouissance vénérienne pendant la copulation. Si des femmes ont conçu dans un viol, il est permis de dire que le sentiment vénérien a pu exister, obscurci, il est vrai, et non perçu par elles ; comme dans les grandes afflictions, l'appétit peut subsister obscurci, il est vrai par le malheur ; et plus tard le besoin de nourriture peut se faire sentir qui force à manger. Le moment opportun est donc celui où le désir vénérien se manifeste, à moins que le

corps ne souffre ailleurs, car il ne suffit pas que le désir vénérien existe, il faut encore que la constitution du corps soit dans un état parfait ; de même que souvent, pendant une mauvaise digestion, nous éprouvons le besoin de manger et si, à ce moment, nous donnons satisfaction à ce désir, les aliments seront encore mal digérés, de même le désir vénérien ne suffit pas pour indiquer l'opportunité d'un rapprochement sexuel ; il faut prendre en considération toutes les circonstances. Les femmes de mœurs dépravées sont toujours disposées à un rapprochement.

Le corps ne doit manquer de rien, toutes les parties doivent être en parfaite harmonie, et s'il en est une qui soit faible, il est probable que l'utérus est aussi plus débile ainsi que ses fonctions. Il ne faut pas que le rapprochement sexuel ait lieu si, dans le corps, il y a quelque défectuosité, à plus forte raison une maladie, comme une mauvaise digestion habituelle ou l'ivresse ; pour être en état de remplir ses fonctions, le corps doit être dans une situation naturelle, normale ; il n'en est pas ainsi dans l'ivresse ou l'indigestion. Aucune fonction ne peut être accomplie dans ces états, surtout la conception. Le lieu où la semence adhérera doit pouvoir lui fournir sa nourriture. La semence est alimentée par la matière sanguinolente et aérée qui lui est apportée ; dans l'ivresse et les mauvaises digestions, il y a une vapeur corrompue et une émanation d'air vicié. Il y a danger que la semence nourrie par un aliment qui n'est pas convenable se détériore aussi ; l'abondance des humeurs qui naît de l'ivresse dissout l'adhérence entre la semence et l'utérus ; car dans l'ivresse l'abondance de la vapeur qui se disperse dans le corps a pour effet de rendre difficile la guérison des plaies ; la même cause trouble l'adhérence de la semence. Quelques changements dans la forme du produit de la conception ne sont-ils pas aussi causés par des modifications dans la disposition de l'esprit? Des enfants se sont produits ressemblant à des singes chez une femme qui, pendant le coït, avait regardé ces animaux. Le roi de Chypre, qui était difforme, forçait sa femme à regarder de belles images pendant le coït, et il a été père de beaux enfants ; bien mieux, des éleveurs

de chevaux faisant saillir les juments de prix mettaient devant leurs yeux de très beaux chevaux. Afin que le fœtus n'ait pas l'esprit désagréablement impressionné par la vue de l'ivresse étrangère, que la femme soit sobre pendant les embrassements. Souvent les enfants ont une grande ressemblance avec les parents, non seulement par le corps, mais aussi par l'esprit ; une tranquillité parfaite est nécessaire pour que le fœtus ne ressemble pas à un homme ivre en délire. Il serait absurde de recommander à l'agriculteur d'éviter de jeter la semence dans des lieux humides et marécageux, et de penser que l'homme, supérieur aux animaux, peut jeter sa semence dans des corps abreuvés d'humidités et noyés pour ainsi dire dans leur abondance. Comme nous l'avons dit, le moment le plus opportun est celui qui vient après le traitement qui suit les règles ; après un léger déjeuner qui préparera l'excitation nécessaire à l'acte vénérien qui ne devra pas être contrarié par des aliments abondants ; le traitement qui suit la menstruation aura préparé la femme à conserver la semence introduite dans l'utérus. Le traitement qui suit la menstruation est utile à la diffusion des aliments aussi bien qu'à la réception de la semence et à sa conservation. Les impuretés de la veille auront été éloignées du corps qui possédera la quiétude nécessaire à la fonction nouvelle ; c'est ainsi que le laboureur ensemence son champ après l'avoir débarrassé de toute plante parasite ; c'est ainsi que nous conseillons de préparer le corps à l'importante fonction qui est le but de la nature. Ce qui n'est pas contraire à ce que nous venons de dire a été dit par nous dans notre livre d'hygiène (III), où nous avons parlé du moment le plus opportun et du traitement le plus convenable après la menstruation. Là nous avons parlé des généralités sur le coït et sur les hommes ; mais ici nous parlons essentiellement de la procréation des enfants, de sa cause et des soins qu'il faut y donner. Autant il est salutaire de réparer le corps après la perturbation que la copulation produit, autant il est nécessaire de lui donner du repos pour que la semence qui a été introduite soit conservée. Quelques auteurs anciens ont cherché à indiquer ce qui, dans les choses extérieures, est opportun : ils ont

dit que la pleine lune était le moment favorable, que les choses terrestres et les choses célestes conspiraient ensemble ; il en est ainsi de certains animaux marins, les murènes, qui sont bien nourries pendant la lune croissante, maigres à la lune décroissante. Les murènes domestiques ont le foie plus grand pendant la lune croissante, plus petit à la lune décroissante ; il en serait ainsi de la faculté de produire de la semence, pour nous et pour certains animaux qui croissent et décroissent avec la lune. Il faut ajouter ici que la saison la plus favorable à la conception est le printemps. Pendant l'hiver, les corps sont plus denses et la conception est plus difficile ; et si la conception a lieu, la nutrition de l'embryon est mauvaise ; il en est de cela comme de ce qui se passe sur la terre. La fécondation est moins abondante en hiver ; les animaux qui naissent en hiver se nourrissent moins facilement. Pendant l'été, on est débilité par l'abondance de la transpiration ; il en est des organes de la génération comme de tout le corps. Cependant le raisonnement est un peu contredit par les événements. Car chaque saison a ses fruits parfaits, et nous voyons des conceptions en tout temps. Si quelques-uns, par leur nature, supportent mal l'été, plus mal l'hiver, cela dépend non des saisons de l'année, mais de la constitution de chacun. Nous recommandons la saison où rien ne manque et qui n'est pas pénible, et où l'individu jouit de la plénitude de la santé. Que si les changements de la lune ont sur nous de l'influence, comme nous l'avons observé chez les murènes et les huîtres, nous dirons que nous n'avons personnellement rien constaté de pareil et écrit un chapitre pour soutenir le contraire.

CHAPITRE XI

LA CONCEPTION EST-ELLE SALUTAIRE ?

Il en est qui pensent que la conception est favorable à la santé, puisque toute fonction naturelle est utile, naturelle en effet est la conception. Quelques femmes réglées parcimonieusement souffrant de suffocation utérine, ont été guéries[1] après être devenues enceintes. D'autres le contestent, ils disent que la menstruation est aussi une fonction naturelle, mais qu'elle n'est pas favorable à la santé, contrairement à ce que nous avons établi. Tout ce qui est utile n'est pas nécessairement favorable à la santé. Assurément, la menstruation et la conception sont utiles à la procréation, mais elle ne sont pas toujours profitables à la santé des femmes, car après la conception elles ne sont pas toujours affranchies des souffrances qui existaient avant la grossesse ; mais après en avoir été guéries elles conçoivent encore. Si elles sont délivrées de la maladie, la conception est-elle le remède des maladies ? Non, mais elle conserve la santé. C'est ainsi que la saignée est censée utile à la santé, parce qu'elle guérit la maladie[1]. Il faut bien dire 'que la grossesse cause beaucoup de souffrance aux femmes, le pica (qui est un grand trouble des fonctions digestives). Il faut cependant une nourriture suffisante puisqu'il y a deux êtres à nourrir et pourvoir à l'accroissement de l'enfant ;

La conception est-elle favorable à la santé ? — Elle est sans doute accompagnée de peines et de souffrances corporelles, mais elle est nécessaire pour que l'un succède à l'autre. Une continence est salubre, elle s'accomplit chez les animaux par une nécessité naturelle.

---

1. Hippocrate, *Des Maladies des vierges,* Littré, VIII, 469.

de sorte qu'il en reste peu de chose pour la mère. Tout ce qui revient au fœtus est nécessairement enlevé à la mère; celle-ci devra donc se nourrir d'autant mieux qu'il est consommé davantage; la fonction digestive devra donc transformer une plus grande quantité de matériaux. Si la femme ne prend, en fait d'aliments, que ce que l'estomac peut digérer, ce qui est absorbé pour l'accroissement de l'enfant est soustrait à la mère. Cette diminution de substance n'étant pas profitable à la santé de la mère, la conception ne lui est donc pas favorable. La grossesse entraîne donc une diminution de la nutrition, de la faiblesse, une vieillesse prématurée, les faits le démontrent. Il en est ici comme d'un champ qui est appauvri par des cultures successives, si bien qu'il ne peut produire de récolte annuelle.

CHAPITRE XII

SIGNES DE LA CONCEPTION PROCHAINE

Le mot de conception (en grec σύλληψις) exprime que la semence a été admise par les organes génitaux de la femme. Celle qui est dans cet état est dite en état de grossesse (en grec κύησις, de κρύπτειν, cacher), puisque le produit de la conception est caché dans l'utérus. D'après notre définition la *conception exprime l'admission permanente de la semence* (de l'homme) *dans l'utérus de la femme, d'un ou de plusieurs fœtus par une cause naturelle ;* d'après cela, *conception* veut dire *rétention ;* nous avons ajouté admission *permanente,* car quelquefois la semence est expulsée au bout de peu de temps, ce qui n'est pas la conception proprement dite ; nous avons dit de la *semence du ou des fœtus,* car, dans les premiers temps, la semence dans l'utérus constitue une chose informe, ce qui n'empêche pas que la conception existe, mais ce n'est plus la conception de la semence mais du fœtus. Ce changement s'opère en peu de temps, le fœtus s'anime et ce n'est plus alors de la semence ; quelques-uns ont distingué plusieurs conceptions, l'une *parfaite,* l'autre *imparfaite.* C'est pourquoi dans la définition nous avons dit conception de la *semence* ou *des fœtus,* puisqu'il peut y avoir deux ou trois fœtus dans l'*utérus ;* la rétention de la semence établie dans une partie (des voies génitales) n'est pas la conception, mais celle seulement qui a lieu dans

Quels sont les signes de la conception ? — Chaque fois qu'à la fin du coït la femme ressent une horripilation, qu'elle sent que l'orifice utérin se referme, qu'il ne reste dans le vagin aucune humidité ou qu'il n'en reste que fort peu.

l'utérus[1], enfin, nous avons ajouté *par cause naturelle,* car le plus souvent, constamment, la semence est retenue dans l'utérus par son orifice pour éviter le refroidissement. Le fœtus peut aussi n'être retenu que momentanément, mais ces rétentions ne sont pas des conceptions. Car elles ne résultent pas d'une action naturelle, mais d'un effet contre nature. La *réception* de la semence diffère donc de la *conception ;* la *réception* veut dire l'introduction de la semence jusqu'au fond de l'utérus, la *conception* et la rétention, puis l'agglutination au fond de l'utérus, la *réception* s'applique au mouvement, la *conception* s'applique au fœtus. En prenant en considération ce que nous avons expliqué, quelques-uns ont affirmé que la conception pouvait se faire sans que la femme le sente. C'est pourquoi, à notre avis, c'est sur plusieurs signes qu'il faut baser le diagnostic de la grossesse ; ainsi des horripilations se manifestant à la fin du coït, le sentiment d'occlusion de l'orifice utérin qui est léger, car dans les refroidissements et les inflammations cette occlusion est accompagnée de rigidité et de dureté. De plus, après le coït, les parties génitales de la femme ne sont pas humectées par le sperme, il n'en sort qu'un peu d'humidité. Au bout de quelque temps, les menstrues ne paraissent plus ou seulement fort peu, il y a des lourdeurs dans la région lombaire et peu à peu les mamelles deviennent turgescentes et un peu sensibles au toucher ; il y a des perversions de l'estomac et des évacuations de matières filantes et de couleur livide ; le tour des yeux est entouré d'une auréole d'un vert pâle, il survient au visage des taches noires appelées éphélides, puis il survient aussi du pica ; l'hypogastre se tuméfie peu à peu sous l'influence de l'agrandissement (de la matrice), enfin le fœtus se remue et la femme le sent.

1. Soranus a-t-il eu en vue ici la grossesse extra-utérine? « οὐ γὰρ ὑπὸ τῆς δὲ κατὰ φύσιν ἐνεργείας, ὑπὸ τῆς παρὰ φύσιν ἀποτελοῦνται. » (Ermerius, p. 59, l. 13.)

CHAPITRE XIII

QUELS SONT, SUIVANT LES ANCIENS, LES SIGNES D'APRÈS LESQUELS ON PEUT RECONNAITRE LE SEXE DE L'ENFANT ?

Hippocrate dit[1] que les femmes enceintes d'un enfant mâle sont plus alertes, ont le sein droit plus tuméfié, le mamelon plus érigé ; que celles qui portent une fille ont le teint du visage pâle, la mamelle gauche plus gonflée que la droite ; en cela il a été trompé : il avait cru que la semence du mâle se fixait dans le côté droit de l'utérus, celle des enfants féminins dans le côté gauche. Dans nos commentaires physiques sur la génération des animaux nous avons dit que la chose n'était pas exacte. D'autres disent que le fœtus mâle est plus vif, a des mouvements plus grands, que la femme elle-même constate ; que quand l'enfant est du sexe féminin, les mouvements sont moins intenses ; que la mère elle-même se meut moins facilement et que l'énergie de sa force est moindre. Ce sont là les choses qu'on dit, mais qui ne sont pas toujours conformes à la vérité, car quelquefois nous avons vu tout à fait le contraire.

Quels sont les signes qui indiquent que l'enfant conçu est un garçon ou une fille ? — Les anciens promettaient un garçon si les mouvements de l'enfant étaient plus vifs, si la femme enceinte avait un bon teint, la mamelle droite plus volumineuse ; quand elle était enceinte d'une fille, les mouvements étaient plus tardifs et moins intenses, le teint de la mère était altéré ; elle était abattue et c'était la mamelle gauche qui était plus gonflée. Nous n'attachons aucune valeur à ces signes.

---

1. *Des Femmes stériles*, éd. Littré, VIII, p 417, § 216.

CHAPITRE XIV

QUEL EST LE TRAITEMENT QUI CONVIENT A LA FEMME ENCEINTE ?

Ce traitement comprend trois temps : le premier a pour but de faire conserver la semence qui a été injectée. Le second de mitiger quelques symptômes qui sont survenus, comme le pica s'il s'est produit ; le troisième, le dernier, qui se rapporte à l'époque où l'accouchement est prochain, qui a pour but de préparer à l'enfant une sortie facile ; nous avons déjà parlé des deux premiers temps. La conception ayant eu lieu, il s'agit d'éviter tout ce qui peut mettre en mouvement le corps et l'esprit. La semence est rejetée dans la peur, dans la tristesse et dans une joie subite, par tout trouble ou exercice violent, la rétention de l'haleine, la toux, l'éternuement, des coups ou blessures, une chute, surtout sur le siège, l'action de soulever un fardeau, le saut, un siège dur, l'usage des purgatifs et de sternutatoires, le jeûne, l'usage de crudités, l'ivresse, le vomissement, la diarrhée, les relâchants et les substances qui augmentent la chaleur ; je dirai, en un mot, si on veut éviter un avortement, il faut éviter toute occasion de mouvements violents. Il faut, par conséquent, s'abstenir soigneusement de toutes ces choses, si c'est en notre pouvoir ; faire reposer et coucher la femme enceinte pendant un ou plusieurs jours, ne lui permettre qu'un repas modéré, et quand l'appétit s'éveillera, composé d'aliments d'une digestion facile. Il faut éviter rigoureusement les frictions sur l'hypogastre afin que l'adhérence de la semence à l'utérus ne soit pas troublée. Il faut faire des onctions avec de l'huile fraîchement exprimée d'olives avant leur maturité, donner des aliments farineux en petite quantité. Il faut, autant que possible, ne pas lui per-

mettre des bains pendant la première semaine, car ces émollients peuvent avoir pour effet de ramollir la semence. Ceux qui savent que les bains ont pour effet de s'opposer à la réunion des plaies qui deviennent alors béantes, que les corps solides des athlètes sont relâchés par le bain, penseront que la semence encore molle, raffermie seulement depuis peu, ne devra pas être liquéfiée. Il est rationnel de supprimer l'usage du vin pendant quelques jours afin d'éviter des mouvements violents de toutes les parties du corps. De même que les os brisés ne se solidifient pas quand ils sont mis en mouvement, de même aussi la semence restée bien en repos croîtra et se fortifiera dans l'utérus à l'abri de toute perturbation. Il ne faudrait cependant pas insister pendant trop longtemps sur ces précautions, de peur que le corps et l'utérus ne se débilitent par la privation du vin et des aliments. La patiente devra néanmoins agir avec quelques précautions ; le second jour, elle pourra sortir en chaise à porteur ou sur une chaise longue ; une voiture traînée par des chevaux n'est pas à recommander, à cause des secousses qu'elle provoque. Ces exercices seront courts d'abord, mais on pourra augmenter tous les jours (la vitesse et la durée). La nourriture sera légère et facile à digérer ; ce sera d'abord du poisson, pas trop gras, des viandes maigres, des légumes doux. Il faut éviter toute nourriture âcre, comme les oignons, l'ail, le poireau, les salaisons et les aliments d'un goût prononcé. Ils se corrompent facilement (dans l'estomac), deviennent âcres et causent des flatulences ; ils sont incisifs et affaiblissent, c'est pourquoi nous en avons parlé dans le livre des maladies chroniques [1]. C'est agir tout à fait légèrement que d'introduire dans la constitution des relâchants, des débilitants dissolvant les callosités et les duretés, car introduits dans le corps, ils pénètrent dans l'utérus où la semence est liquide, muqueuse avant qu'elle n'ait acquis la consistance qu'elle doit avoir. Il faut aussi s'abstenir du coït, car il imprime du mouvement à tout le

1. « *Allium*, quod necessario vexet ægrotantes inflando. » (*De morb. chron. Cæl. Aur.* Lib. II, cap. 214. Ed. Amm., p. 427.)

corps et aucune région n'a plus besoin de repos que l'utérus et ce qui l'entoure. De même que l'estomac en repos conserve les aliments et les rejette par vomissement, quand il est secoué, de même aussi l'utérus en repos conserve le produit de la conception et le rejette quand il est secoué.

Le bain chaud ou le bain de vapeur ne doit être administré qu'au bout de quelque temps, et ne doit pas être accompagné de sudations, de peur que par la sueur le corps ne soit affaibli. Il ne faut user de bains froids qu'avec modération pour qu'ils ne produisent pas d'horripilations ; et, après ce traitement, il ne faudra prendre de la nourriture que quand la perturbation du corps, de l'esprit et des humeurs, aura été calmée. Pendant plusieurs jours, il faudra boire de l'eau avant le repas, et après, un peu de vin léger, si c'est l'usage. Il ne faut pas croire qu'il ne puisse pas se faire d'avortement, quand on a transgressé en tout ou en partie les préceptes que nous avons donnés. En tout cas, s'il est déjà lésé, il s'affaiblit et il grandit peu et se nourrit mal ; il est (d'ailleurs) lésé avec une grande facilité ; les choses l'atteignent très facilement pour le déformer et le faire mourir. Une maison qui a été construite sur de solides fondements durera, à moins d'un hasard, sans avarie pendant un temps fort long, tandis que d'autres sont ruinées et tombantes sous l'influence d'une cause fortuite, il en est ainsi de la génération des êtres vivants qui sont divers selon les fondements sur lesquels ils reposent. La semence peut être rejetée, quand elle a été liquéfiée dans le sein de la femme. Le mal peut être réparé, une nouvelle conception pourra être détruite encore. C'est pourquoi il faut rechercher quelle peut en être la cause ; il faut consoler l'esprit si le souci de la vie l'a troublé. Il faut fortifier le corps tout entier quand l'utérus a été débilité.

Voilà quel est le traitement des femmes grosses dans les premiers temps de la gestation. Dans ces premiers temps peut survenir une maladie, le *pica,* dont nous allons parler.

CHAPITRE XV

DU PICA (DÉPRAVATION SYMPATHIQUE DES FONCTIONS DE L'ESTOMAC)

Une affection qui atteint les femmes enceintes vers le deuxième mois, a été appelée κίσσα, nom d'oiseau, le geai du chêne, dont le plumage change de couleur, son chant de modulations comme la maladie dont il s'agit, qui modifie l'appétit de diverses manières ; ou (ἀπὸ τοῦ κίσσοῦ), ce nom est tiré du nom du lierre à cause de la variété des choses que ses branches embrassent. Cette affection se montre chez la plupart des femmes vers le quarantième jour de la grossesse, et dure jusqu'au quatrième mois et même plus. Chez certaines femmes elle se montre plus tôt, chez d'autres plus tard ; elle dure aussi moins longtemps chez certaines femmes, plus longtemps chez d'autres, rarement chez quelques-unes jusqu'à l'accouchement. Chez les femmes qui en sont atteintes, il survient un trouble de l'estomac, une plénitude de liquides, un manque d'appétit, une aversion pour tous les aliments ou un appétit désordonné pour des choses étranges, telles que de la terre, du charbon, des raisins non mûrs, acides provoquant des éructations acides, des digestions lentes et par intervalle le vomissement des substances absorbées ; il survient aussi des lourdeurs

Qu'est le Pica ? — C'est un appétit inusité pour les aliments, inégal, avec des troubles de l'estomac, une abondance d'humeurs inégale accompagnée de nausées.

D'où lui vient ce nom ? — De la variété des symptômes qu'éprouvent les femmes enceintes qui a de l'analogie avec les variétés du plumage de l'oiseau qui porte ce nom ; d'autres pensent que ce nom vient du lierre qui embrasse des branches variées et cause de nombreuses sinuosités.

et des douleurs de tête, un regard hébété, de l'anxiété, une plénitude d'humeurs crues, de la pâleur, de l'amaigrissement, des selles dures, quelquefois une distension de l'estomac, des douleurs dans la poitrine, aussi parfois un petit mouvement fébrile et un gonflement des mamelles ; chez d'autres, les vaisseaux sont turgescents et ont la couleur du poireau, chez d'autres ils sont livides ; quelques femmes ont un teint jaune. Quand la maladie se déclare, il faut prescrire une diète absolue pendant un jour afin que l'estomac ne se livre pas aux mouvements qui lui sont naturels, et reste dans un repos que rien ne doit troubler. Il n'est pas à craindre, comme le croit le public, qu'il soit nécessaire de nourrir deux êtres, par conséquent de donner plus d'aliments, car la nourriture donnée dans ce moment inopportun, non seulement ne profite pas, mais se corrompt et est préjudiciable au corps adulte et à la semence si récemment déposée. C'est pour cela qu'il faut différer de donner de la nourriture. Les navigateurs sont parfois pendant un jour complet sans prendre de nourriture ou en en prenant très peu, tourmentés qu'ils sont par des vomissements. Un ou deux jours après le traitement, qui consistera à faire des onctions, on ne donnera que très peu de nourriture de très facile digestion : un œuf, du bouillon ou un potage, très peu de blanc de volaille ; comme boisson, on donnera de l'eau en très petite quantité, mais froide, afin que la femme s'y habitue et que le gonflement de l'estomac diminue. Les jours suivants, avant de faire l'onction, il faudra frictionner le corps avec des linges doux pour obtenir une légère rubéfaction. Après ces quelques jours, il faudra donner des bains chauds, et faire boire du vin léger en petite quantité. L'exercice sera pris d'abord dans une litière, seulement, plus tard, dans un char ; on fera alors des promenades, des déclamations, des lectures avec gestes, on dansera, on ira au gymnase pour jouer à la boule et pour se faire faire des frictions.

A quel mois se montre cette maladie chez les femmes enceintes ? — Le plus souvent au deuxième mois, quelquefois plus tôt, quelquefois plus tard.

Ce qui fortifie particulièrement est un régime sec et le pain, le corps se trouve ainsi soulagé et affranchi des tourments du pica. Nous pensons qu'après avoir prescrit un bain quotidien, on pourra ne le prescrire que tous les deux ou trois jours. Mais quand l'estomac est très malade et s'il y a une surabondance d'humeurs, nous faisons appliquer sur la région de l'estomac des linges trempés dans des substances astringentes, de l'huile récemment faite avec des olives non mûres ; le corps sera entouré de laine, et onctionné avec de la pommade de roses et de pommes ; le myrte[1], le mastic[2] et le nard[3] sont des toniques de l'estomac ; une pommade faite avec l'une ou l'autre de ces substances pourra servir à faire des onctions. S'il y a des vomissements, plénitude d'humeurs de l'estomac, il sera nécessaire d'employer des astringents plus énergiques ; on pourra faire des topiques avec des fruits du palmier sec qui auront été macérés et cuits dans du vin astringent, ou dans de l'oxycrat, et des pommes de Cydon ainsi cuites entre elles ; on ajoutera à la décoction avec les fruits du palmier une des préparations dont nous avons parlé plus haut. Si nous voulons augmenter l'activité de ces médicaments, nous y ajouterons de l'alun liquide ou sec, du mastic, des roses, des fleurs de vigne, des écorces de grenade et du suc de raisins non mûrs, la noix de galle, des fleurs d'hypocistides d'acacia et des gruaux. Si les vomissements continuent et si le rejet persévérant de toute nourriture entraîne l'amaigrissement des extrémités, car leur intégrité dépend aussi des fonctions de l'estomac, il faudra les immerger dans l'eau chaude, ce qui aura pour effet d'augmenter leur densité. A la hauteur du creux de l'estomac, on appliquera une grande ventouse à large ouverture qu'il faudra bien chauffer

Quelle est sa durée? — Elle persiste parfois jusqu'à la fin de la grossesse.

---

1. *Myrtacées.*
2. Résine arom. du *lentisque.*
3. Rac. arom. *Valérianées.*

à la flamme, et si cela ne suffit pas, une autre dans la région dorsale; cette révulsion empêche la congestion vers l'estomac; si la fluxion ne devait pas être diminuée, on appliquerait un cataplasme chaud avec de l'orge, du froment non criblés additionnés d'oxycrat. Le principal sera de donner à la malade des aliments légers, de facile digestion, qui puissent être aisément absorbés et pénétrer dans le corps et qui ne se corrompent pas; tels des œufs (à la coque), de la bouillie avec de la farine et de l'eau fraîche ou de l'eau acidulée ou une bouillie, des pâtes tendres, surtout avec oryza[1]; des chairs d'oiseaux plus charnus que chargés de graisse, qui sont tendres comme du chevreuil, des ramiers, des perdreaux, des canards sauvages, des grives, ou des poissons de mer, des poules, dont on donne particulièrement le blanc; et de la chair de gibier, du lièvre, du chevreuil ou du cerf; des têtes, pieds, oreilles, estomacs et intestins de jeunes porcs bien cuits. On pourra aussi donner des poissons de mer à chair ferme, comme nous l'avons dit, parmi lesquels le mulet, le homard, les crabes, les coquillages, les palorides et la pourpre. Parmi les légumes, la chicorée crue ou cuite, le chervi, le porcilage, le plantin et l'asperge sauvage; parmi ceux qui sont conservés dans le fruitier, les olives confites dans du sel et les pommes de Cydonie; parmi ces conserves, il faut choisir ce qui a été bien imprégné par la saumure; ce qui est resté cru se digère difficilement. Ce qui a subi la macération perd dans l'eau une grande partie de son âcreté; mais ce qui était resté couvert par la saumure conserve ses qualités et se digère facilement. Si on veut prendre ces choses cuites, il faut les placer dans le vase sur des roseaux de façon qu'elles ne soient pas immergées dans l'eau, mais cuites par la vapeur. On peut prendre ainsi (préparés) des poires, des nèfles, des sorbes ou du raisin, qu'on aura

Atteint-elle toutes les femmes enceintes? — Non, celles seulement dont les humeurs sont abondantes.

---

1. Riz peu nourrissant et astringent.

placés dans un pot ou suspendus, car crus ces aliments donnent des flatuosités; on pourra aussi prendre des amandes. Il faut se garder de trop édulcorer ces aliments, car cela pourrait troubler la digestion ou la corrompre. Si, avant de les prendre, l'estomac renfermait des liquides qui pourraient empêcher la digestion, il faudrait l'évacuer par un vomitif, car l'aliment pris dans cette condition pourrait occasionner une indigestion. Ceux qui ne partagent pas cette opinion donnent le conseil de boire de l'eau tiède et d'introduire le doigt dans la gorge pour se faire vomir. Il en est qui, contre une humeur mordante et brûlante dans l'estomac, donnent le conseil de prendre une infusion ou une décoction de péplide (*Portulacca, euphorbe*) ou même de manger du melon, ou de la semence de concombres avec du vin doux de Crète, ou de l'armoise, ou de l'absinthe, ou du nard de Syrie en infusion, ou bien du faux origan de Crète; si l'humeur est épaisse ou visqueuse, de donner des petits radis avec de l'oxymel et du sel, et un autre remède avec de la moutarde, de l'hysope mêlés en décoction dans de l'eau. Toutes ces choses sont absurdes : ce n'est pas à la diversité des humeurs qu'il faut avoir égard, mais à l'état du corps. La diversité existe dans le corps lui-même; les radis se digèrent difficilement, le vin doux occasionne des flatuosités, l'absinthe peut provoquer l'avortement, il faut donc s'en abstenir dans cette circonstance. Il faut savoir résister aux appétits désordonnés des femmes enceintes, et par des remontrances, leur faire comprendre qu'obéir à cet appétit désordonné est une cause de lésions pour l'estomac ainsi que pour leur enfant qui attire à lui non un aliment quelconque, mais celui qui lui est profitable, et le corps peut en absorber qui ne lui conviennent pas, car l'eau qui suinte de la terre, bien que pure, peut être sale et troublée. Si les femmes supportent mal (les aliments), il ne faut rien leur donner. Si, après quelques jours

Quel est le traitement qu'il faut instituer ? — Les astringents conviennent quand les humeurs sont abondantes et les vomitifs quand il y a des nausées.

d'attente, elles n'arrivent pas à la guérison qu'elles désirent, la tristesse elle-même peut les faire maigrir. Pour les soulager, il leur faudra donner comme premier conseil de ne pas prendre ce qui fait l'objet de leur désir pendant le traitement que vous avez prescrit, bien que ce qui en somme est utile, si cela est absorbé, ne nuise point, mais elles devront le prendre avec un aliment convenable et en petite quantité; ce qui est moins utile et même peut être plus nuisible, c'est de le prendre avec d'autres aliments; seulement, il ne faut pas le prendre tout d'abord, mais après avoir pris d'autres aliments; l'estomac pourrait être lésé, car il surnagera sur les autres aliments et peut les corrompre.

Tel est le traitement du pica; celui qui conviendra à d'autres moments de la grossesse sera indiqué plus tard.

Que devons-nous employer? — Si faire se peut, il faudra commencer par un jour d'abstinence; si cela n'est pas possible, prescrire une diète sévère pendant quelques jours, commencer par ne boire que de l'eau, puis un peu de vin et permettre des aliments secs et astringents et des applications de même nature; on permettra des promenades en litière et, si cela est possible, on permettra des lectures à haute voix.

CHAPITRE XVI

APRÈS LA GUÉRISON DU PICA, QUEL EST LE TRAITEMENT A SUIVRE JUSQU'A L'ACCOUCHEMENT?

Nous avons montré comment il faut soigner la femme enceinte pendant qu'elle est atteinte du pica ; voyons maintenant ce qu'il y a à faire pour le traitement qui suit cette affection, s'il en reste encore quelque trace. Il faut voir quels sont les modes de locomotion et de promenade, de récitation, de lecture, les onctions et les frictions qui peuvent convenir aux forces de la malade ; la nourriture sera plus abondante, mais elle ne devra pas en abuser ni des bains, qui ne seront pas plus fréquents que d'habitude ; il en est de même des distractions et du sommeil, il n'en faut pas plus que le nécessaire ; car, quand le corps est ainsi réconforté pour résister davantage aux maladies, la femme enceinte jouira d'une meilleure santé, et sera préparée à supporter avec plus de vaillance les douleurs de l'accouchement. Le fœtus, plus développé et sain, participera à une nourriture suffisante. Au septième mois, il faudra que la femme enceinte soit plus réservée pour les mouvements, particulièrement l'exercice du cheval et tous les autres ; périlleuse est toute déchirure au commencement (de la grossesse), surtout quand l'adhérence de la semence est

Comment faut-il traiter les femmes enceintes au septième mois ? — Il faudra user de patience et de repos afin d'éviter que le fœtus déjà bien formé soit expulsé, bien qu'à cette époque il puisse naître vivant ; il faut ne faire des frictions qu'avec précautions, ne pas comprimer les mamelles avec des bandes ; des laxatifs seront utiles afin qu'elles puissent se remplir de lait, les constrictions sont mal supportées.

encore délicate, non encore suffisamment solide pour résister à la violence et ne pas être détachée facilement de l'utérus ; plus tard, le fœtus étant plus lourd, puisqu'il est plus développé, il faudra se garder des mouvements trop forts pour que le chorion ne subisse pas de rupture, que le liquide qu'il renferme ne s'échappe pas, qu'il n'en résulte pas un accouchement sec où le fœtus et la mère sont exposés à des dangers prématurés ; les mouvements du fœtus sont suspendus, puisqu'il est encore petit, peu adhérent à l'utérus ; le chorion est encore bien relâché et pas distendu et le fœtus est exactement maintenu par lui. Il est prudent d'examiner la grosseur du ventre et d'apprécier les signes d'un accouchement prochain que nous décrirons plus loin, car si un de ces signes apparaissait, il faudrait préparer ce qui est nécessaire à l'accouchement. L'expérience a appris que les enfants nés à sept mois sont viables ; il faut donc faire usage des moyens que nous avons prescrits. Il faut bien se garder de faire des frictions sur les mamelles qui deviennent plus turgescentes et de les comprimer ; on les lèse facilement, et par suite il se forme des abcès. Par ce motif, il faut donner plus d'ampleur au vêtement habituel de la poitrine (le corset) pour que toutes les parties des mamelles puissent aisément se développer. Au huitième mois, que par euphémisme on a appelé le mois *agréable* (Κοῦφον, *levem*), qui amène avec lui un surcroît d'incommodités et d'autres souffrances encore, il faudra diminuer la quantité des aliments ; on pourra permettre la locomotion, mais en litière seulement, ou en chaise longue, de peur que la femme n'ait la fantaisie de se promener à pied. Si les incommodités deviennent plus intenses, il faudra différer la promenade d'un jour pour qu'elles cessent

Au huitième mois, comment faudra-t-il agir? — Il faudra user de beaucoup de sollicitude et de diligence, car pendant ce mois bien des choses graves peuvent survenir ; pour cela, il faut moins se promener, prendre moins de nourriture, soutenir le ventre avec des bandes, faire usage d'onctions avec de l'huile verte ou de myrte sur le ventre pour le rendre plus résistant afin qu'il ne se rompe pas, quand le travail commencera, sous la tension des efforts.

sous l'influence du repos. Il ne faut pas faire usage de bains froids que le peuple aime beaucoup ; les femmes enceintes ne supportent pas bien ces astrictions sous l'influence desquelles le désir des aliments devient plus intense et ceux-ci pris en temps inopportun sont mal supportés. La nourriture mal digérée non seulement ne nourrit pas, mais affaiblit. Il faut aussi de temps en temps s'abstenir de l'usage des bains. Les rapprochements sexuels sont nuisibles aux femmes enceintes dans tous les temps, à cause des mouvements que l'utérus subit et qui sont dangereux pendant tout le temps de la grossesse. Il faut s'en abstenir surtout dans les derniers mois, de peur de léser le chorion qui contient le liquide si utile à l'accouchement. Si la tuméfaction du ventre est considérable, si l'utérus est lourd et pendant, il faut le soutenir avec des bandes de linge dont le plein sera appliqué sur le milieu du ventre ; les chefs, repliés sur les côtés, seront ramenés en arrière sur le dos, puis sur les épaules et fixés sur la partie antérieure placée sur le ventre[1]. Le pourtour de la tumeur sera enduit avec une pommade faite avec de la cire et de l'huile, laquelle sera rendue plus active en y ajoutant du jus de raisins non mûrs et du myrte ; la peau, rendue ainsi plus résistante, est préservée des vergetures. Après le huitième mois, le bandage sera enlevé, car l'accouchement sera favorisé par le poids même de la matrice et rendu plus rapide. Il faudra augmenter l'usage des bains qui relâchent les tissus par le contact de cette eau douce

Que faire au neuvième mois ? — Il faudra relâcher l'enveloppement des parties inférieures, resserrer celui des parties supérieures au-dessous des mamelles pour pousser l'enfant vers les parties inférieures afin de lui préparer une sortie plus facile et plus rapide, il faudra préparer ce relâchement avec des applications ou des lotions, faire usage de pessaires préparés avec de la graisse d'oie ou de la moelle de cerf, oindre l'orifice de la matrice et l'ouvrir doucement.

---

1. Si c'est avec un drap de lit, le plier en cravate, le plein sera placé sur l'abdomen, les chefs se croiseront sur le dos et seront ramenés sur les épaules et noués sur le plein en avant

et chaude ; ces moyens simples ne diffèrent pas beaucoup de l'action des médicaments qui sont donnés pour hâter l'accouchement. Et le relâchement des parties génitales sera aidé moyennant des fomentations ou des bains de siège préparés avec de la graine de lin, du fenugrec[1], une décoction de mauve, des injections huileuses et des pessaires avec de la graisse d'oie et de la moelle. Pendant ce temps, la sage-femme introduira dans l'orifice utérin le doigt enduit d'un corps gras afin d'ouvrir cet orifice, surtout chez les primipares, qui souffrent beaucoup et chez lesquelles les tissus sont très résistants et l'orifice du muscle utérin très serré. Cette description est suffisante ici pour ce qu'il y a à faire en ce moment, jusqu'à l'accouchement. Il est nécessaire maintenant de parler des moyens qui hâtent l'accouchement.

Les femmes enceintes doivent-elles user du coït ? — Non, si c'est possible, afin qu'elles ne soient pas excitées et que la matrice n'ait pas à supporter cette agitation ; elles doivent se tenir tranquilles honnêtement afin de retenir le produit de la conception ; elles doivent au moins se contenir pendant les derniers jours, les mouvements qui se produisent pourraient avoir pour effet de rompre le chorion, de laisser s'écouler le liquide préparé par la nature pour favoriser la sortie de l'enfant.

---

1. *Trigonella, Fœnugræcum,* légumineuses.

CHAPITRE XVII

DE L'USAGE DES MÉDICAMENTS DÉTERMINANT L'AVORTEMENT, DE CEUX QUI PRODUIRONT LA STÉRILITÉ ; QUAND, ET DE QUELLE MANIÈRE ILS DEVRONT ÊTRE EMPLOYÉS.

Le remède appelé ἀτόκιον, sans accouchement, diffère de celui appelé φθόριον, avortement. Le premier *empêche* la conception de se faire, le second *détruit* ce qu'elle a produit, d'où la nécessité d'exposer ce qui a trait à ces deux ordres de moyens. Quelques-uns pensent que ἐκβόλιον, expulsion, signifie la même chose que φθόριον, avortement ; d'autres disent que non, quand il ne s'agit pas de remèdes, mais de quelques chocs (sauts). C'est pourquoi ils soutiennent qu'*Hippocrate* repoussant l'avortement, φθόριον, et ayant dit dans son livre de la nature de l'enfant : « Je n'enseignerai à aucune un moyen abortif qui a pour effet de détruire le produit de la conception », avait cependant procuré à une danseuse l'expulsion du produit de la conception par des sauts[1]. Il ne voulait pas procurer la destruction du produit de la conception,

Peut-on faire usage de substances abortives ? — On ne le doit pas pour quelques-unes, car la mission du médecin est de guérir ce que la nature a commencé et non de le détruire. Mais il y en a qui veulent faire usage d'abortifs non pour cause d'adultère ni pour un motif intéressé, mais à cause d'obstacle siégeant à l'orifice de la matrice ; une femme qui devient enceinte dans ces conditions pourra faire usage d'abortifs attendu qu'il est préférable d'exterminer le produit de la conception que de s'exposer à ne pouvoir accoucher quand le moment sera venu puisque l'enfant ne pourra sortir et qu'elle serait menacée alors d'un très grand danger.

---

1 Voy. Littré (*De la nature de l'enfant*), VII, p. 491, ligne 14.

puisque la mission du médecin est de protéger ce que crée la nature ; il en est qui ont admis avec joie cette proposition. Il en est qui ont la même opinion sur les remèdes qui causent la stérilité, nous partageons aussi cette idée et, à cet égard, nous voulons dire notre opinion : Il y a des femmes qui, par le fait de la conception, sont mises dans un état dangereux à cause de l'étroitesse du col de l'utérus ou parce que la matrice tout entière est trop petite et ne peut suffire à la nutrition de l'enfant, ou parce qu'à l'orifice de la matrice il existe des condylomes, des fissures ou quelque autre défectuosité de nature telle, qu'il eût été plus utile à la femme de n'avoir pas conçu ; que si, pourtant, elle est enceinte, il serait préférable de tuer le fœtus plutôt que de le couper (pour l'extraire). Comme il serait plus utile pour ces femmes qu'elles n'eussent pas conçu, il est essentiel de dire ici quels sont les moments les plus favorables à la conception pour que les femmes puissent l'éviter dans l'acte du coït. Pendant cet acte, au moment où l'homme est sur le point d'éjaculer, la femme retiendra un peu l'haleine et se glissera en arrière afin d'éviter que, pendant l'émission, la semence arrive dans la cavité utérine; immédiatement après elle se lèvera, se mettra à genoux, essuiera avec soin le pourtour de l'orifice du vagin ; cela fait, elle provoquera un éternuement et boira un peu d'eau fraîche ; pour éviter aussi la conception avant le rapprochement, elle enduira le col avec de l'huile rance ou avec du miel, ou avec de la décoction de racine de cèdre, ou de l'opobalsamum seul, ou avec de la céruse, ou du cérat liquide avec de l'huile de myrte et de la céruse ou de l'alun liquide, ou avec du galbanum mêlé de vin ; ou bien un flocon de laine douce sera introduit dans l'orifice utérin, ou bien la femme introduira dans le vagin, avant le coït, un pessaire astringent ayant la propriété de durcir la semence. Ces remèdes, bien qu'ils soient astringents et réfrigérants, ont la propriété de resserrer l'orifice utérin et de ne pas permettre à la semence de pénétrer dans la cavité utérine et d'y rester, mais ils ont aussi la propriété de provoquer la sécrétion d'un autre liquide dans l'utérus. Nous en mentionnerons quelques-uns : l'écorce de pin, le sumac des tan-

neurs, de chacun partie égale, broyés avec du vin de raisins ; avant le coït on introduira un petit peloton de laine imbu de ce liquide et on l'enlèvera deux ou trois heures après ; — autre moyen : des racines de panais et de la terre de cimolia, de chaque, partie égale, triturées ensemble avec de l'eau, qu'on emploiera de la même manière, ou la partie interne de l'écorce de grenade triturée avec de l'eau, même usage. Avec deux parties d'écorce de grenade, de noix de galle une partie, triturées, on en fera une petite boule qu'on placera (dans le vagin) après la cessation des règles ; — de l'alun liquide et de l'écorce de grenade triturée avec de l'eau, dont on imbibera de la laine ; avec des galles non mûres, partie interne de la grenade, gingembre, de chaque deux drachmes, triturées ensemble avec du vin, on fera des pilules de la grandeur d'un pois qu'on séchera à l'ombre et qu'on placera avant le coït ; — ou avec des chairs de figues broyées avec du nitre, qu'on placera de même ; — ou bien avec des écorces de grenade triturées avec même quantité de gomme et additionnées d'huile de roses, même emploi ; ensuite la femme prendra comme boisson de l'eau miellée. Il faut éviter les substances âcres à cause de l'ulcération qu'elles causent. On fera usage de tous ces médicaments jusqu'à la cessation de la menstruation. Quelques-unes feront bien de prendre du suc de cyrénaïque, la valeur d'un pois dans deux hémines d'eau à la fin de la menstruation ; — ou bien : opopanax et suc de grenade, semence de rue, de chaque deux oboles, enrobés de cire, à donner à manger, après quoi on boira de l'eau et du vin, on pourra même mélanger cela avec du vin coupé ; — ou bien semence de violettes et de myrtes, des deux un tribole, poivre blanc deux grains macérés dans du vin pendant trois jours, ou bien une demi-obole de semence de roquette[1], mélangées avec de l'oxymel. La stérilité est produite aussi avec l'eau des forgerons qui a servi à refroidir le fer, bue habituellement, surtout après la cessation de la menstruation ; non seulement ces moyens empêchent la conception de se produire, mais

1. *Brassica eruca.*

ils tuent le fœtus. A notre avis, le grand danger, le grand mal qui résulte aussi de l'emploi de ces moyens est de troubler l'estomac, d'alourdir la tête et d'éveiller de fâcheuses sympathies. D'autres font usage d'amulettes et pensent obtenir par antipathie ce qu'elles désirent, on y met des utérus de taupes et des saletés trouvées dans leurs oreilles, remèdes trompeurs, comme on le voit, quand on veut en constater l'effet.

La conception ayant eu lieu, il faudra, pendant les trente premiers jours, pour la contrarier, faire usage des moyens dont nous avons parlé, pour dissoudre la semence ; marcher beaucoup, supporter les secousses des voitures et sauter, et porter des fardeaux très lourds au-dessus de ses forces. Il faudra faire usage de décoctions diurétiques qui aussi provoquent la menstruation ; relâcher le ventre en prenant des lavements irritants ; onctionner de temps en temps le corps, le frictionner, surtout la région du pubis, le bas-ventre et les lombes ; chaque jour on lavera la femme avec de l'eau pas trop chaude, tiède ; elle prendra des bains prolongés après avoir bu un peu de vin léger et pris les aliments âcres dont nous avons parlé. Si cela ne suffit pas, elle prendra des bains de siège dans une décoction de fenugrec, de mauve, de guimauve, et d'artémise, ces décoctions pourront servir pour faire des cataplasmes ; elle fera des injections d'huile rance seule, ou additionnée de suc de rue, ensuite de miel, ou d'huile d'iris, ou d'absinthe, avec du miel ou de l'opopanax ou fleur de sel, avec de la rue et du miel ou du baume syriaque. Si l'avortement tarde à se faire, il ne faudra pas continuer à faire usage de cataplasmes simples, mais les composer avec de la farine de lupin et du fiel de bœuf et d'autres topiques de ce genre, parmi lesquels on cite le ciclamen, le concombre sauvage, l'artémise, de chaque cinq drachmes, d'absinthe, de coloquinte, trois drachmes, des grains de cnide n° XX, nitre dr. VIII, d'huile de ciprin en quantité suffisante, pour en faire un emplâtre ; après avoir chauffé le bas-ventre, on appliquera sur le ventre puis sur les lombes une décoction d'artémise ; en même temps on introduira dans le vagin des figues sauvages avec du nitre ou une autre substance de la même es-

pèce, ou on huilera avec de l'huile rance additionnée de résine de cèdre. Si la semence n'est pas détruite par les moyens que nous venons d'indiquer, il faudra en employer de plus efficaces et en venir à l'avortement (φθόρια) non pas au hasard et sans circonspection. Car toute corruption du fœtus est périlleuse, surtout si la femme est en bonne santé et robuste, l'utérus plus dur et plus dense. C'est pourquoi il faut éviter le deuxième et le quatrième mois, car, naturellement et nécessairement, ces mois apportent quelques dispositions morbides aux souffrances et une prédisposition aux maladies. Il faudra donc choisir le troisième mois, pas avant ni après. La femme qu'on devra faire avorter y sera préparée pendant trois ou quatre jours par des bains prolongés, une diète et des pessaires émollients ; il faudra qu'elle s'abstienne du vin ; puis on fera une saignée copieuse, car ce que *Hippocrate* dit dans ses aphorismes ne s'applique pas aux femmes qui souffrent d'astriction, mais est vrai pour la femme bien portante : « une femme enceinte, saignée, est exposée à avorter (V Sec. 31) », d'autant plus que le fœtus est plus avancé. Car de même que la sueur, l'urine et les selles se portent au dehors quand les parties qui les renferment sont relâchées, de même aussi le produit de la conception sort de l'utérus quand ce dernier est relâché. Après la saignée, la femme fera bien de s'exposer aux chocs de la voiture ; l'ébranlement des parties sera beaucoup plus efficace sur les tissus qui auront déjà été débilités ; on fera usage aussi d'un pessaire émollient. Si la femme ne supporte pas la saignée, il faudra commencer par relâcher les parties au moyen des bains, de pessaires émollients, de boissons aqueuses, la diète alimentaire et le relâchement du ventre par des lavements émollients, ce n'est qu'après qu'il faudra placer le pessaire dissolvant. Il ne faudra pas choisir ceux qui sont âcres et qui causeraient de la chaleur. Le pessaire d'une action sûre sera composé comme suit : iris, galbanum, grains de cnide, térébenthine dr. I, avec huile de susine ou de roses ou de cyprin, enveloppez-le de laine ; il sera introduit le soir et gardé pendant toute la nuit ; le lendemain matin on prendra un bain de siège fait avec une décoction de fenugrec

ou d'artémise; et si l'effet n'est pas produit, un autre topique fait avec de la semence de violettes blanches, de nitre et d'absinthe, parties égales, qu'on mettra dans de la laine avec du vin pour en faire un pessaire; ou encore: feuilles de rue, baies de laurier, myrrhe, de chaque dr. II avec du vin; comme ci-dessus. On peut en outre faire usage de tous les emménagogues ainsi que de tous les topiques. Il y a encore beaucoup d'autres recommandations à faire: avant tout il faut éviter tout ce qui peut blesser ainsi que tout instrument pointu qui pourrait léser le fœtus, il y aurait danger à ce qu'une partie voisine fût blessée. Après la corruption du fœtus, il faudra suivre un traitement antiphlogistique.

CHAPITRE XVIII

QUELS SONT LES SIGNES QUI ANNONCENT UN AVORTEMENT PROCHAIN ?

Quand la corruption du fœtus est imminente chez une femme, les signes qui l'annoncent sont : l'écoulement d'un liquide aqueux qui devient sanieux, sanguinolent, puis ressemblant à de la lavure de chair. Si la dissolution est proche, l'écoulement devient sanguin, il s'échappe des caillots de sang ou des morceaux de chair informes ou de forme qui varie suivant le moment ; la plupart des femmes éprouvent des douleurs dans les lombes, le bassin, le bas-ventre, les aines, dans la tête, les yeux et les articulations, et des pincements de l'estomac ; un sentiment de froid parcourt tout le corps, puis il survient de la sueur, des lipothymies, quelquefois de la fièvre avec des horripilations. Il en est qui éprouvent des spasmes lombaires, de l'opisthotonos, des spasmes épileptiformes, d'autres ont des sanglots, des secousses et perdent la voix. La plupart de ces phénomènes se présentent chez celles qui, par des médicaments, ont provoqué la corruption du fœtus ; quand l'avortement est spontané, il se produit, comme dit *Hippocrate,* un affaissement des mamelles, sans motif ; et, ainsi que dit *Dioclès,* un sentiment de froid dans les cuisses ; de la douleur commençant dans les lombes, puis l'expulsion a lieu.

Quels sont les signes d'un avortement prochain ? — L'accouchement prématuré, sans motif, est annoncé par un affaissement des mamelles, un sentiment de froid et de pesanteur dans les reins, un écoulement de liquide varié puis un écoulement sanguin.

CHAPITRE XIX

CE QUI SE DÉVELOPPE DANS L'UTÉRUS QUAND LA FEMME EST ENCEINTE

Pendant la grossesse, il se forme d'abord dans l'utérus le *chorion,* qui est l'enveloppe extérieure du fœtus; puis naissent encore deux membranes : celle qu'on appelle *allantoïde,* qui est une double enveloppe du fœtus; en dedans de celle-ci, l'*amnios,* membrane mince qui enveloppe tout le fœtus. Le mode suivant lequel se forme le chorion est celui-ci : de même que dans l'œuf, en dedans de la coquille, se trouve, pour le séparer en l'enveloppant, une membrane qui lui est adhérente, de même aussi chez la femme enceinte il y a une membrane, née de la semence, qui est continue et n'a point d'orifice, elle est née au fond de l'utérus, elle est composée de nerfs, veines et artères, espèce de chair de couleur rouge; elle a l'aspect d'une feuille de nénuphar, épaisse dans la partie qui est adhérente au fond de l'utérus, membraneuse dans ses autres parties, et mince par le motif que nous exposerons plus loin. Elle est appelée par les Grecs χόριον (peau, cuir) et ἀγγεῖον, vasculaire, et δεύτερον (secondine) et ὕστερον et πρόρηγμα (ce qui se rompt d'abord), χόριον puisqu'elle contient (χωρεῖ) le fœtus en elle avec tout ce qui lui appartient; mais d'au-

Qu'est le chorion ? — C'est une membrane sans ouverture qui contient l'enfant avec ce qui lui appartient, qui est adhérente au fond de l'utérus; il est dit vasculaire et porte le nom de secondine, et premier parce qu'il se rompt le premier.

D'où lui vient le nom de chorion? — Parce qu'il contient l'enfant dans sa cavité et, selon d'autres, parce qu'il est composé de plusieurs parties comme un chœur.

tres disent parce qu'elle est de composition multiple comme un chœur, ἀγγεῖον (ce qui veut dire vase) puisqu'il contient en lui le fœtus. Δεύτερον et ὕστερον (secondine) parce que son expulsion suit celle du fœtus πρόῤῥηγμα (ce qui signifie se rompant avant), puisqu'il se rompt et laisse couler son contenu avant l'accouchement pour que la sortie de l'enfant se fasse plus doucement. Des parties les plus charnues qui sont situées plus haut, se détache un corps ténu qui va s'insérer au milieu de l'hypogastre du fœtus où est placé l'ombilic, d'où le nom d'*ombilic* donné à cette partie. Il est constitué par *quatre*[1] vaisseaux, deux veines et deux artères, qui apportent à l'enfant une matière sanguine et aérée qui sert à sa nutrition. *Empédocle* pense que ces vaisseaux s'insèrent au foie ; *Phædrus,* au contraire, dit qu'ils se rendent au cœur ; plusieurs autres, au contraire, pensent que les veines se rendent au foie, les artères au cœur. Mais *Hérophile* croit que les veines se rendent à la veine cave, les artères à la grande artère qui est placée le long de la colonne vertébrale ; mais qu'avant de s'y rendre elles longent de chaque côté la vessie obliquement. *Eudemus* seul affirme que tous les vaisseaux se rendent de l'ombilic du fœtus pour se diriger vers toutes les petites parties situées au-dessous du diaphragme. Il y a un cinquième vaisseau que quelques-uns appellent *uretère,* d'autres *ouraque,* qui va s'insérer au fond de la vessie et qui permet au fœtus d'émettre son urine dans le chorion ; après la naissance, l'émission de l'urine se fait par l'urèthre. Par ce motif, cette membrane est plus ténue dans sa partie inférieure ; elle est tendue par l'acrimonie et la quantité des humeurs excrémentitielles, et amincie aussi par le poids du fœtus. Cette liqueur excrémentitielle est utile pour soulever le fœtus avant

Pourquoi est-il appelé angion ? — Angion veut dire vasculaire.

Pourquoi est-il appelé vasculum ? — Parce que l'enfant y est renfermé comme une boule dans un vase (dans lequel il nage).

1. Cette erreur que le plus facile examen direct aurait pu dissiper n'a été rectifiée que bien plus tard.

son expulsion, et pour irriguer les parties pendant l'accouchement et rendre sa sortie plus facile. Ce que nous venons de dire du chorion et de l'ombilic est suffisant pour le moment. Il y a des dissentiments sur les autres membranes. Un grand nombre affirment que le fœtus est enveloppé encore par une autre membrane appelée *amnios* qui, chez les animaux, n'est pas amincie à cause de la solidité de son tissu, si bien qu'on peut en constater la présence ; chez l'homme, au contraire, on ne le peut pas ; elle est amincie par l'abondance du liquide, on ne la trouve que dans les espaces vides comme les narines, la bouche et l'anus. D'autres prétendent qu'elle a été faite par la nature pour éviter que le fœtus ne soit corrompu par le liquide excrémentitiel âcre et pernicieux qu'il pourrait absorber. Il en est au contraire qui nient l'existence de cette membrane, puisque, lors de l'accouchement, on ne la trouve nulle part, qu'elle ne serait même d'aucune utilité, que le liquide n'est pas tel qu'on le dit, que s'il était même tel, il serait très bien supporté, puisque la nature y est habituée ; qu'il ne pourrait pas être attiré par la bouche, car la respiration du fœtus se fait par l'ombilic ainsi que son accroissement, et que ne rendant rien, il n'y a pas d'introduction de liquide dans son corps. Si le fœtus avait eu besoin d'un tégument, l'occlusion des ouvertures naturelles par cette membrane aurait suffi, il n'eût pas été nécessaire d'envelopper le corps entier, puisqu'à part la bouche et l'anus tout était fermé et tout s'opposait à ce que, par un effort, quelque chose eût pu être introduit dans le corps, même par l'emploi de la force. Mais cette humeur n'existe pas dans la cavité du chorion qui contient le fœtus dans son épaisseur ; c'est là qu'a été préparée la place dans laquelle il peut vivre et se porter vers le bas ; de cette façon le chorion se dédouble, se divise même en trois cavités. C'est pourquoi une membrane tendue

Pourquoi est-il appelé aussi secondine ? — Puisqu'il sort après l'enfant ; de là aussi le nom de *prorregma* (rompu d'abord) puisqu'il se rompt le premier.

De combien de parties se compose le chorion ? — De nerfs, veines et artères et de chair, il a une couleur rouge, il ressemble à un sac.

ayant été rompue, après un écoulement léger de liquide, le doigt explorateur de l'accoucheur constate encore l'intégrité des membranes ; celles-ci ayant été rompues à leur tour, il s'échappe un liquide abondant suivi de la sortie du fœtus. Quelques-uns nient cette explication en disant que le premier liquide était fourni par des poches liquides rompues qu'on trouve complètes dans le chorion. Nous avions admis cette opinion avant que ces faits eussent prouvé que la membrane amnios existait entièrement.

De combien de parties se compose l'ombilic de l'enfant? — De cinq : deux veines, deux artères par lesquelles arrive à l'enfant le sang qui le nourrit, un cinquième canal appelé urinaire ramène dans le chorion les urines de l'enfant. C'est par ce cordon que l'enfant est retenu dans la matrice.

Qu'est l'amnios? — C'est une membrane adhérente à tout le corps de l'enfant, qui le plus souvent est consumée et qu'on ne retrouve plus sur tout le corps.

CHAPITRE XX

QUELS SONT LES SIGNES D'UN ACCOUCHEMENT PROCHAIN NORMAL ?

Pour pouvoir préparer les choses nécessaires à l'accouchement, il est indispensable de connaître les signes précurseurs des accouchements aux septième, neuvième et dixième mois, ce sont les suivants : une pesanteur dans le bas-ventre et l'hypogastre, avec une chaleur dans les parties génitales, les aines et les lombes et des pincements dans la partie inférieure de la matrice. L'utérus descend dans le vagin, si bien que le doigt explorateur de la sage-femme peut facilement l'atteindre. L'orifice est mou, tuméfié, ouvert et humide; à mesure que le travail avance, les hanches et l'épigastre deviennent moins saillants. Mais les reins et le pubis se tuméfient, la femme a des envies fréquentes d'uriner. Il s'écoule des parties génitales une humeur visqueuse, quelquefois mêlée de

Quels sont les signes d'un prochain accouchement? — Au septième, au neuvième ou au dixième mois, la femme ressent de la pesanteur dans les reins avec un sentiment de chaleur et de douleur dans les aines et dans les lombes; la matrice s'est abaissée, son orifice est descendu et entr'ouvert et le vagin est humide, les parties supérieures du ventre sont moins tuméfiées, les parties inférieures le sont davantage au-dessus des aines ; il y a de fréquentes envies d'uriner, si le doigt est introduit dans le vagin, il sent une tumeur comme un œuf dans l'orifice, cette tumeur augmente peu à peu et il y a écoulement de sang.

Comment distinguer la douleur qui accompagne la fièvre de celle qui se produit dans l'accouchement? — Dans la douleur qui accompagne la fièvre, l'orifice est fermé et sec.

sang qui provient de la rupture des vaisseaux du chorion ; le doigt explorateur trouve dans le vagin une tumeur ronde qui ressemble à un œuf; mais par suite de l'inflammation, il survient ordinairement de la douleur; on en connaît la cause, puisque l'orifice est tendu et sec.

CHAPITRE XXI

QUELLES SONT LES CHOSES QU'IL FAUDRA AVOIR SOUS LA MAIN POUR L'ACCOUCHEMENT?

Pour un accouchement normal, il faut préparer de l'huile, de l'eau chaude, un réchaud, des éponges molles, de la laine, des bandes, un coussin, des parfums, un siège obstétrical, deux lits dans une chambre à coucher convenable, de l'huile pour injections et irrigations, de l'eau chaude pour laver les parties, des fomentations pour calmer les douleurs, des éponges molles pour asperger, de la laine pour couvrir les parties de la femme, des langes et des bandes pour envelopper l'enfant, des coussins, l'un pour coucher l'enfant, l'autre pour le placer sous le siège de la parturiente jusqu'à ce que les secondines aient été extraites; pour ranimer la femme, il faut des parfums, tels que la menthe, des boules de terre (parfumées ?), un citron, et si la saison le permet une pomme, un melon mûrs et autres choses analogues, et un fauteuil obstétrical dans lequel la femme devra pouvoir être commodément installée. Au milieu du siège, dans la portion du meuble où il faudra agir devra être pratiquée une ouverture semi-lunaire qui ne soit ni trop grande ni trop petite pour que les

Quelles sont les choses à préparer qui sont nécessaires à l'accouchement ? — De l'huile chaude et de quoi réchauffer (l'enfant), des éponges molles, du lainage, des bandes, des bonnets, des aromatiques pour remonter la parturiente, la chaise obstétricale, s'il y en a une, ou un autre fauteuil, deux lits et une chambre bien appropriée.

Comment est faite la chaise à accoucher ? — Elle ressemble à celles dont se servent ceux qui coupent les cheveux, mais dans le siège se trouve une entaille en demi-lune qui permet à l'enfant de sortir.

fesses soient libres; si l'ouverture semi-lunaire était trop petite, les parties génitales de la femme seraient comprimées, ce qui serait très préjudiciable ; une ouverture trop grande pourrait toujours être diminuée au moyen de linges qu'on y adapterait. Ce fauteuil obstétrical sera d'une hauteur moyenne ; si la sage-femme est petite, un escabeau l'élèvera à la hauteur voulue. Les parties qui sont dans le fauteuil seront calées par des pièces de bois, les parties antérieures et postérieures de la femme resteront ouvertes pour donner un accès libre à la main de l'accoucheuse, comme nous le dirons plus loin ; les parties latérales du fauteuil obstétrical, seront arrondies afin que la parturiente puisse, avec les mains, y prendre un solide appui. Le dos du fauteuil sera incliné en arrière afin de donner aux lombes et aux fesses une résistance convenable. Si l'appui en arrière était donné par les mains d'une assistante, il serait inégal et pourrait empêcher que le fœtus sorte régulièrement[1]. Il en est qui, à la partie inférieure du fauteuil, ajoutent un axe[2] rond ayant à chacune de ses extrémités une roue destinée à imprimer un mouvement circulaire avec un levier en bois ; l'axe autour duquel est fixé et s'enroule un lien, dont l'extrémité libre devra être attachée aux bras ou à d'autres parties du corps du fœtus, pour en faire l'extraction, n'ayant aucun égard au précepte général de l'extraction du fœtus dans les accouchements, précepte qui dit que cette extraction ne peut être faite que si la femme est couchée. Il faut que le fauteuil obstétrical soit tel que nous l'avons dit, excisé à la partie antérieure, à la partie excavée on ajoute en arrière des lanières cousues. Il faudra deux lits, le second devra être mou afin que la femme puisse bien

Pourquoi faut-il deux lits? — Un plus dur servira à la femme pendant l'accouchement, il en est beaucoup qui accouchent dans un lit ; dans l'autre, qui est plus mou, on placera la femme après l'accouchement.

1. Ce fauteuil, représenté dans le livre de Rösslin, a été souvent reproduit.
2. Première application à l'accouchement d'un moyen mécanique.

s'y reposer après l'accouchement; elle se couchera sur le dos, les pieds rapprochés l'un de l'autre, les cuisses écartées; on placera sous le siège un coussin pour donner aux parties génitales une direction inclinée. Il faudra calmer les douleurs d'abord par des frictions avec les mains chauffées, puis on enduira d'huile douce et chaude, des flocons de laine qu'on placera sur les parties génitales, l'hypogastre et les aines, en laissant tomber goutte à goutte l'huile sur ces flocons de laine. On appliquera aussi aux pieds une vessie pleine d'huile chaude... L'accoucheuse introduira dans le vagin l'index de la main gauche, dont l'ongle aura été exactement rogné; elle circonscrira avec précaution l'orifice de la matrice qu'elle ouvrira doucement pour s'assurer si une partie de l'arrière-faix est près de s'engager; de la main droite, elle irriguera les parties, évitant avec soin de faire usage d'une huile qui aurait été rancie par la coction. Mais si l'arrière-faix, du volume d'un œuf, est engagé dans l'orifice utérin, on pourra aider l'accouchée, si elle est faible, en la faisant coucher pour lui porter secours, ce procédé n'irrite pas la femme et ne l'effraie pas. Si la femme est robuste, on la prie de se lever et de se mettre sur le fauteuil et on lui fera une injection d'huile chaude... Afin qu'elle ne se refroidisse pas, on appliquera sur les pieds de quoi la couvrir. Il faut trois femmes comme aides et remonter son courage; elles peuvent n'avoir aucune connaissance spéciale de l'obstétricie; deux seront placées aux côtés, la troisième soutiendra le dos pour l'empêcher de s'incliner d'un côté ou de l'autre pendant les douleurs. A défaut de fauteuil obstétrical, la parturiente pourra être placée sur les genoux d'une femme robuste assise, pour que celle-ci la soutienne pendant les douleurs. La sage-

Comment faudra-t-il placer la femme? — Elle sera couchée sur le dos dans le lit dur, les jambes pliées, les pieds réunis, les cuisses écartées; quand on trouvera le chorion dans l'orifice utérin ayant le volume d'un œuf, on la placera sur le siège obstétrical. Si elle est trop fatiguée pour y accoucher, elle pourra accoucher dans le lit. Si on n'a pas de siège obstétrical, on pourra la faire asseoir sur les cuisses d'une femme robuste pour accoucher.

femme garnie, modestement vêtue, à la partie supérieure et inférieure du corps, sera assise sur un siège plus bas que les parties génitales de la parturiente, car les tractions sur le fœtus devront se faire de haut en bas. Se mettre à genoux pour porter secours n'est pas à conseiller, c'est à la fois fatigant et inconvenant. Il en est de même du conseil qu'a donné *Héron* ; il proposait de creuser un trou pour s'y tenir debout afin qu'en aidant la femme la main agisse de haut en bas ; ce n'est pas tant l'indécence de cette situation qu'il faut mettre en relief, que l'impossibilité de la disposer dans une maison à deux étages. Que l'accoucheuse s'assoie en écartant les cuisses, la gauche un peu plus inclinée, pour que la main de ce côté puisse facilement porter secours à la parturiente placée comme nous avons dit ; les parois du fauteuil qui sont sur les côtés doivent être fermées. L'aide placée du côté du dos de la parturiente devra veiller à ce qu'elle soit posée sur un linge plié en quatre, car le périnée devra être constamment soutenu à cause des procidences et des ruptures qui pourraient se produire sous l'effort habituel. On devra porter une grande attention au visage de la parturiente pour soutenir son courage et lui donner l'assurance que tout se passe normalement et qu'il n'y a rien à craindre. On devra l'exhorter à s'abstenir de cris inutiles, mais plutôt à retenir sa respiration pour employer toutes ses forces et ne pousser que des gémissements. Beaucoup de sages-femmes peu expérimentées portent plus d'attention à la partie supérieure du corps qu'à ce qui se passe à sa partie inférieure, aux hernies qui peuvent être produites par des efforts. Pour ne gêner aucun mouvement respiratoire, il faut

Que faut-il faire avant de placer la femme sur le fauteuil ? — Il faut, pendant les douleurs, faire des fumigations chaudes, des irrigations des parties avec de l'huile chaude et des décoctions ; elle pourra se promener, prendre un bain et de la nourriture, les anciens le recommandaient, mais nous ne le permettons pas, car pendant la promenade l'enfant est pressé, puisqu'il est près de l'orifice qui est aussi contus ; le bain diminue les forces de la femme et refroidit son corps, la nourriture prise dans ces conditions n'est pas digérée et ne profite pas.

enlever tous les liens qui étreignent la poitrine et donner à celle-ci toute la liberté d'expansion ; c'est, au reste, une opinion vulgaire que les femmes ne veulent être entravées par aucun lien. C'est pourquoi les cheveux aussi devront être libres ; car, par le motif que nous avons dit, toute solution de continuité dans la chevelure donne une augmentation de la force. Il faut engager les parturientes à retenir l'haleine, et ne pas chercher à échapper aux douleurs, mais appliquer toute leur énergie à supporter ces inévitables souffrances. La sage-femme ne doit pas avoir le regard obstinément dirigé vers le ventre ou le visage de la parturiente ; qu'elle s'efface au contraire, qu'elle ne l'effarouche pas par pudeur, qu'elle ouvre l'orifice utérin avec le doigt ainsi que l'ouverture vaginale, qu'elle les dilate doucement et bientôt la tête descendra. Qu'elle soit prête à favoriser la dilatation avec les doigts et qu'elle attire enfin le fœtus, quand il avance pendant la contraction de la matrice ; qu'elle ne l'attire que doucement quand la contraction aura cessé ; car si on fait cette manœuvre pendant que la matrice se contracte, une inflammation, une hémorrhagie ou une descente de la matrice, pourront se produire. Les femmes qui sont placées sur les côtés devront soutenir légèrement le

Combien d'aides sont nécessaires avec la sage-femme ? — Il en faut trois ; deux sont placées à ses côtés pour qu'elle puisse s'y appuyer, la troisième est placée derrière elle pour l'empêcher de s'incliner à droite ou à gauche pendant les douleurs et pour l'exhorter à supporter courageusement les douleurs.

Comment et où devra se placer la sage-femme ? — Elle doit être vêtue avec soin, et si l'accouchement doit se faire dans le lit, elle se placera un peu vers le bas du lit, de façon à pouvoir introduire facilement la main. Si l'accouchement devra se faire sur le fautenil, elle se placera sur un siége plus bas de façon à pouvoir extraire facilement l'enfant des parties situées plus haut, ses pieds seront écartés pour que la main ne soit pas gênée dans ses mouvements, elle baissera la tête pour que la parturiente ne se cache pas par un sentiment de pudeur.

Avant tout, on dénouera les cheveux de la parturiente, ce qui donne un relâchement ; elle enduira d'huile l'index de la main gauche, elle circonscrira l'orifice, l'ouvrira pour que le chorion s'y engage ; elle en-

ventre ; mais la sage-femme seule doit recevoir l'enfant ; le déposer sur un linge ou sur un léger papyrus lissé, comme chez les Égyptiens, veiller à ce qu'il ne tombe pas, ne soit pas pressé, mais soutenu doucement. Les secondines ayant été expulsées, il faudra faire le reste ; si elles sont encore retenues, l'enfant sera déposé près de sa mère.

(Ici plusieurs chapitres ont été perdus).

couragera la parturiente par de douces paroles, la priant de ne pas crier, mais faire en sorte que tous ses efforts tendent vers les parties inférieures, surtout pendant l'acuité des douleurs. On recommandera à l'assistante placée derrière les femmes de soutenir l'anus avec un linge pendant les efforts. Si la membrane tarde à se rompre, on la grattera avec l'ongle, puis en y introduisant le doigt pour agrandir cette ouverture, en ayant soin que l'enfant ne tombe pas dehors subitement. Lors de la dilatation de l'orifice, il faut veiller à ce que la tête sorte sans contusion et naturellement, quelquefois les jambes[1] font saillie, l'accoucheuse devra les saisir et si elles sont croisées les amener droites pendant que la matrice s'ouvre, ne pas faire d'effort quand elle se contracte, afin que le mouvement ne cause ni douleur ni écoulement de sang ; les aides placées sur les côtés appliqueront leurs mains doucement, sans pression sur les côtés quand l'enfant commence à sortir, l'accoucheuse le prendra avec la main garnie d'un linge, il est à souhaiter que les secondines arrivent en même temps.

1. Dans l'édition de Dewez il est dit : « *prodeuntibus femoribus*, δυομένων καὶ τῶν μηρῶν ». Dans le manuscrit Rose il est dit *numeris* (erreur d'impression).

CHAPITRE XXII

DE LA RÉTENTION DES SECONDINES

Le chorion reste souvent dans la matrice après la naissance de l'enfant, et il cause des accidents ; l'utérus peut se retourner et se contracter tout autour du chorion, occasionner des douleurs de tête et du bas-ventre, des spasmes et des suffocations ; quelquefois le fœtus reste adhérent à la mère par la continuité du cordon, quelquefois celui-ci est rompu ; dans le premier cas, c'est par une expectation trop prolongée ; dans le second cas, par trop de hâte de la part d'une sage-femme maladroite ; quelquefois le cordon reste caché (après l'accouchement), d'autres fois, il y a eu procidence partielle. *Hippocrate* employait les sternutatoires et la compression des narines pour que l'air pressé dans la profondeur comprime l'utérus et fasse sortir le chorion. *Euryphon de Cnide* employait les diurétiques, le dictame, la sauge et des pessaires emménagogues, et le struthio et l'iris d'Illyrie et des cantharides avec du miel, et soumettait la femme à des succussions en l'at-

Si les secondines n'arrivent pas, que faut-il faire ? — Si l'orifice est encore ouvert, l'accoucheuse introduira la main gauche et dans quelque partie de la matrice qu'elles se trouvent, si elles sont détachées de la matrice, elle les saisira et les amènera avec le secours des contractions de la femme ; si elles sont encore adhérentes, elle fera de légers mouvements à droite et à gauche, elle les amènera en suivant la direction de la matrice. S'il y a du retard, l'enfant sera confié à une autre femme qui coupera le cordon. Si la matrice est contractée et ne permet pas l'introduction de la main et qu'elles ne puissent sortir, on emploiera les sucs et les injections dont on fait usage dans les irritations de la matrice, de cette façon on obtiendra le relâchement de toute contraction et ce que la matrice renferme tombera.

tachant à une échelle. *Evenor* et *Sostrate* et *Apollonius* de *Prusia* disent qu'il faut saisir la partie proéminente avec une pince et l'extraire ainsi. *Dio* emploie aussi des potions avec de la sauge et de la myrrhe et de la semence d'apia. Quelques-uns font des fumigations avec du bitume, des cheveux humains, de la corne de cerf, du galbanum, de la nigelle et de l'armoise. *Straton,* disciple d'*Érasistrate,* met dans une petite marmite en argent ou en bronze étamé, avec un couvercle en étain, les substances aromatiques suivantes : du nard, de l'acacia ou de la marrube, de l'artémise, du dictame, de l'huile de susinum, de roses et du miel. Après avoir affermi le couvercle, il y plante un petit tube dont le bout est introduit dans les parties génitales de la femme et il chauffe un peu la marmite. *Manteas* place l'enfant sur les cuisses de l'accouchée pour que par les mouvements propres à sa nature il soit attiré; quand n'est pas maintenue la continuité entre l'enfant et le chorion, il fait attacher un poids au cordon pour le détacher par cette traction. Toutes les méthodes que nous venons de mentionner sont vicieuses, la violente impulsion par les sternutatoires détermine un écoulement de sang considérable, puis des accidents nerveux qui peuvent devenir dangereux. Les potions troublent les fonctions de l'estomac, les suppositoires peuvent léser la muqueuse et produire des ulcères et amener des convulsions sympathiques, et l'extraction du chorion avec la pince peut causer de l'inflammation à cause de la violence employée; il peut se faire aussi que l'orifice utérin reste fermé et qu'aucune portion du chorion ne soit enlevée; les fumigations peuvent produire de l'acrimonie, une augmentation de l'inflammation; elles rendent la tête lourde. Pour le même motif, les

Quels sont les moyens que les anciens employaient dans la rétention des secondines? — Les sternutatoires, la suspension à une échelle; ils donnaient aussi des potions pour les faire sortir, ils employaient des aromates, mettaient des pessaires qui pouvaient déterminer un écoulement de sang, ils attachaient aussi des poids au cordon. Nous rejetons tous ces moyens qui peuvent causer des irritations dans les parties, on obtient l'effet sans dilatation et sans écoulement de sang.

fumigations avec les aromates sont inutiles et le tube introduit dans le vagin peut produire de violentes brûlures. Nuisible aussi est la traction violente produite par le plomb : elle augmente l'inflammation là où elle est déjà. La ligature du chorion avec un fil de lin échappe, si elle n'est pas serrée ; si elle l'est, elle éveille des douleurs sympathiques et des lipothymies.

Très souvent aucune portion du chorion n'est proéminente. De plus, l'extraction produite par les mouvements de l'enfant est nuisible, car elle doit être faite adroitement. C'est pourquoi, si le cordon ombilical est conservé, il faudra confier l'enfant aux mains d'une assistante et enlever le linge (qui couvre l'accouchée). Et chaque fois qu'il faudra introduire la main, elle ira le long du cordon, comme guide, jusqu'à l'adhérence du placenta ; il faudra, en recommandant à l'accouchée de coopérer à l'opération, introduire la main jusqu'au placenta, la porter légèrement et sans effort tout autour de lui et le détacher sans faire de déchirures. Si l'opération exige un certain temps, il faudra détacher l'enfant et agir comme nous venons de le dire. S'il n'y a pas adhérence, il faut également détacher l'enfant. (Le cordon) qui est pendant devra être saisi et attiré doucement en suspendant la traction quand l'orifice se resserre ; en le reprenant quand il s'ouvre de

Que faut-il faire après l'accouchement ? — On appliquera des éponges sur les parties externes, l'accouchée sera mise dans son lit placé dans une chambre médiocrement éclairée, les jambes un peu écartées, pour ne pas gêner l'écoulement de ce qui doit sortir, on placera un tissu de laine sur les parties qui pourra être changé souvent. Sur le siège on mettra des tissus de laine propres qu'on rabattra sur le ventre, et si les parties ont été contuses, on les bassinera avec de l'huile verte mélangée d'un peu de vin. Si le travail a été laborieux, on bassinera les parties avec de l'huile chaude ; pendant deux jours l'accouchée ne prendra pas d'aliments, le troisième jour on donnera un aliment liquide chaud, et après avoir fait les onctions huileuses, on lavera la face, puis on donnera un potage au pain ou des pâtes, des œufs tendres, de l'eau chauffée comme boisson. Si jusqu'au septième jour il ne survient aucun incident, on pourra donner un bain, une nourriture variée avec du vin coupé d'eau.

nouveau. Si rien ne proémine (si le cordon a été séparé, arraché du placenta), il faudra introduire la main bien huilée dans l'utérus et si l'adhérence a été rompue et si le chorion s'est enroulé dans l'utérus, il faut le saisir et l'attirer ; si, les doigts étendus rencontrent des adhérences il faut les avancer doucement entre le chorion et la matrice tout à l'entour et les rompre ainsi. Ceux qui maladroitement font des tractions directes produisent des inversions utérines. Mais si les secondines ne cèdent pas à des tractions modérées, l'orifice utérin s'étant fermé, ou si une inflammation est survenue, il faut chercher à obtenir la guérison en employant des injections, des cataplasmes appliqués sur les parties et une nourriture douce. Quand l'inflammation aura cessé, ce corps étranger putréfié par l'humidité sortira. Il en est de même ici que dans les luxations articulaires dont la réduction ne cède aux tractions que quand l'inflammation a été calmée, à moins, toutefois, que des racines nées de strumes n'aient fait pousser des racines (adhérences) qui le retiennent, et que quelques-uns laissent jusqu'à ce qu'elles aient été dissoutes par la putréfaction dans l'humidité. Le chorion dont l'adhérence à la matrice est constituée par des vaisseaux doit être extrait par la force, il ne faut pas espérer le relâchement lorsque la putréfaction a commencé à se faire peu à peu à sa circonférence.

(Ici il manque un, deux ou plusieurs chapitres. — Note d'Ermerius; Rose, n°s 69, 70, pages 25 et 26).

Comment saurons-nous que les lochies ont été assez abondantes ? — En ce qu'il s'écoule d'abord beaucoup de sang, puis un liquide épais moins abondant et enfin un liquide purulent.

Si, par suite d'efforts et de tensions, il se fait des ruptures que doit-on faire ? — Après quelques jours, on appliquera des cérats qu'on fait en ajoutant à la cire de l'huile de roses, des écumes d'argent, de la céruse et de l'alun rond ; on le fait soi-même.

CHAPITRE XXIII

DE LA TURGESCENCE DES MAMELLES PAR LE LAIT

Une partie du traitement des femmes accouchées est contenue aussi dans le chapitre dont nous allons nous occuper. L'afflux du lait est annoncé par la tuméfaction des mamelles qui deviennent lourdes, douloureuses et par suite s'enflamment; cet ensemble de phénomènes s'appelle *intumescence* (σπάργωσις). Il faut traiter cet état comme une inflammation, par les antiphlogistiques; commencer par de légers astringents : une éponge bien propre imbibée d'oxycrat, ou de décoction de palmes avec du pain et de l'oxycrat. Il faut appliquer sur les mamelles un bandage qui exerce une légère compression, bandage dont la forme est adaptée à celle des mamelles. Si la distension augmente, ou si le lait est retenu dans les mamelles, il faudra faire usage de cataplasmes émollients avec du pain, de l'huile et de l'eau ou avec de l'eau miellée bien préparés, de graine de lin et de froment et fenugrec bien triturés, avec de l'eau miellée. Si les mamelles ne supportent pas le poids des cataplasmes, on fera des aspersions

Qu'est la montée de lait après l'accouchement ? — C'est l'accumulation du lait dans les mamelles avec tension, lourdeur et aussi chaleur.

Que devons-nous employer ? — Il faudra d'abord exercer une légère compression avec une éponge molle imbibée d'oxycrat, ou du pain infusé dans l'oxycrat avec des feuilles de palmier broyées. Si on veut arrêter la sécrétion du lait, il faudra employer l'herbe de pulicaria avec du coriandre vert, du raisin et du lupin broyés mélangés avec du pain ou du cérat. Si la chaleur augmentait, il faudrait employer les relâchants, des fomentations avec de l'huile chaude ou de l'eau chaude avec les sucs et les cataplasmes de sucs et de semences; au déclin (de l'irritation) on emploiera le cérat.

avec de l'huile douce chaude après les avoir saupoudrées avec de la farine de blé. Avant de comprimer les seins, il faudra les fomenter avec des éponges trempées dans de l'eau chaude et exprimées, ou dans une décoction de fenugrec, de mauves ou de semence de lin. La suppuration s'étant produite, il faudra lui donner issue comme cela a été dit par nous dans les livres de chirurgie (IV, Introd., p. XXII). Si l'inflammation est à son déclin, il ne faudra faire usage que de cérat. Si l'accouchée ne doit pas nourrir, il faudra lui donner un peu d'eau de pierre pyrite convenablement lessivée, afin que par une légère compression, les vaisseaux s'affaissent, l'afflux des humeurs étant entravé, la sécrétion du lait tarisse. S'il n'en est pas ainsi, il faudra persévérer dans l'emploi des fomentations et d'un bandage bien appliqué. Il faudra s'abstenir de l'excitation des fonctions des seins par la succion, par la raison que les seins s'affaisseraient par le même moyen, c'est l'effet contraire qui serait produit, car la succion fait appel aux humeurs du sein, et les mamelles peuvent souffrir directement de cette contusion. Il faudra s'abstenir aussi de lotions d'eaux mêlées ou avec du sel ou du vinaigre avec de l'eau de mer ; toutes les substances âcres augmentent l'inflammation. Il ne faut jamais enduire les mamelles avec du mucilage de Cyperus, avec du vin et du safran ; d'aucuns recommandent de l'huile de Cyperus avec de l'alun liquide, avec du vinaigre, avec de l'huile rosacée mélangée, ayant la consistance du miel, d'autres appliquent du cumin avec des raisins sans les pépins, étendus, ou du sésame avec du miel, d'autres, des triboles vertes (châtaignes d'Eau) cuites dans du vinaigre, ou du lierre, ou des

Si c'est la femme qui est accouchée qui devra nourrir que faudra-t-il faire? — Employer les moyens dits plus haut.

Si l'enfant doit être confié à une nourrice comment traiter la mère? — On mêlera de la pyrite bien broyée avec du cérat et on commencera à exercer sur les seins une compression légère avec des bandes, évitant avec soin de suivre les conseils des anciens : l'eau salée, le cymium, et les strobiles, l'alun broyé et le lierre ; tous augmentent le gonflement et la chaleur. Les mamelles se trouvent bien des émollients.

figues vertes, ou du son cuit de même, ou du lait caillé cuit avec du persil, ou de la menthe, ou des choux cuits avec du pain. De toutes ces substances il faut rejeter celles qui sont âcres ; parmi les autres, il ne faut choisir que celles qui ne sont que légèrement astringentes et qui seront employées au début ; les calmants et les relâchants seront employés plus tard. Tel est le traitement de la femme accouchée ; nous dirons plus loin quels sont les soins à donner à l'enfant.

CHAPITRE XXIV

DES SOINS A DONNER A L'ENFANT

Le chapitre qui traite des soins à donner à l'enfant est long et comprend plusieurs parties : ce qui regarde les nouveau-nés, leur régime, les soins à donner, la section du cordon ombilical ; comment il faut le vêtir, le nettoyer et le laver, comment il faut le coucher, comment il faut choisir sa nourrice, quel est le meilleur lait, ce qu'il faut faire si celui-ci vient à manquer, pour quel motif, et à quel moment il faudra le sevrer, de la dentition, des symptômes divers qui se présentent alors. Afin que ces choses difficiles à préciser n'entraînent pas des erreurs, nous serons brefs dans ce que nous avons à dire. Quand la sage-femme aura reçu l'enfant, elle le déposera à terre[1] pour voir s'il est du sexe masculin ou féminin et, suivant l'usage, elle l'annoncera.

CHAPITRE XXV

COMMENT ON RECONNAÎT L'APTITUDE DE L'ENFANT A TEL OU TEL MODE DE NOURRITURE

La sage-femme verra d'abord si l'enfant pourra être élevé ou non, puis quel genre de nourriture lui conviendra ; elle s'informera pour savoir si la mère s'est bien portée pendant sa gros-

Comment pouvons-nous savoir si l'enfant est apte à être nourri ? — Si la mère a été bien portante pendant tout le temps de sa grossesse, si

1. Usage à Rome.

sesse, car les maladies du corps lèsent aussi le fœtus et exercent une action fâcheuse sur sa vitalité. On verra ensuite si l'enfant est né à terme, au neuvième mois, ou après, ou au septième mois; si, ainsi déposé, il pleure d'une manière normale, car l'enfant qui reste longtemps sans pleurer, ou qui pleure faiblement et seulement par intervalle, donne lieu de soupçonner qu'il éprouve une certaine souffrance. Elle verra si les membres sont bien conformés, si les organes des sens sont normaux, si les ouvertures naturelles, les oreilles, le nez, la gorge, sont bien libres, si l'urèthre et l'anus sont ouverts, si les mouvements sont faciles, ni trop lents, ni trop faibles, si les membres se meuvent bien dans leurs articulations, flexion et extension, et ont leur forme normale, si la sensibilité est comme elle doit être à la surface du corps, si les pressions exercées avec le doigt sur les diverses parties du corps déterminent les sensations normales, causent des pleurs, comme cela est naturel. Ce qui est contraire aux notions que nous venons d'indiquer fait connaître si l'enfant pourra être élevé ou non et quel régime il faudra lui faire suivre.

l'enfant a été bien vivace dès sa naissance, si toutes les parties de son corps sont normales, si les ouvertures naturelles sont bien perméables, s'il a bien crié à sa naissance, s'il est bien sensible au toucher; tous ces signes par leur ensemble indiquent que la naissance s'est faite au temps normal.

A quels mois les enfants sont-ils viables? — Le plus souvent au dixième et neuvième mois, en second ordre au septième. Ceux qui naissent au huitième mois vivent difficilement.

CHAPITRE XXVI

COMMENT IL FAUT FAIRE LA SECTION DU CORDON OMBILICAL

Quand l'enfant aura été un peu reposé et sera remis des fatigues de sa naissance, il faudra procéder à la section du cordon ; cette section se fera à une distance de quatre travers de doigt du ventre ; tout objet tranchant quelconque peut servir, s'il ne produit pas la contusion des tissus ; la meilleure matière tranchante est le fer. Beaucoup de sages-femmes se servent d'un clou ou d'un roseau, d'une écaille ; il y en a qui préfèrent se servir d'une croûte de pain desséchée et cassée, d'autres font d'abord une constriction serrée avec un fil de lin pour empêcher que l'enfant ne souffre d'une section faite avec le fer, qui dans un âge si tendre est mauvaise ; cela est tout à fait ridicule. Les pleurs ne sont pas d'un mauvais augure, car il pleure naturellement dès qu'il est né. Pour que la partie coupée ne cause ni contusion ni irritation, il est préférable de n'attacher aucune superstition à cette petite opération et de faire tout simplement la section du

Quand faut-il couper le cordon ? — Lorsque l'enfant se sera un peu reposé à terre, elle sera faite à une distance de quatre travers de doigt avec un instrument bien tranchant. Il ne faut pas suivre les idées superstitieuses des anciens qui, pour faire la section, faisaient usage de fil, de verre, d'un jonc tranchant ou d'une croûte de pain sec. Quand la section aura été faite, il faut faire sortir du cordon, par la pression, le sang qu'il renferme, le lier ensuite avec de la laine filée et tordue ou du fil pour éviter à l'enfant le péril que lui causerait un écoulement de sang ; si aussitôt après la naissance de l'enfant le cordon a dû avoir été lié, la section sera faite entre les deux ligatures afin que de son côté la femme n'ait pas d'hémorrhagie.

cordon avec un scalpel, de faire sortir par une légère pression le sang qu'il renferme, et de lier le bout avec de la laine retorse ou avec un simple fil, une ficelle ou autre objet semblable. Le lin coupant peut causer sur les parties molles d'intolérables douleurs. Il est nécessaire de faire une constriction sur le bout coupé pour éviter le danger d'une hémorrhagie, car il y a des vaisseaux dans le cordon dont l'office est de transmettre de la mère à l'enfant du sang et de l'esprit. C'est par ce motif que quelques-uns, après la section, chauffent au feu un stylet ou une spatule pour cautériser le cordon. Nous ne conseillons pas de suivre ce procédé ; car les parties cautérisées peuvent causer de violentes douleurs et des inflammations. Avant que le chorion soit extrait, il faudra lier l'ouraque (le cordon) à deux endroits, couper dans l'intervalle, pour empêcher l'écoulement du sang (du vaisseau) destiné à l'enfant et (de celui) destiné à la mère. Car le chorion est encore adhérent. Après la section du cordon, la plupart des barbares, comme les Germains et les Scythes, et aussi quelques Grecs, plongent l'enfant dans de l'eau froide pour le fortifier, le rendre moins sensible au froid ; s'il ne supporte pas cette immersion et devient livide, affaibli, il succombera, ce qui dit qu'il n'y a pas lieu de se donner la peine de le nourrir. Il en est qui lavent l'enfant avec du vin salé ou avec du vin pur ou avec de l'urine d'un garçon encore vierge, d'autres commencent par saupoudrer l'enfant avec de la galle et du myrte broyés. Nous désapprouvons tout cela ; les froids causent un saisissement subit à l'enfant, qui peut devenir dangereux, même aux plus robustes qui peuvent en être considérablement affaiblis, causer des convulsions et des apoplexies. Ceux qui n'ont pu supporter cette épreuve ne sont pas nécessairement ceux qui n'auraient pas pu vivre si on ne les avait pas exposés à ce danger ; de moins robustes n'ont-ils pas été bien élevés quand on les a préservés de tout danger? Si une réfrigération était nécessaire, celle dans l'air suffirait, les enfants qu'on y expose pleurent de suite, parce qu'ils n'y sont pas habitués ; en naissant, ils ont quitté subitement une chaleur qui n'avait jamais été interrompue. La vapeur du vin cause le som-

meil non seulement chez les enfants, mais chez les adultes. L'urine a une mauvaise odeur, les galles sont astringentes, mais ne nettoient pas. Les moyens de propreté sont nécessaires, il en est de même des astringents pour que le coagulum naturel, qui dans le sang est visqueux, s'en éloigne et que la surface du corps devienne solide et que la peau ne souffre pas d'éruptions, d'où la nécessité de la fortifier ; c'est par ce motif que nous recommandons de couvrir l'enfant de sel.

CHAPITRE XXVII

DE L'ASPERSION AVEC LE SEL

On prendra ou bien du sel très finement pulvérisé, ou du nitre ou de l'écume de nitre, on en aspergera l'enfant en ayant soin qu'il n'en entre ni dans les yeux ni dans la bouche, car si ces substances tombaient dans ces cavités, elles causeraient des ulcérations, de la chaleur et de l'inflammation ; il ne faut pas beaucoup de sel, car sur cette peau encore molle, il pourrait se produire une corrosion à cause de l'âcreté de cette substance, si la peau n'était pas encore bien solidifiée. Il peut se faire que l'enfant soit encore mou et qu'il faille broyer le sel très finement avec du miel, de l'huile ou de la tisane d'orge, ou une décoction de fenugrec ou de mauve. Quand vous nettoierez le corps, il faudra employer de l'eau chaude, enlever tout ce qui est adhérent et visqueux, puis faire l'aspersion avec le sel, puis achever la lotion avec de l'eau un peu plus chaude; on enlèvera avec les doigts toute viscosité adhérente aux narines. Il faudra bien nettoyer la bouche et les conduits auditifs ; dans les yeux on fera tomber une goutte d'huile, il est utile d'enlever tout ce qui est épais dans les cavités (des conjonctives) ainsi que les humeurs, ce qui ne se fera complètement que quand on nourrit l'enfant, sa vue est souvent troublée. Le petit doigt, dont l'ongle aura été soigneusement

Avec quelle substance faut-il laver l'enfant ? — Les anciens les lavaient avec du vin et de l'eau salée et les enveloppaient, d'autres employaient de l'urine d'enfant, d'autres les saupoudraient avec de la poudre de galles et de myrthe ; nous les saupoudrons avec du sel mélangé à du nitre noir, car les choses ci-dessus causent de l'odeur et ne sont pas très astringentes et la constriction elle-même n'est pas agréable.

rogné, sera introduit dans l'anus dont il faudra dilater la membrane mince fixée tout à l'entour, afin que la liberté de la sortie des excrétions soit parfaitement assurée ; aussitôt après, l'enfant rend ce que vulgairement on a appelé le *méconium*. Sur l'ombilic on appliquera un linge doublé ou de la laine imbibée d'huile, on évitera l'emploi du cumin, puisqu'il est âcre. La partie restante du cordon est attachée à la cuisse par quelques-uns ; il est utile de le plier en deux, de l'envelopper doucement de laine et de le placer sur le milieu du corps ; la pression légère qui sera exercée contribuera à former l'élégant enfoncement de l'ombilic. Quelques barbares lient les vaisseaux mêmes du cordon et les saupoudrent de cendres, ils lèsent ainsi ce qui doit se fortifier avec le temps. Les Perses commencent par raser la tête ; ils affirment que c'est un signe de noblesse que de ne pouvoir rien dire de leurs cheveux.

Comment faisons-nous les pulvérisations ? — Nous employons du sel et du nitre noir bien pulvérisés et si l'enfant est très mou, nous mélangeons au sel du miel, ou de l'huile, ou du suc de fenugrec ; on enduit tout le corps en ayant soin de bien préserver la bouche et les yeux afin qu'il n'y entre rien, puis le corps est séché, puis lavé avec de l'eau froide ou tiède ; on introduira un doigt dans les narines, dans la bouche pour bien la nettoyer, on mettra un peu d'huile dans les yeux, on introduira un doigt dans l'anus, et on nettoiera le méconium qui s'écoule, on entourera l'ombilic avec de la laine qui sera fixée avec une bande et on y mettra un linge huilé.

CHAPITRE XXVIII

DE L'EMMAILLOTEMENT

Après l'aspersion de l'enfant avec le sel et les lotions, il faudra procéder à son enveloppement. *Antigènes* décrit de la façon suivante la manière usitée en Thessalie : on emploie un bois long et excavé dans le milieu de sa longueur, on y place une natte rembourée avec de la paille et du foin ; l'enfant y est couché, enveloppé jusqu'aux lombes par un linge et des bandes ; pour les fixer, on se sert du bois excavé qui doit avoir sur les côtés des ouvertures par lesquelles passent les chefs de la bande qui doit servir de lien. Ce mode d'enveloppement est dur et très mal supporté, car chaque partie du corps a sa forme spéciale à laquelle il faut adapter une déligation qui lui convienne ; si des parties du corps sont déformées, il faudrait en disposer la déligation de façon à ce qu'elles soient redressées ; si un membre trop comprimé s'était gonflé, il faudra fomenter avec de l'eau qui a été bouille avec de la céruse, ou l'onctionner avec une pommade avec de la litharge ; la nourrice placera sur ses genoux l'enfant couvert de laine ou d'un autre tissu, afin qu'il ne se refroidisse pas pendant

Comment faut-il emmailloter l'enfant ? — L'enfant sera placé sur les genoux de la sage-femme et, avec des bandes en laine propre et suffisamment longues, chaque membre sera successivement enveloppé en commençant par les extrémités en ayant soin de ne pas les serrer trop. Les mains et les bras seront appliqués sur les côtés de la poitrine, les pieds, les jambes et les cuisses seront ensuite enveloppés, les deux extrémités inférieures jointes ensemble en ayant la précaution de garnir avec de la laine les pieds et les genoux pour que les saillies osseuses ne soient pas comprimées, le tout contenu avec une bande plus lâche et enveloppé d'une couverture.

l'enveloppement des diverses parties du corps; on fera usage de bandes propres en laine, douces et pas trop usées, les unes ayant une largeur de trois doigts, d'autres de quatre doigts; elles seront en laine à cause de leur souplesse et parce que des bandes en toile serrent trop quand elles sont mouillées par la sueur; les bandes molles ne blessent pas les parties, si délicates qu'elles soient, et les protègent bien; elles seront peu épaisses, sans mauvaise odeur; quand elles sont imbibées de nitre, elles ne causent pas d'irritations superficielles. Les bandes neuves sont lourdes, les bandes usées sont un peu froides, ont des inégalités et se déchirent facilement; elles ne doivent avoir ni inégalités ni ourlets, pour ne pas excorier la peau; elles ne doivent pas avoir des inégalités pour ne pas comprimer certaines parties plus que d'autres; elles doivent être suffisamment larges; trop étroites, elles peuvent produire des coupures; trop larges, elles compriment mal et font des plis; avec une largeur de trois ou quatre doigts, elles s'adaptent partout; il en faut pour les membres et d'autres pour la poitrine. Le chef de la bande sera saisi et appliqué sur l'extrémité des doigts, puis sur la main, le carpe, l'avant-bras et le bras par des circulaires successifs; on exerce une pression légère sur le carpe puis sur le reste des membres jusqu'aux aisselles sur lesquelles on n'exerce aucune pression; l'autre membre supérieur sera enveloppé de la même manière; pour envelopper la poitrine, on se servira de bandes plus larges, et on fera avec elles quelques tours circulaires; chez les petites filles on fera près des mamelles des tours un peu plus serrés, plus lâches dans la région lombaire, car cette forme de déligation est plus conforme à la nature des femmes. Ceci fait, il faudra envelopper séparément chaque membre inférieur; si on les enveloppait ensemble on s'exposerait à produire des ulcérations; la pression des deux membres l'un contre l'autre, bien que les surfaces soient planes et molles, entraînerait facilement de la chaleur, à la suite de laquelle il peut arriver de l'inflammation et de l'ulcération. Il faut envelopper les orteils, les pieds, lâchement les mollets, serrer davantage aux genoux, aux jarrets, aux tarses et aux malléoles;

les extrémités des pieds seront plus lâchement enveloppées, plus serrées au milieu des membres. Cela fait, les bras seront appliqués sur les côtés de la poitrine, les deux pieds l'un avec l'autre; de larges bandes envelopperont doucement l'enfant de la poitrine aux pieds. Les mains, appliquées sur les côtés du corps, s'habitueront à la situation étendue. Les déligations journalières des membres rendent les nerfs plus forts, de sorte qu'aucune ankylose ne peut survenir. L'enveloppement des mains a pour effet d'empêcher leurs mouvements irréguliers, car souvent les enfants portent les mains sur le visage et peuvent léser les yeux. Entre les malléoles et les genoux il sera bon de placer un peu de laine, ainsi qu'entre les bras (et la poitrine) pour éviter toute pression des parties saillantes. La tête sera couverte par un circulaire en laine ou simplement avec une compresse de laine bien propre. Après avoir fait la déligation que nous venons de décrire, il faudra couvrir l'enfant avec un tissu de laine, simple ou double, de façon que l'enfant soit enveloppé totalement, la tête exceptée, avec une bande d'une largeur de cinq doigts. Après cela, on pourra mettre sous l'enfant deux pièces de tissu de laine superposées, l'une plus grande qui enveloppera tout le corps, l'autre plus petite qui n'enveloppera que les lombes pour recevoir les déjections; car bien que cela soit désagréable, il faut recouvrir le thorax et l'épigastre avec de la laine pure; quant aux autres parties, il faut les soigner comme nous l'avons dit.

CHAPITRE XXIX

MANIÈRE DE COUCHER L'ENFANT

Il faut ensuite coucher l'enfant, non sur un corps solide et dur, comme font les Thraces et les Macédoniens, qui lient l'enfant sur une petite planche en y comprenant la tête et l'occiput, pour produire une extension de tout le corps. Il résulte de ce procédé des ulcérations et des contusions à cause de la dureté du couchage, et aussi une déformation de la tête qui, bien que cette forme paraisse belle, ne peut s'obtenir sans danger et que sans le vouloir la forme normale puisse lui être rendue à l'époque des bains et sous l'influence d'un coucher mou. Il faut donc le placer dans un lit médiocrement mou, car en cas contraire, il peut survenir une incurvation considérable de l'épine dorsale et de la colonne cervicale. Il faut donc coucher l'enfant sur un coussin rembouré de plumes, sinon de paille molle, sur lequel il puisse reposer doucement. On fera au milieu une dépression en forme de canal pour qu'il puisse se retourner commodément. La tête sera un peu élevée pour que les déjections se dirigent vers la partie déclive. La couverture sera ce qu'exigera la saison de l'année, plus ou moins chaude ; afin que l'air puisse un peu pénétrer pour le rafraîchir et changer son atmosphère ; à cet effet, il en est qui mettent dans la couchette des lauriers ou des myrtes pour par-

Où faut-il placer l'enfant ? — Dans un lieu suffisamment chaud où il n'y ait aucune odeur, et peu de jour, la couchette sera creusée, pas trop molle afin que le cou et la colonne vertébrale reposent bien et que la tête soit bien soutenue.

Quand faudra-il donner de la nourriture à l'enfant ? — Quand il se sera bien reposé de sa commotion, après huit ou dix heures.

fumer l'air ; d'autres ont rejeté ces aromates à cause même de l'odeur, qu'ils considèrent comme irritante. Dans la chambre à coucher l'air devra être pur et médiocrement chauffé, ne renfermer aucune exhalation irritante ; les mouches sont aussi un excitant de l'esprit. L'emmaillotement étant terminé, on couchera l'enfant. On le laissera reposer, et pendant deux jours on ne lui donnera aucune nourriture ; il n'est nullement agité, il est encore tout saturé des aliments maternels qui devront d'abord se distribuer dans tout son corps ; pour commencer à lui donner quelque aliment, il faudra qu'il manifeste de l'appétit, dont nous indiquerons les signes plus loin. Après ce temps, il faudra choisir les aliments qu'on pourra lui donner ; évitez le beurre, il est lourd sur l'estomac et ne convient pas, ni l'aurone (ἀϐρότονον, *abrotonus*), la citronelle avec du beurre qui est rendu âcre et trouble l'estomac, ni mêlé à la bouillie ; le cresson de fontaine, qui est âcre, produit de l'inflammation et rend la digestion absolument impossible ; mais donner du miel modérément cuit, car s'il est cru, il causera des flatuosités, et est âcre, il l'est plus quand il est trop cuit. Quand il est peu cuit, il purge l'estomac et les intestins. Il faut en enduire légèrement le doigt et le donner à teter et enduire légèrement la bouche, puis donner à boire un peu d'eau miellée ; la matière visqueuse est liquéfiée et l'appétit se manifeste ; la voie de la déglutition est perméable. Ces substances (épaisses) étant enlevées, de légers purgatifs peuvent être administrés, et la nutrition du corps peut se faire. Le lendemain de la purgation, il faudra donner à l'enfant du lait de la mère si celle-ci est prête à l'allaitement, car le lait maternel est ordinairement mauvais jusqu'au quatrième jour, il est épais, peu nutritif et caséeux, par conséquent de digestion difficile et peu facile à faire couler chez celles qui ont été malades et dont la santé a été

Quelle sera la première nourriture? — Une substance que l'estomac pourra supporter, purger l'enfant, et le nourrir en même temps ; ce sera un peu de miel qui aura été cuit modérément ; car le miel cru est astringent et produit des gaz ; si le miel était trop cuit, il resserrerait l'enfant.

troublée ; celles qui ont été affaiblies par un accouchement (difficile) comme nous verrons plus loin, qui sont débiles, pâles par suite de grandes pertes de sang et qui ont de la fièvre, peuvent difficilement nourrir, il serait absurde de le leur prescrire avant que le corps ait recouvré sa force sous l'influence d'un repos convenable. C'est par ce motif que *Démosthène* est blâmable en conseillant aux mères de nourrir de suite, avant que la nature ait disposé l'organe à cette fonction et que l'enfant en ait besoin ; sont blâmables aussi ceux qui suivent ces conseils et qui ont dit que ce livre est digne d'*Apollon* lui-même, cherchant par des sophismes à combattre les enseignements même de l'expérience. Si la mère est prête à donner un lait abondant, elle ne devra donner que du miel pendant les trois premiers jours et y mêler aussi un peu de lait de chèvre ; puis elle lui donnera son lait, après avoir fait d'abord sucer son sein par un enfant ; il est dangereux de faire couler le lait en faisant (sur le sein) de légères pressions, car la matière épaisse pourrait difficilement être amenée par la succion du nouveau-né, et pourrait s'accumuler dans la bouche à cause de la mollesse des gencives. Suivant les circonstances, il faudra choisir la nourrice qui paraît être la meilleure, car la mère ne peut pas toujours nourrir, quoiqu'elle le désire, et cependant le lait maternel est la meilleure nourriture de l'enfant, et les mères préfèrent aussi leur nourrisson. Après la naissance comme avant, l'enfant reçoit par la nature la nourriture de sa mère. S'il survient un empêchement, il faut, parmi les nourrices, choisir la meilleure, de peur que la mère ne vieillisse avant l'âge, épuisée par une succion quotidienne. Il en est ici comme du champ après la moisson ; s'il est épuisé, plus tard il devient stérile ; une femme

Comment donner le miel à l'enfant ? — On enduira le doigt et le bout du sein avec de l'eau miellée tiède qu'on instillera, on pourra lui donner de même le lait.

Après l'accouchement, faudra-t-il donner à l'enfant le lait de la mère ou d'une nourrice ? — Le lait de la mère n'est pas si avantageux que le lait d'une étrangère, car le lait de la mère est altéré par les fatigues de l'accouchement, il purge mal, il est gras et peu facile à digérer.

aussi qui allaite vieillit avant le temps, elle ne prend des aliments que pour une, et donne ce qui est nécessaire à la nutrition de l'enfant, il en résulte que la masse de son propre corps est bien moins nourrie. Il est préférable pour elle qu'elle suspende cette fonction, rétablisse ses forces et fasse des enfants, se repose et soit affranchie de l'irritation des mamelles. Il en est ainsi chez les horticulteurs qui sèment dans des terres nouvelles pour que les plantes se multiplient, qui les replantent pour qu'elles se développent bien, la même terre n'étant pas favorable aux deux cultures. Les enfants aussi deviennent plus robustes s'ils sont nourris par une autre que leur mère ; une accouchée peut, par une maladie, être entravée dans sa nutrition.

L'enfant devra-t-il être nourri par sa mère ou par une nourrice ? — Une mère nourrit son enfant avec plus de tendresse, si elle s'est bien remise de son accouchement. Le lait d'une nourrice est plus avantageux. Une peut être insuffisante, les deux pourront se suppléer.

CHAPITRE XXX

DU CHOIX D'UNE NOURRICE

La nourrice ne doit pas avoir moins de vingt ans, ni plus de quarante; elle devra être accouchée deux ou trois fois, n'être point malade, avoir une bonne tournure, être d'une grande taille et de bonne couleur; elle devra avoir les mamelles de grosseur moyenne, lâches, molles, sans rides; le mamelon ni trop petit ni trop gros, de consistance convenable, bien percé et émettant le lait facilement; elle doit être chaste, compatissante, aimant l'enfant, non colère, propre, d'origine grecque. Chacune de ces qualités a sa raison d'être. Elle devra être à la fleur de l'âge; car plus jeunes, elles ont moins d'expérience, ne connaissent rien de l'art d'élever et de nourrir les enfants, sont négligentes et dissipées; elles ne doivent pas être trop âgées à cause des infirmités que l'âge apporte avec lui et qu'elles ont un lait aqueux. Chez celles qui sont à la fleur de l'âge, toutes les fonctions sont en vigueur; elle devra être accouchée deux ou trois fois, car les primipares sont sans expérience, ont les seins moins développés et petits comme les enfants. Si elles ont accouché plusieurs fois, elles auront souvent donné le sein, seront rompues à cet exercice; trop jeunes, elles donnent un lait qui n'a pas encore acquis toutes ses qualités. Elle devra être bien portante, car

Quelle est la nourrice apte à nourrir un enfant? — Elle doit être jeune, être accouchée deux fois, avoir un bon teint, la poitrine large; les mamelles ne doivent être ni rugueuses ni petites, ni trop grandes, les mamelons pas trop grands, ni trop courts; elle doit être prudente, d'un caractère à se faire aimer de l'enfant, point irascible, Grecque d'origine si c'est possible et propre.

un corps sain produit un lait qui l'est aussi et qui sera une bonne nourriture; un corps malsain ne peut donner qu'un lait défectueux, de même qu'une eau qui est corrompue par le mauvais terrain qu'elle traverse arrive à la source dans un état gâté. Elle devra avoir une bonne constitution pour un motif analogue, car elle remplira facilement les fonctions de sa charge, elle ne sera pas rendue malade par les soins nocturnes et son lait n'en sera pas altéré. Dans un corps de haute taille, toutes choses égales d'ailleurs, le lait est plus nutritif. Elle doit avoir un bon teint, ce qui colore le visage est aussi ce qui se rend dans les mamelles pour préparer le lait. Les mamelles doivent avoir un développement moyen, les petites mamelles ne peuvent fournir que peu de lait, les grandes en produisent plus qu'il n'en faut, si bien qu'après la lactation, la mamelle est encore gonflée et qu'il reste plus de lait que l'enfant n'en peut prendre, et qu'il peut déjà se corrompre; s'il n'est pas enlevé par la succion, qu'il ne soit pas pris par d'autres enfants ou par des animaux, il peut arriver que dans un temps court, la femme cesse d'avoir du lait; les mamelles grandes sont lourdes, elles pèsent sur l'enfant, qu'elles soient donc flasques, molles et non couvertes de rides, car les mamelles denses et dures sécrètent peu de lait; les mamelles rugueuses sont peu sensibles, comme chez les femmes âgées ou humides. Les mamelons ne doivent être ni trop gros ni trop petits; trop gros, ils pressent les gencives et sont un empêchement à la succion, et n'aident pas la déglutition; trop petits, ils ne sont pas pris facilement par l'enfant et ne laissent pas bien passer le lait, c'est pourquoi les enfants qui se fatiguent à teter sont facilement affligés d'aphtes, alors qu'ils n'ont pas pu prendre autant de lait qu'il eût été nécessaire; les bouts trop perméables causent facilement des suffocations; pendant que l'enfant tette, le lait afflue dans la bouche. La nourrice doit vivre dans la continence, éviter le coït, l'ivresse, le libertinage, les autres jouissances voluptueuses et l'intempérance; car le coït diminue chez la nourrice la tendresse pour son nourrisson, altère l'abondance du lait ou au moins sa qualité, est un stimulant pour l'écoulement menstruel et peut occasionner

une nouvelle grossesse; l'ivresse amène des troubles dans l'esprit et dans le corps et aussi dans la sécrétion du lait; l'enfant qu'on lui a confié n'est pas soigné par elle pendant son profond sommeil; s'il survient un péril, elle ne s'en apercevra pas, le vin ne s'accorde pas bien avec le lait, les enfants peuvent devenir engourdis, somnolents, tremblants et apoplectiques et prendre des convulsions, comme les porcs qui ayant mangé la lie du vin ont donné à leurs petits des vertiges et de la somnolence. Que la nourrice soit compatissante envers son nourrisson et qu'elle l'aime; que, sans qu'il soit besoin de l'avertir, elle lui rende ses services. Il y en a qui vont jusqu'à négliger de lui donner à boire, alors qu'il a pleuré pendant longtemps, et qui n'en ont soin que par habitude, et qui les laissent en place, si bien que ce n'est que par fatigue qu'ils se sont endormis et sont ainsi rendus malades. Qu'elle ne soit pas emportée, car les enfants prennent facilement les défauts de leurs nourrices. Celles qui sont moroses ont des nourrissons d'humeur difficile qui leur ressemblent. Quand les nourrices sont en colère, furieuses et qu'elles ne réussissent pas à calmer l'enfant en pleurs, elles le rejettent dans son lit, et le placent sur la tête, position dangereuse; c'est pourquoi elle ne doit non plus être superstitieuse, mais agir suivant la volonté divine, afin qu'elle ne soit pas poussée et agitée par la fureur et ne mette pas l'enfant en danger. Elle doit être propre, afin que l'estomac de l'enfant ne soit pas troublé par la mauvaise odeur des langes; qu'elle soit attentive aux démangeaisons afin qu'elle ne pâtisse pas plus tard d'ulcérations utérines. Qu'elle soit Grecque, afin que son nourrisson s'habitue à cette belle langue. Elle doit avoir un lait de deux ou trois mois; plus jeune, il est épais, comme nous l'avons dit, et se digère difficilement; s'il est plus vieux, il est peu nourrissant. Il en est qui disent que la nourrice qui doit élever un enfant mâle doit être accouchée d'un garçon, d'une fille si elle doit nourrir une fille; il ne faut pas prendre en considération ce dire. On ne fait aucune attention quand on élève des jumeaux de sexe différent, on leur donne absolument la même nourriture, et on n'a point vu que le garçon ait été efféminé ni

que la fille ait pris une apparence masculine. Il est prudent que les gens fortunés aient à leur disposition plusieurs nourrices prêtes, il y a quelque incertitude quand on n'en a qu'une à laquelle l'enfant s'est habitué, car elle peut tomber malade et même mourir ; le changement de lait, la nouveauté de l'aliment peuvent causer des accidents : on a vu des enfants ne pouvoir s'y habituer et mourir de faim.

CHAPITRE XXXI

DE L'EXAMEN DU LAIT

Le lait de la nourrice doit être sérieusement examiné afin que le meilleur soit choisi. Le premier renseignement dépend de la nourrice elle-même, qui doit présenter les qualités que nous avons indiquées et de l'enfant qu'elle a nourri qui doit être en bon état. Celui-ci n'est cependant pas une preuve certaine que le lait soit bon, et que l'enfant qui s'en est nourri, et qui est en bon état soit un signe positif, car quelques-uns peuvent dire qu'un l'enfant chétif peut avoir été nourri avec un lait excellent, on peut ajouter aussi que l'enfant a été empêché d'être malade, qu'ainsi nourri il a acquis un bon état. N'y a-t-il pas des adultes qui sont malades et chétifs et qui cependant ont joui d'une excellente nourriture, quand ce qui doit réellement nourrir avait été corrompu ? Il y a des tonneaux dans lesquels les meilleurs vins tournent au vinaigre. Il faut dire encore en troisième lieu que ceci arrive pour le lait, sa couleur, son odeur, sa consistance, sa digestibilité et sa saveur sont soumises à de continuels changements. Quant à sa couleur, il doit être modérément blanc comme nous le verrons, car s'il est livide (bleu) ou d'un vert pâle, il est gâté ; celui qui a la blancheur du plâtre est épais et difficile à digérer ; s'il est jaune, il est aussi d'une digestion difficile, puisqu'il est coloré par le sang. L'odorat permet aussi de le juger :

Comment est le bon lait ? — Il est un peu blanc, pas bleuâtre, ne ressemble pas à du plâtre ; il est légèrement acide et se coagule peu, une goutte placée sur l'ongle ne coule pas beaucoup et ne s'affaisse pas, les autres différences dans la substance et dans la couleur d'un lait mauvais se voient facilement.

il ne doit pas avoir d'odeur, ni mauvaise, ni caséeuse, ni acide, ces caractères sont ceux d'humeurs mauvaises. Sa consistance doit être légère, ne renfermer que des parties homogènes, ne point avoir de fibres ni de stries rouges et charnues qui se digèrent difficilement. C'est par la cuisson qu'on apprécie s'il est épais ou s'il se coagule peu ; un liquide ténu et aqueux nourrit peu et trouble le ventre. Celui qui est épais se coagule facilement et se dissout difficilement, et par cette raison principalement il détermine l'occlusion des pores de la vie ; quand il est de consistance inégale, trop liquide ou trop épais, il cause un péril pour la vie. La consistance moyenne du lait se reconnaît de la manière suivante : on en laisse tomber une goutte sur l'ongle ou sur une feuille de laurier ou sur une autre surface analogue, elle s'étend lentement, reste en place quand on imprime un mouvement ; ce qui coule est sa partie aqueuse, ce qui comme le miel reste sans mouvement est la partie solide. Cette partie, qui s'est réunie, persiste ainsi pendant quelque temps quand même on y a ajouté double quantité d'eau et elle conserve jusqu'à la fin sa couleur blanche ; ce qui s'était dissous de suite est la partie aqueuse ; elle est plus mauvaise, si elle se partage en filaments comme une lavure de chair qui est aussi difficile à digérer. Ce qui après un bon moment reste non altéré dans sa forme et jeté dans un vase d'eau gagne le fond, est dur et se digère difficilement. Nous pouvons aussi apprécier le lait par le goût : qu'il soit doux et agréable à la bouche ; s'il est aigrelet, ou acide, amer, salé, et un peu âcre, si, instillé dans l'œil, il produit un sentiment d'âcreté, il est mauvais, il doit se conserver pendant quelque temps. Il est très bon s'il ne s'aigrit pas vite ; quand il caille, il ne doit pas laisser beaucoup de sérum, même pas du tout. S'il possède ces qualités, c'est un bon aliment, mais quand il s'est caillé, s'il est très aigre et a donné beaucoup de sérum, c'est un mauvais aliment. Il est mauvais encore s'il écume, car la vapeur cause des flatuosités quand ce lait est introduit dans le corps, c'est aussi un signe que le lait est dense, cela est prouvé aussi par la persistance des bulles, car l'esprit du lait est empêché de se dissiper en peu de temps par la

densité du liquide. On a beaucoup discuté sur les preuves des qualités du lait. Un grand nombre de médecins disent que (pour juger le lait) la nourrice doit n'avoir commis aucune faute dans son régime, que sa digestion doit avoir été bonne, qu'elle ait dormi suffisamment et que les évacuations aient été faites avec régularité, qu'elle soit à jeun, qu'elle n'ait pris aucun médicament ni rien qui en tienne lieu ; car le lait est bon de sa nature, mais un mauvais régime peut facilement en altérer les qualités, ainsi une mauvaise digestion peut le rendre fétide, pas toujours, il est vrai ; d'autres proposent de juger les qualités du lait après une digestion mauvaise, et que le meilleur lait est celui qui n'est pas modifié par ces conditions, et que celui-là, au contraire, est le plus mauvais qui, avec un régime normal, perd ses qualités ; que celui qui par un bon régime les a de nouveau recouvrées tient le milieu, et qui, s'il continue à les conserver, peut être comparé au meilleur.

CHAPITRE XXXII

QUEL EST LE RÉGIME A PRESCRIRE A LA NOURRICE

L'examen de la nourrice n'est pas une chose indifférente, afin de s'assurer que l'enfant ne soit pas rendu malade par un lait altéré ou insuffisant, et que le nouveau-né reçoive ce qui lui est nécessaire, que sa gorge ne puisse être rendue malade par la succion et qu'il reçoive ce que demande son appétit. Il convient donc d'éviter (à la nourrice) un trop grand repos du corps, sous l'influence duquel son lait peut devenir trop épais et de difficile digestion. Il lui faut donc de l'exercice, assurément pas ceux des athlètes[1] qui sont laborieux et qui consument les matériaux de

Quel devra être le genre de vie de la nourrice ? — Pour continuer à jouir d'une bonne santé, elle devra suivre les coutumes habituelles, elle devra prendre des bains et faire les onctions comme tout le monde pour entretenir sa santé, elle devra prendre une nourriture suffisante, éviter l'ivresse et les indigestions, en un mot, tous les excès. Elle devra exercer particulièrement les parties supérieures du corps et les mains, parce que cela est favorable à la sécrétion du lait; elle devra éviter d'avoir des rapports avec son époux, car le coït pourrait avoir pour effet de réveiller la menstruation qui aurait comme résultat de tarir le lait. Dans les commencements, sa nourriture sera simple, elle ne boira que de l'eau afin que son lait ne devienne pas trop épais et difficile à avaler pour l'enfant dont le gosier est étroit ; à mesure que l'enfant se fortifiera, elle prendra aussi une nourriture plus solide, elle ne devra pas commencer à prendre des aliments confits et ne boire du vin que quand l'enfant aura la force nécessaire pour supporter sans préjudice ce régime.

---

1. Juvénal décrit ces exercices dans la VI[e] Sat., v. 247. Ce conseil est donc fondé.

leur organisme qui doivent être maintenus en bon état, car la quantité du lait ne tarderait pas à subir une diminution ; mais il lui faut un exercice modéré et léger. C'est pourquoi, après son réveil, elle ne devra sortir de son lit qu'après avoir constaté que la digestion de ses aliments était achevée, son hypocondre léger et le ventre lâche, les éructations insipides, pas acides ; après le temps donné aux évacuations, elle sortira pour se promener, puis monter à cheval. Elle aura soin d'exercer son corps de façon que tous les membres soient mis en mouvement, mais surtout les membres supérieurs, afin que la majeure partie des aliments soit amenée aux membres supérieurs. Parmi ces exercices nous citerons celui de la boule creuse, le jet de haltères légers. Les pauvres devront s'exercer à la rame ou à puiser de l'eau au puits avec un seau ou une lanière, pétrir la pâte pour le pain, faire les lits, exercices qui exigent que le corps se maintienne un peu courbé. Aux parties supérieures du corps, où sont attachées les mamelles, arrivent le plus d'éléments nourrissants par lesquels la sécrétion du lait est augmentée. Il convient que les mamelles ne soient jamais serrées, afin que la sécrétion du lait ne soit pas gênée, surtout pendant les exercices, où tout le corps est en mouvement. Après les exercices il faudra leur faire des onctions, seulement sur les seins ; les bains rendent le lait aqueux, qu'ils soient froids ou chauds. Parmi les aliments, il faudra éviter ceux dont les sucs sont mauvais, qui nourrissent peu et qui sont de digestion difficile, préférer ceux qui ont bon goût, qui nourrissent

Comment se fait-il que l'enfant supporte mal le régime du vin de la nourrice, alors que sa mère se portait bien en en buvant pendant sa grossesse? — La raison en est que pendant que l'enfant était dans l'utérus, la mère lui transmettait un lait préparé pour lui pris dans sa propre substance et où ne se trouvait pas ce qui eût pu être (pour lui) de digestion difficile. C'est ainsi qu'un rejeton attaché à l'arbre dont il tire sa nourriture soutient très bien un orage, tandis que, quand il a été transplanté, ne se soutenant que par lui-même, il est molesté par un vent médiocre qu'il ne peut supporter.

beaucoup et qui sont faciles à digérer ; éviter spécialement le porreau, l'ail et l'oignon, les légumineuses en général et les salaisons, car ils donnent de l'âcreté au lait ; les légumes, en général, nourrissent peu et sont aqueux ; il faut éviter aussi les viandes de brebis ou de bœuf, rôties surtout, car l'estomac les supporte mal et elles sont mal digérées, ce sont de ces viandes qui ont des sucs trop mauvais pour qu'ils puissent donner beaucoup de lait ; qu'elle prenne du pain pur, bien pétri et bien cuit, fait avec du blé de l'année, des jaunes d'œufs, des poulets, du pigeon, de la poule, du poisson saxatile, des barbeaux, des grives, et en général, ce qui a bon goût et est ami de l'estomac ; ainsi de la viande de jeunes porcs ou de la cervelle. Il faut éviter les aliments trop épicés et préparés avec trop de soins ; l'art qui flatte le goût rend la digestion difficile, il peut en résulter une altération de la sécrétion lactée et des humeurs dans le corps. Pour ce motif, il faut avertir les nourrices de manger avec modération afin qu'aucune crudité ne puisse se produire, qu'elles ne prennent que ce qui pourra être facilement digéré, surtout alors qu'à cause de l'enfant il y a des veilles à prévoir. Après avoir énuméré les aliments, nous dirons comment la nourrice doit en user. Pendant la première semaine, elle ne prendra qu'une nourriture simple et de digestion facile, comme des potages au gras, des œufs, du pain ; pour boisson, de l'eau seulement, si c'est possible ; on pourra prolonger ce régime encore pendant sept jours, car ces aliments sont de digestion aisée et le lait en sera plus léger et plus facile à digérer ; il faut à ces enfants encore si tendres et ayant les ouvertures étroites, un lait, qui, bien que plus consistant, puisse passer. Après une semaine, la nourrice pourra manger un petit poisson, à ajouter à ce que nous avons dit, ou de la chair d'un jeune porc, de la cervelle, jusqu'au troisième septénaire, afin que le lait devienne plus nourrissant. Après le deuxième ou le troisième septé-

Quels sont les exercices que la nourrice doit faire ? — Elle peut jouer à la balle des deux mains ; elle pourra moudre de la farine, faire son lit et porter de l'eau.

naire, les aliments seront plus consistants et plus nourrissants, comme des oiseaux de moyenne grandeur ; l'enfant aussi devient plus robuste et grandit ; la nourrice pourra manger de la viande de lièvre, de la carpe de moyenne grandeur, du cerf et aussi du porc. Le lait qui provient de substances plus nutritives deviendra aussi plus nourrissant. On fera alors usage d'aliments variés pour que l'enfant s'y habitue. Car la qualité des substances mangées par la nourrice influe sur les qualités de son lait. C'est pourquoi la chair de la chèvre est plus agréable et un peu astringente, puisque ces animaux aiment les végétaux astringents. Or, la viande de mouton est moins agréable, elle a un goût douceâtre, elle ressemble à leurs aliments. La nourrice ne boira que de l'eau pendant quarante jours, elle commencera par du vin miellé dont elle ne prendra que tous les deux jours. L'enfant étant devenu plus robuste, et ayant grandi, et étant mieux nourri, sous l'influence de ce régime nouveau, et ayant pris une bonne couleur, elle boira un peu de vin blanc bien clair et peu fort, sans addition d'eau de mer ; l'enfant sera vêtu plus légèrement, on lui donnera du vin d'abord une fois, en laissant passer plusieurs jours ; plus tard, tous les trois jours, puis tous les deux jours, puis tous les jours, d'abord une fois, puis deux fois ; enfin tant qu'il en faudra pour apaiser sa soif. De cette façon, l'enfant prendra du vin sans danger pour lui, y ayant été habitué avec prudence, alors que par sa nature il ne l'aurait pas supporté. Que quelqu'un ne demande pas comment il se fait que quand l'enfant est dans l'utérus il supporte ce régime de la mère qui prend du vin et des mets variés ? Nous répondrons qu'à cette époque le fœtus faisait partie de la mère, qu'il a été bien nourri et n'a pas été malade ; qu'après l'accouchement, il subsiste par lui-même, que les fonctions vitales sont en lui faibles, qu'il peut être facilement affecté par un irritant, comme le rejeton d'un grand arbre encore relié au tronc et soutenu par lui, qui porte solidement des fruits malgré l'impétuosité du vent, et qui, séparé de lui et transplanté, ayant sa vie propre, est facilement blessé par le moindre choc. Il ne faut donc pas penser oue, puisque la

nourrice ne se trouve pas mal de l'usage du vin, que l'enfant n'en éprouvera aucun préjudice, mais penser que le vin est peu profitable pour sa propre constitution, d'où il suit que bien des enfants élevés avec négligence ont eu des convulsions ou de l'épilepsie.

CHAPITRE XXXIII

QUE FAIRE, SI LA SÉCRÉTION DU LAIT EST TARIE OU ALTÉRÉE; QUAND LE LAIT EST DEVENU TROP ÉPAIS OU TROP LÉGER?

Quand la sécrétion diminue ou est altérée, quand le lait devient trop épais, plus ténu, ou mauvais, il faut confier l'enfant à une autre nourrice; mais, la chose ne se pouvant, il faut examiner d'abord son lait et prescrire un régime convenable à l'enfant pour qu'il ne devienne pas malade. Quand le lait manque, il faut examiner si cela est dû à l'utérus seul, ou est la suite d'autres lésions, si cette diminution doit être attribuée à une altération de la nutrition générale, ou si elle est naturelle, si la sécrétion ne parait plus être assez abondante pour suffire à la nutrition de l'enfant; si quelque maladie en est la cause, s'il faudra la combattre par les moyens appropriés, car la maladie disparaissant, l'empêchement du rétablissement de la fonction aura aussi disparu. Si ce n'est pas une maladie qui en est la cause, il faudra prescrire des exercices légers, des promenades, des frictions qu'elle fera elle-même, ou que d'autres pratiqueront, en lui recommandant de retenir l'haleine; et on finira par faire sur les mamelles de légères frictions. Il faudra lui faire faire des déclamations, lui don-

Que faire si le lait de la nourrice est épuisé? — Il faut lui en donner une autre, dont le lait est abondant et qui soit bien choisie.

Que doivent faire les nourrices dont le lait a diminué? — Si c'est une maladie d'une partie du corps ou du corps tout entier qui a produit ce résultat, il faudra chercher à savoir quelle elle est et la guérir. Si la nourrice est fatiguée, il faut lui prescrire les exercices convenables, exercices de tout le corps ou de quelques parties, lui donner des bains, lui faire suivre un régime nutritif qui lui remonte le corps et l'esprit.

ner des bains, des aliments de bon goût, lui procurer des distractions et la soumettre à des exercices qui font agir particulièrement les parties supérieures du corps, car, par ce moyen, la nutrition des parties supérieures du corps étant plus active, les mamelles en profiteront aussi. Les succions pourront aussi avoir un bon résultat en attirant vers ces régions une plus grande abondance d'éléments nutritifs. *Mnesitheus* conseille de faire deux fois usage de vomitifs, oubliant que les vomitifs ont pour effet de rendre la digestion difficile, à moins qu'on n'ait en vue de combattre une maladie chronique. Quelques-uns font usage d'aromatiques en potion, et des pilules dites pour faire sécréter le lait; ils recommandent aussi de faire usage, comme aliments, de mamelles d'animaux; d'autres brûlent des hiboux, des chauves-souris et recouvrent les seins de leurs cendres, ou font des lotions sur les seins avec quelque autre liquide; tous ces moyens sont à rejeter; ceux qui troublent l'estomac rendent difficile la digestion des aliments, ils ont par conséquent doublement un effet nuisible sur la nutrition. Il faut boire beaucoup de lait, faire beaucoup d'exercices pour fortifier le corps. Si le lait est devenu épais, la nourrice fera usage de bains, d'aliments liquides et peu nourrissants, et elle prendra de l'eau comme boisson. Quelques autres, parmi lesquels *Moschion* et *Paris*, recommandent les petites racines et des salaisons; il ne faut pas suivre ces conseils, car, quand bien même

Quels sont les remèdes qu'employaient les anciens pour augmenter la quantité de lait? — Les anciens prescrivaient de manger les mamelles des animaux, de brûler des chauves-souris ou d'autres animaux nocturnes, de mêler leurs cendres avec du vin ou de l'eau, ils faisaient avec le même liquide des fomentations sur les mamelles. Nous rejetons tous ces moyens; l'estomac en est fatigué et la nutrition étant diminuée, la quantité de lait est encore diminuée.

Que faire si la nourrice a trop de lait? — Il faut prescrire des exercices et des travaux qui diminuaient le lait, si le lait est à la fois abondant et épais, il faut diminuer la quantité de la nourriture et lui en donner qui produise de la soif afin qu'elles boivent beaucoup d'eau et il faut lui prescrire un bain chaque jour.

la densité du lait serait diminuée par ces moyens, ceux-ci auraient pour effet de rendre le lait piquant et corrompu, ce qui serait plutôt nuisible. Le lait étant devenu plus léger, il conviendra de cesser l'usage des bains, puisque, naturellement, ils rendent le lait plus aqueux. Les aliments consisteront en bouillies de farine ou d'épeautre, avec des œufs mollets, et du fruit du *Pinus pinea*[1], de pieds et de petites parties des cochons de lait; ces aliments renferment quelque chose de visqueux et de glutineux qui rend le lait plus consistant; et de viande de cerf rôtie ou bouillie; à l'enfant, on permettra un peu de vin; si le lait est altéré, ce qui arrive souvent à la suite de mauvaises digestions ou du coït, il faudra éloïgner ces causes, et revenir à des aliments de bon goût et de digestion facile. Voilà ce qui a trait à la nourrice, voyons comment il faut traiter l'enfant.

Pourquoi ne permet-on pas des aliments âcres et salés aux nourrices? — Parce que l'enfant diminue ainsi que le lait et que les digestions sont mauvaises.

Que faire si le lait est corrompu? — Il faut veiller à ce que leur nourriture soit bonne et s'assurer que leurs digestions se fassent bien, veiller à ce qu'elles ne se livrent pas au coït, ne prennent pas des potions; tout cela est à modifier et le lait peut redevenir bon.

Que faire si le lait est aqueux? — On prescrira de laver peu, on leur donnera souvent du vin, de bons aliments solides et nourrissants, des bouillies consistantes, des œufs frais ou frits, du porc ou de la chèvre.

1. *Oribase* de Daremberg, t. II, p. 901.

CHAPITRE XXXIV

DU BAIN, DES SOINS DE PROPRETÉ ET DE LA FRICTION DE L'ENFANT

Il faut apporter une grande attention aux bains de l'enfant afin qu'il soit toujours tenu bien proprement, mais pas lavé trop souvent comme le font la plupart des femmes. Il en est qui le lavent trois fois pendant les vingt-quatre heures, heureuses de donner à l'enfant fatigué du repos et de l'endormir. Cette pratique est plus nuisible qu'utile, car le corps s'affaiblit ainsi facilement ; elle l'expose aux maladies, aux refroidissements et à toute action nocive. La tête, entre autres, peut être facilement lésée ainsi que les organes des sens, parce qu'entre temps il faut encore le laver, mais jamais la nuit, ni deux fois, ni trois fois, une fois seulement, à moins que cela ne devienne nécessaire, si l'enfant est sale ou tourmenté par des éruptions cutanées. Le mode suivant lequel les bains et les frictions doivent se faire est le suivant : il faut préparer un petit lit chauffé modérément et éviter le grand jour. La nourrice assise étendra sur ses genoux un linge sec sur lequel sera placé l'enfant dépouillé de ses vêtements, on l'oindra avec de l'huile tiède ; de la main gauche la nourrice saisira le bras droit de l'enfant, sous l'aisselle, de façon à ce que sa poitrine, le corps légèrement incliné sur le côté droit, repose sur son avant-bras, de la main droite, la nourrice versera sur l'enfant un peu d'eau chaude bien tempérée pour qu'il éprouve une sensation agréable, cette

Combien de fois faut-il laver l'enfant par jour ? — Une fois, et, si la nécessité l'exige, deux fois, le lavage fréquent affaiblit le corps.

Dans quel lieu faut-il laver l'enfant ? — Dans un local obscur et tempéré, quand on lave l'enfant il faut éviter le chaud et le froid.

eau paraîtra tiède à nous mais chaude à l'enfant nouveau-né à cause de la grande mollesse de son corps ; si cela est nécessaire, on ajoutera de l'eau chaude, la première s'étant refroidie ; il faut en verser jusqu'à ce que la peau de l'enfant rougisse et ait été chauffée également. Puis on retournera l'enfant qui sera couché sur le dos, on lavera les cuisses, l'anus, le cou et les parties voisines, car là s'accumulent et adhèrent les impuretés. L'index, soigneusement lavé et enduit d'huile, sera introduit dans la bouche pour faire sortir la salive qui s'y est accumulée, pour nettoyer doucement la langue, les gencives et les coins de la bouche. Le ventre sera alors comprimé légèrement pour exciter un besoin d'uriner.

Au bout de quelques jours, on n'emploiera plus d'eau chaude pour les lotions, mais seulement de l'eau tiède pour l'habituer à une toilette faite avec de l'eau froide, afin de le préserver ainsi des refroidissements. Après le bain (ces lotions), la nourrice saisira l'enfant par les malléoles, le suspendra la tête en bas afin que la colonne vertébrale soit étendue et rendue flexible et que les nerfs soient redressés comme après une convulsion. La nourrice placera ensuite sur ses genoux l'enfant lavé, dépouillé de sa couverture, essuyé et enveloppé d'un linge frais. Il faut faire des onctions largement sur toutes les parties, et pendant qu'elles sont

Comment faut-il emmailloter l'enfant après le bain ? — La sage-femme sera assise, elle joindra ses genoux et ses cuisses qui seront couvertes d'un linge destiné à y poser l'enfant ; les bandes étant enlevées, elle oindra l'enfant avec de l'huile tiède, et le plongera dans un bassin rempli d'eau tiède limpide et sans aromates ; puis la main gauche sera placée sous l'aisselle droite, de façon à ce que sa poitrine repose sur l'avant-bras ; on le plonge alors légèrement dans l'eau et on lave le dos, puis on le retourne pour laver aussi sa partie antérieure ; on lavera avec soin tous les plis, les concavités et les rides qui sont au cou et aux aisselles, on introduira le doigt dans la bouche pour enlever la salive, nettoyer la langue et frictionner les gencives, puis on placera la main légèrement sur le bas-ventre pour lui faire éprouver le besoin d'uriner. Quand on verra quelque partie un peu chaude, il faudra la laver avec de l'eau tiède, puis on plongera l'enfant tout entier dans l'eau un peu moins tiède afin de l'habituer peu à peu au froid.

frictionnées leur donner la forme normale qu'elles doivent avoir. La nourrice saisissant d'abord le carpe de la main droite, exerçant une tension fera des frictions obliques vers le rachis ; puis, ayant saisi la malléole droite, exercera des frictions vers l'épaule gauche, de là vers la cuisse droite. Puis les membres seront fléchis en arrière vers l'épine dorsale, ramenant l'extrémité du pied droit à l'extrémité de la main gauche, le pied gauche vers la main droite, c'est ainsi que les nerfs (ligaments) des articulations sont assouplis et que pourront être exercés les mouvements de circonduction variés, et, si quelque substance visqueuse s'était interposée dans les articulations, elle se trouverait comprimée. Après avoir ainsi assoupli les membres, chaque cuisse sera ramenée vers la main du côté opposé et frictionnée de l'autre, spécialement dans le sens de la longueur, surtout les mollets sur lesquels s'appliquera la paume de la main ; les malléoles seront liées ensemble pour être frictionnées de bas en haut, afin d'en diminuer les saillies. Puis les membres seront fléchis, les pieds amenés vers les fesses ; puis, à pleines mains, on fera des frictions sur le dos pendant que le tronc sera maintenu par une traction afin de lui donner la forme convenable, le médius, partant de l'espace entre les fesses, sera amené à l'occiput, puis du cou au sacrum, exerçant sur la colonne une douce pression pour lui donner à la fois une forme gracieuse ainsi que de la mobilité aux vertèbres. Ensuite l'index et le mé-

Pour quel motif faut-il suspendre l'enfant en le prenant par les pieds, la tête étant pendante ? — Afin que par son poids toutes les articulations de la colonne et les nerfs reprennent leur situation normale.

Comment faut-il oindre l'enfant ? — Il faut l'oindre d'abord quand il est couché sur le ventre, puis quand il sera couché sur le dos, les cuisses seront posées sur un linge et chaque main sera ointe séparément et complètement, on étendra et on pliera les pieds et toutes les parties du corps, on leur donnera la forme qui convient, ce qui est creux sera comprimé, ce qui est en saillie sera plié, on frictionnera les yeux légèrement avec le pouce, on donnera à la tête sa forme ronde, on fera mouvoir les genoux et les rotules, on suspendra tout le corps et en le disposant, on donnera à chaque partie sa forme normale.

dius appliqués au-dessus des fesses creusent une dépression gracieuse, et les mains appliquées sur les parties supérieures des vertèbres cervicales les repoussent en avant afin qu'il ne se produise pas une courbure en avant de la colonne et on fera de même aussi à la région dorsale, vis-à-vis le diaphragme, où il se produit souvent de la gibbosité, afin que là toutes les vertèbres soient égales. Ceci fait, les deux mains feront des mouvements de pression circulaires autour de la tête pour lui rendre sa forme ronde, puis les mains posées l'une sur l'occiput, l'autre sur le front feront des pressions simultanées, puis avec l'une posée sur le sinciput, l'autre sous le menton; pour être bien conformée, la tête ne doit être ni oblongue ni pointue. Quelquefois il faudra soulever un peu la tête en lui imprimant des mouvements circulaires afin que les tendons soient exercés et les vertèbres mises en mouvement, car le nouveau-né ne peut exécuter lui-même ces mouvements. Ceci étant fait, on retournera l'enfant (sur le dos) pour faire des onctions sur la partie antérieure du corps et à quelques jours d'intervalle, non tous les jours, on instillera quelques gouttes d'une liqueur dans les yeux, car il se produit parfois des ophthalmies, de l'irritation des membranes et des ulcérations sur les yeux. On fera de nouveau des frictions depuis le haut du bras jusqu'aux extrémités des doigts, les mains étant étendues, on les appliquera sur les cotes, puis on les étendra comme ceux qui doivent monter sur un endroit élevé. On fera des frictions sur le ventre et sur le thorax, les cuisses seront étendues séparément, puis ensemble, on imprimera aussi des mouvements aux rotules pour que les enfants n'aient aucune difficulté à mouvoir les membres, on les étendra avec la main dont le plein sera appliqué sur le milieu, les cuisses seront rapprochées l'une de l'autre. On fera aussi avec le pouce des frictions sur les paupières, et on tâchera de donner au nez la forme voulue, l'attirant chez ceux qui sont camards, le dé-

Par quel motif faut-il frictionner les yeux avec de l'huile? — Afin que les membranes dont se compose l'œil soient ramollies et nettoyées pour donner à la vue sa netteté.

primant chez ceux qui ont le nez crochu, ne déprimant en général pas là où il est le plus proéminent, mais le tirant vers la pointe en tirant en haut les ailes du nez. Si, chez un enfant mâle, la peau manque un peu à la verge, il faudra tirer légèrement sur le prépuce[1] et le retenir ainsi avec un flocon (de laine) dont on l'entoure ; par ces tractions douces et répétées on obtient une longueur suffisante pour protéger le gland et lui donner son apparence naturelle et la protection du gland établie par la nature. Il faudra songer à protéger avec de la laine le scrotum contre toute pression des cuisses. Après tout cela l'enfant sera enveloppé par les langes après avoir été oint légèrement ; ce qu'on met de trop d'huile sera essuyé ; les circulaires de la bande seront appliquées de façon à ne pas tomber en se déroulant. Quelquefois il est utile de faire des onctions avec de la cire de Thyr qui est émolliente, nutritive et maintient la chaleur ; elle aide aussi à donner à l'enfant une belle blancheur. Après le bain (la toilette), la nourrice fera une succion du nez et des oreilles pour que dans ces ouvertures naturelles il ne reste pas de liquide, qui chez les enfants à cet âge peut être nuisible.

Pourquoi conseille-t-on de dessécher les oreilles et le nez après le bain ? — Afin qu'il ne reste aucune humeur dans les oreilles encore délicates qui pourrait les blesser ou leur faire mal.

---

1. Retranché par la circoncision.

CHAPITRE XXXV

COMMENT ET A QUEL MOMENT FAUT-IL METTRE L'ENFANT AU SEIN ?

Après un moment, quand l'enfant sera reposé de sa toilette, il faudra lui donner le sein ; alimenter de suite le nouveau-né (avant qu'il se soit reposé) n'est pas seulement préjudiciable à l'enfant mais même à l'adulte : la constitution excitée par la fatigue attire de suite les aliments et les altère. La nourrice elle-même, sa toilette terminée, devra attendre un peu de temps avant de lui donner le sein ; elle fera bien de boire d'abord un peu d'eau ; la perturbation n'est pas seulement préjudiciable à l'alimentation, mais à l'aliment lui-même qui provient d'un corps troublé. On fera attendre l'enfant pendant quelque temps, et la nourrice fera sortir de sa mamelle le lait qui s'y trouve et qui a été altéré par la fatigue, pour pouvoir ne donner à l'enfant qu'un lait pur. Quand elle donnera le sein, elle s'asseyera, placera l'enfant sur son bras, la tête un peu élevée, couché sur le côté, et

Combien de temps, après le bain, faut-il attendre avant de mettre l'enfant à la mamelle ? — Il faut attendre que l'agitation produite par le bain soit entièrement calmée, la nourriture donnée avant ce moment ne se digère pas et ne nourrit pas ; si on met l'enfant au sein avant que la femme elle-même soit remise, ce sera sans profit. Il est donc préférable d'attendre que le trouble ait cessé et que la mamelle elle-même ait été bien séchée.

Comment faut-it donner le sein à l'enfant ? — L'enfant sera incliné sur le côté pour qu'il puisse prendre successivement chaque mamelle, et avoir successivement la liberté de chaque main, la bouche de l'enfant sera approchée du mamelon qu'il saisira, qu'il exprimera sans s'en douter et qui excitera la succion.

l'appliquera à son sein, tantôt le droit, tantôt le gauche, et mettra le mamelon dans sa bouche ; ainsi assise, elle inclinera son corps en avant vers l'enfant. Quand la nourrice incline son corps en arrière, l'enfant avale difficilement, ce qui cause quelquefois des accès d'étouffement. C'est par ce motif aussi qu'il est bon que la tête de l'enfant soit un peu élevée ; il ne doit pas être toujours appliqué au sein droit, puisque les deux mamelles doivent fournir la nourriture, mais aussi pour que la main droite, déjà plus fatiguée que la gauche pendant la toilette, ne s'engourdisse pas. Quand le mamelon a été introduit dans la bouche de l'enfant, il faudra, avant que l'enfant tette, comprimer légèrement le sein de manière à faire couler un peu de lait pour stimuler l'appétit de l'enfant, afin que celui-ci ne soit pas trop fatigué par l'effort continu qu'il ferait pour commencer la succion. Si la nourrice est brusquement éveillée de son sommeil, elle fera d'abord une petite promenade, des frictions sur ses mamelles avant d'allaiter l'enfant. Le lait est alors peu agréable, car il s'était épaissi ; il est rendu plus fluide par ces mouvements. La nourrice tiendra l'enfant sur son bras jusqu'à ce qu'il ait bu suffisamment, puis quand il sera endormi, elle le mettra dans sa couchette, dont nous avons fait la description plus haut, disposée pour que l'enfant puisse être vu, couvert convenablement afin que rien ne tombe sur lui qui pourrait le blesser, et qu'il ne soit pas exposé à la lumière dont le vif éclat produit quelquefois le strabisme. Le nourrisson ne devra pas être couché dans le lit de la nourrice, surtout dans les premiers temps, de peur que celle-ci ne glisse sur lui et

Si la femme est subitement réveillée, que faire ? — Elle se promènera un peu, frictionnera ses mamelles afin que l'engourdissement du sommeil soit dissipé, puis donnera le sein.

Combien de fois faut-il nourrir l'enfant ? — Fréquemment, car il ne peut prendre en une fois la nourriture qui lui est nécessaire, l'enfant se fatigue en tetant longtemps et le bon lait produit rapidement un sentiment de satiété, on ne peut donc rien préciser à cet égard, quand l'enfant manifeste le désir il faudra le satisfaire, toutefois il ne faut pas donner le sein de suite avant, pendant et aprés le bain.

l'expose à des contusions ou à la suffocation. C'est pourquoi des vases doivent être placés près du lit, si l'enfant avait besoin de quelque chose. La nourrice sera avertie qu'elle ne doit pas donner à teter à chaque moment pendant la journée, ni pendant la nuit, l'enfant prenant une nouvelle quantité de lait avant que l'ancien soit digéré peut devenir malade, car le premier est acidifié; ceci arrive surtout pendant la nuit; qu'elle lui donne le sein en plusieurs fois, puisqu'en une fois il ne peut prendre une nourriture suffisante, il est de la nature du lait de remplir l'estomac rapidement, de faire naître le sentiment de satiété avant que la quantité suffisante de nourriture lui ait été donnée. De plus, à cause de sa propre faiblesse, l'enfant fatigué cesse de teter la mamelle avant qu'il ait pris la quantité de lait qui lui est nécessaire pour sa nourriture ; par ce motif, il faut le mettre au sein plusieurs fois, toutefois ni avant ni pendant le bain, et ne pas faire comme les vieilles femmes qui leur donnent à teter chaque fois qu'ils pleurent. Le lait s'altérant, devenant acide, les nerfs sont lésés et il peut survenir de l'épilepsie ou de l'apoplexie. La plus mauvaise pratique consiste à laisser le bout du sein dans la bouche quand l'enfant dort ; les narines étant comprimées, la bouche fermée, la gorge devient malade, le lait afflue sans succion et peut suffoquer l'enfant. Il en résulte qu'il est plus sage de ne pas mettre l'enfant au sein chaque fois qu'il pleure. Le premier pleur cependant est quelquefois utile, c'est un exercice des organes respiratoires qui en sont fortifiés et dilatés, il en résulte aussi un passage plus libre pour les organes de la digestion et la distribution plus facile dans le corps des éléments nutritifs. Il ne faut pourtant pas les laisser pleurer trop longtemps, car il pourrait survenir une irritation des yeux et une hernie. L'enfant ne pleure pas seulement par besoin

Quels en sont les inconvénients pour l'enfant ? — Il faut savoir qu'il en résulte des souffrances nombreuses et variées.

A quels signes reconnait-on qu'il faut donner le sein à l'enfant ? — La région précordiale est affaissée, un certain temps s'est écoulé depuis la tetée; l'enfant ouvre la bouche, remue les lèvres, et si on lui donne le doigt, il le sucera avec empressement, il pleure quelquefois.

de nourriture, mais par d'autres motifs, tels que : un vêtement trop serré, une compression, s'il est couché dans une mauvaise attitude, irrité par les excréments, ou piqué par je ne sais quel insecte, par une surabondance d'aliments, la constipation, la difficulté de rendre des excréments trop durs, un sentiment de malaise, ou un autre motif quelconque. Ces causes, il faut apprendre à les connaître, afin de pouvoir faire disparaître ce qui est nuisible et ne pas être obligé de recourir toujours au mamelon. En palpant l'enfant, on verra si la constriction des langes est exagérée, on verra les extrémités devenir bleues et n'avoir pas leur attitude naturelle. On verra qu'il a été mordu ou pressé par quelque chose, si le cri a été subit, s'il n'a pas l'attitude habituelle, ou si les langes sont trop serrés ; on reconnaîtra l'excès de nourriture à des nausées et des éructations, souvent par un gonflement de l'hypochondre et surtout en évaluant ce qu'il a bu dans la journée ; on diagnostiquera qu'il souffre du froid, s'il est dur, contracté et refroidi, et aussi parce que les parties mises à nu ont bleui, et si sa masse paraît froide, s'il souffre de la chaleur, si l'air ambiant est plus chaud que d'habitude, s'il est plus rouge, s'il est essoufflé, s'il est trop couvert. On l'entendra pleurer parce que ses

Comment reconnaître que l'enfant pleure par un autre motif que la faim ? — Il faudra visiter le maillot avec soin pour savoir s'il n'est pas trop serré, si une main ou un pied n'aurait pas été pris, s'il n'y a rien qui puisse le blesser, si l'enfant pleure parce qu'il a bu trop de lait, il faut visiter avec soin tout ce qui le couvre, s'il a pu se refroidir ou s'il a trop chaud ; si quelque chose le blesse, il crie tout à coup. Les vêtements seront vérifiés par la vue et le toucher ainsi que l'excès ou le défaut de chaleur, il ne doit avoir ni froid ni chaud. Si l'enfant a trop bu, il se jette à droite et à gauche et la région précordiale est gonflée ; s'il a trop chaud, il a le teint rouge. S'il y a une inégalité dans ses manifestations et s'il ne veut pas prendre le sein, il maigrit. En examinant ces signes avec attention, on verra à quoi il faudra attribuer les pleurs et comment on pourra les faire cesser.

Que faire si, après avoir pris le sein, il pleure encore souvent ? — Il faudra lui donner un autre sein, le flatter avec des caresses, avec de petits bruits variés, sans jamais lui faire peur.

excréments sont durs et difficiles à expulser; on peut penser à l'existence d'une maladie quelconque, quand les traits du visage sont tirés, quand il refuse le sein et que l'on n'a trouvé aucune des causes que nous avons énumérées; on reconnaitra que les pleurs de l'enfant sont causés par la faim, quand on le verra remuer les lèvres, ouvrir la bouche, y mettre ses doigts dont l'attouchement lui rappelle celui du mamelon et quand on voit que le lait le contente et quand un long espace s'est écoulé depuis qu'il a teté pour la dernière fois, quand l'hypochondre s'est affaissé; si les choses se présentent en cet état, la nourrice fera cesser les pleurs en lui donnant le sein. Il faut prendre garde alors de ne pas remuer l'enfant; les adultes même, après un repas, sont rendus ainsi malades et les aliments sont mal digérés; bien plus encore l'enfant, à cause de la délicatesse de son corps; chez eux, le lait surnage; c'est pour cela que chez eux les éructations sont fréquentes, et qu'à la suite de mouvements désordonnés et continus ils ont l'estomac bouleversé et vomissent comme les navigateurs qui ne supportent pas le mouvement de la mer. Il en est qui, ainsi nourris, prennent de l'embonpoint et sont rendus très accessibles aux maladies, tels des chevreaux qu'on veut engraisser, qui sont saturés de nourriture et de lait et qui sont suspendus par une corde dans une corbeille qu'on agite jour et nuit. Par ce mouvement la nourriture est poussée dans les parties les plus lointaines du corps qui sont remplies. Si l'enfant pleure après avoir teté, il faut le tenir entre les bras, chercher à le calmer par de petites caresses et en balbutiant de douces paroles et en le flattant, ne l'effrayant pas par des bruits ou des sons, car la peur pourrait causer un trouble du corps et de l'esprit. Il ne faudra

Faudra-t-il lui donner le sein chaque fois qu'il pleurera ? — Ni toujours, ni immédiatement, il faut attendre quelque peu que les passages pour le lait et que la cavité pour le recevoir soient devenus plus grands.

Quand l'enfant s'est endormi où faudra-t-il le placer ? — Il faudra le mettre dans sa nacelle (*navicella*) ou dans son lit, la face couverte pour qu'il ne soit pas blessé par la lumière ou par l'air, afin qu'il ne tourne pas ses yeux qui sont encore délicats.

pas de suite lui faire faire des mouvements, mais seulement quand il aura digéré la nourriture qu'il avait prise, ou avant de la lui donner. Afin de préparer l'enfant aux mouvements du corps, on le balancera en le portant, on pourra le placer aussi dans une petite nacelle que l'on fera mouvoir doucement, ou dans un berceau suspendu incliné avec des petites pierres, ou dans une chaise à porter. Après quatre mois, la nourrice le portera sur ses bras en se promenant ou le promènera en voiture ; nous n'approuvons pas qu'il soit porté toujours sur les bras, car les testicules comprimés sont attirés vers le ventre et peuvent s'atrophier ; il en est qui deviennent des cryptorchides ou même des eunuques. Pour le reste des observations, nous les indiquerons plus loin.

Quand faut-il porter l'enfant ? — Avant le repas, jamais immédiatement après, pour que la digestion ne soit pas troublée et qu'il ne vomisse pas.

Comment et avec quoi faut-il promener l'enfant ? — Dans une nacelle suspendue facile à mettre en mouvement, ou une couchette posée sur deux pieds croisés facile à mouvoir ; quand il aura été mis d'abord dans un berceau, il se tiendra par ses mains à la nourrice et apprendra ainsi à marcher. Après un an il est promené aisément dans une voiture.

CHAPITRE XXXVI

DE LA CHUTE DE L'OMBILIC (CORDON)

C'est seulement après trois ou quatre jours, quelquefois même plus tard, que le cordon, mort et flétri, laisse à sa base une petite ulcération qu'il faut guérir. La plupart des femmes la lavent avec une lessive de pieds de porc brûlés, ou de coquillages ou d'oignons, d'autres appliquent sur l'ombilic une pelote, comme celle dont se servent les couturières travaillant la laine, imbibée avec de l'eau et du plomb brûlé (oxydé) ; cette pelote doit hâter la cicatrisation par sa propriété réfrigérante et constituer une petite dépression qui donne à la cicatrice une forme agréable à voir.

Au bout de combien de jours tombe le cordon? — Après trois ou quatre jours ; la plaie qui reste guérit facilement avec de la poudre de plomb brûlé.

Comment formons-nous la dépression ombilicale? — Nous appliquons un petit morceau de plomb de la grandeur d'un denier, son poids suffit pour produire la cavité.

CHAPITRE XXXVII

QUAND ET COMMENT FAUT-IL AFFRANCHIR L'ENFANT DE SON MAILLOT ?

Le temps écoulé depuis la naissance et la croissance de l'enfant imposent de l'affranchir de son maillot. Quelques-uns le font vers le quarantième jour, d'autres, et c'est la pluralité, attendent jusqu'au soixantième jour, d'autres plus longtemps encore. Nous pensons que le maillot est utile pour obtenir la consolidation des os et la rectitude de la forme. Nous conseillons d'enlever le maillot quand le corps a acquis quelque fermeté et qu'il n'y a plus aucune crainte de voir se produire des déformations ; cela arrive plus tôt chez les enfants d'une forte constitution, plus tard chez ceux qui sont plus débiles. Il ne faut pas tout enlever d'un seul coup ; tout changement subit cause des inconvénients. On libérera d'abord une main, au bout de quelque temps aussi l'autre, puis les pieds. Il faudra d'abord libérer la main droite ; car quelques-uns ont l'habitude d'affranchir d'abord la main gauche, pensant qu'elle devient plus faible parce qu'elle est maintenue habituellement plus longtemps, pour en faire ainsi des gauchers. Pour les enfants moins robustes, il faut éviter les bains domestiques,

Pendant combien de temps faut-il emmailloter l'enfant ? — Les uns après XL jours, d'autres après LX, nous attendons que la peau se soit affermie et que l'enfant ait atteint une certaine fermeté ; cela arrive plus vite chez les enfants bien portants, plus tardivement chez ceux qui sont nés faibles.

Enlève-t-on en une fois toutes les bandes ? — Non, mais successivement ; si on met à nu en une fois le corps, ce changement blesse l'enfant et est mal supporté par lui.

mais faire usage de bains publics qui ne sont pas trop prolongés ni trop chauds. L'air dans le domicile ne peut jamais être chauffé si doucement ni si également. Si l'enfant a été blessé par les bandes ou par une autre cause qui peut produire des excoriations, il faut enlever le maillot, ne vêtir l'enfant qu'avec une chemise et traiter les excoriations afin d'en obtenir la guérison.

Quelles sont les parties libérées d'abord? — Les mains, au bout de quelques jours les pieds; on commence par la main droite qui s'exerce d'abord, puis on met à nu aussi la main gauche.

Quand lavera-t-on l'enfant pour la première fois dans son bain? — Après que toutes les bandes auront été enlevées, l'effet en sera meilleur.

CHAPITRE XXXVIII

QUELS SONT LES EXERCICES POUR APPRENDRE A L'ENFANT A S'ASSEOIR ET A MARCHER?

Quand l'enfant cherche à s'asseoir et à se tenir debout, il faut seconder ses efforts ; chercher à l'asseoir avant le temps, le laisser dans cette position est chose préjudiciable à l'enfant, car la colonne vertébrale peut s'infléchir, les parties n'ayant pas encore la force nécessaire ; quand il cherche à se tenir debout et à marcher (trop tôt) les jambes et les cuisses peuvent subir des flexions. Nous voyons cela arriver souvent à Rome. Quelques auteurs pensent que dans certains quartiers de Rome il y a des parties basses, froides et humides dans lesquelles les corps se refroidissent facilement ; d'autres auteurs pensent que cette faiblesse tient à d'autres causes : aux coïts trop fréquents, aux conceptions pendant l'ivresse, d'autres pensent que cet effet doit être attribué à l'impéritie des parents dans l'art d'élever les enfants. Chez les mères habitant la ville, l'amour des enfants n'est pas si profond que celui qu'on constate chez les femmes d'origine grecque, qui ont l'œil à tout. Quand personne ne fait attention aux mouvements de l'enfant, il se produit des flexions des membres, car les pieds reposent sur le sol qui est pavé ; quand l'enfant fait des efforts pour faire des mouvements et qu'il y insiste, il est gravement exposé aux déformations, car fatalement les membres

Quand et comment faut-il asseoir l'enfant ? — Quand il se sera fortifié, qu'il aura souvent essayé de s'asseoir, quand, entouré de couvertures, il aura essayé de s'y tenir pour essayer de s'asseoir.

Comment faut-il essayer de le faire marcher ? — Quand placé à quatre devant quelques objets il aura essayé d'y arriver.

plient puisque les os n'ont pas encore la solidité nécessaire. Quand l'enfant commence à s'asseoir, il faudra l'entourer de vêtements avec lesquels il pourra s'aider à se lever, et il faut que cet exercice soit de courte durée. Quand on arrive au moment où il rampe à terre et commence à se dresser, il faudra le faire s'appuyer contre une paroi et le laisser ainsi un petit moment, puis l'aider à apprendre à marcher soutenu par une corbeille qui est sur des roulettes. Ces exercices devenant plus étendus, il apprendra aussi à s'asseoir. Voilà les conseils pour les mouvements ; nous allons exposer ce qui tient à son régime alimentaire.

Quand faut-il essayer de le faire promener ? — Quand il aura une année révolue, quand il aura réussi à se dresser contre le mur, dans une chaise à roulettes, qu'il se sera habitué à tomber et aura essayé de faire des pas.

CHAPITRE XXXIX

QUAND ET COMMENT FAUT-IL SEVRER L'ENFANT ?

Il faut nourrir l'enfant avec du lait jusqu'au moment où il sera devenu plus ferme, il y a peu d'exceptions à cette règle ; il est dangereux d'en venir à une alimentation plus solide, car la distribution des aliments dans l'économie est lente à cause de l'étroitesse des orifices qui retiennent en partie ce qui paraît avoir été reçu. C'est se hâter trop que de donner des aliments farineux dès le quarantième jour, comme beaucoup le font, disant que leur lait est épuisé ; elles font mal ; il est mauvais aussi de ne pas alimenter plus et autrement un corps déjà consolidé, non parce que le corps est rempli d'humidité et qu'il devient facilement malade, car nourri avec du lait trop longtemps, et devenu malade, le lait tourne à l'aigre. C'est pourquoi il faut à un corps consolidé une nourriture solide, ce qui n'arrive pas avant le sixième mois, il faut aussi donner à l'enfant des farineux, de la mie de pain ramollie avec de l'eau miellée ou avec du lait ; de l'eau miellée ou avec du vin miellé. Plus tard, on pourra aussi donner une purée avec de la farine de froment, une bouillie liquide avec un œuf mollet. Il faut se garder de donner à boire du lait entre les repas, car l'aliment surnage au lait et est difficilement distribué dans

Quand faut-il sevrer l'enfant ? — Après dix-huit mois ou deux ans, quand les dents sont déjà nombreuses et assez solides pour diviser des aliments consistants et bien les mâcher.

Quel procédé faudra-t-il suivre pour cela ? — On commencera par lui donner un peu plus de nourriture, moins souvent le sein et au bout de peu de temps il le refusera. Nous n'approuvons pas ceux qui conseillent d'enduire le mamelon avec des substances amères.

le corps, et la soif n'est pas apaisée. Si l'enfant est très altéré, il faudra, après le repas, lui donner un peu d'eau vineuse ou lui donner un bout de sein artificiel (un suçon), car il prendra le liquide comme il avait sucé le lait à la mamelle. On peut aussi lui donner quelquefois un peu de pain tendre avec du vin et de l'eau. Il est nuisible de lui donner une nourriture à mâcher à cause du mucus qui peut s'y mêler. En fait de condiments, comme le poivre et le sésame, il faut les rejeter comme tous les autres qui sont même difficiles à digérer pour les adultes. A l'enfant qui prend facilement les aliments farineux et qui commence à faire ses dents, on pourra donner des aliments plus solides qu'ils paraissent pouvoir mâcher, cela arrive le plus souvent au troisième et au quatrième semestre. Peu à peu, l'enfant se déshabitue du sein, à ce moment on augmente les aliments et on diminue le lait. C'est de cette manière que, sans danger pour lui, l'enfant quitte son premier régime. C'est ainsi aussi que sans embarras pénible se tarit chez la femme la sécrétion du lait, la succion ne se faisant plus. Il est nuisible d'enduire le mamelon avec des substances odorantes et de faire passer le lait, car tout changement subit est nuisible, les médicaments le sont aussi, car ils rendent l'estomac malade. La saison la plus opportune pour le sevrage de l'enfant est le printemps, qui est aussi la meilleure saison de l'année, l'automne est bien moins favorable à cause de l'instabilité du temps, puisque tout le corps est moins vaillant. Il faut se garder d'un changement subit en toutes choses, qui cause facilement des incommodités. Il ne faut pas suivre l'avis de *Mnesitheus* et d'*Aristanactus* qui disent que les enfants du sexe féminin doivent être sevrés six mois plus tard, parce qu'ils sont plus faibles ; ils n'ont pas remarqué que beaucoup d'enfants du sexe féminin sont souvent plus forts, plus robustes et mieux nourris que les enfants du sexe masculin. Il faut chercher à habituer les enfants à toute chose, au vin, à l'eau comme boisson, au bain

Quelle devra être sa première nourriture ? — De la mie de pain trempée d'eau miellée ou dans du lait, de la farine de froment en bouillie.

froid et au bain chaud et aux onctions; il est bon qu'ils soient habitués à tout ce qui peut leur être utile; il ne faut pas cesser de leur donner des bains, même deux fois par jour, jusqu'au moment où les dents sortent. Si l'enfant devient trop gros, avec une respiration difficile, il faut diminuer la quantité de viande dans ses aliments, lui en donner de moins nourrissants et en moindre quantité et de l'eau comme boisson, et du lait moins souvent, il faut le promener, le traîner avec les mains dans une petite voiture. Si l'enfant est vorace et demande plus de nourriture qu'il n'en peut digérer, il faut le distraire avec des jouets et des amusements, lui donner des aliments en petite quantité et sous un petit volume, un peu de pain sec et rendre le lait moins nourrissant. Si, par contre, il est nécessaire qu'il mange davantage et s'il a moins d'appétit, il faut le distraire par la variété des aliments, car la nouveauté et la variété excitent l'appétit. Si, après le sevrage, l'enfant tombait malade, il faudrait lui rendre le sein et ne cesser que quand il aurait été guéri, et alors l'en déshabituer de nouveau.

Quelle sera la boisson? — Quelquefois de l'eau, ou de l'eau vineuse dans un vase en verre de forme allongée terminé par un bout percé qui ressemble au bout du sein, que les gens de la campagne appellent une tétine.

CHAPITRE XL

DE LA DENTITION

C'est vers le septième mois que les dents paraissent, d'où résultent des inflammations des gencives, des mâchoires et des muscles; il faut prévenir ces accidents en donnant à l'enfant moins de nourriture; les gencives comprimées s'irritent, et, devenant dures, elles sont percées avec difficulté. Il faut, dès le cinquième mois, chercher à ramollir les gencives en enduisant le doigt d'un corps gras, de graisse de poule, et le promener sur les gencives pour les ramollir, pendant que l'enfant prend un bain, on mettra dans sa main, un morceau de pain, enduit d'un corps gras, trop gras pour être avalé, qu'il sucera tout naturellement, à cause de sa consistance et de ce dont il est enduit; quand les dents sont déjà plus grandes, ce moyen ne convient plus, car les alvéoles sont douloureuses, et dans les efforts que fait l'enfant en retirant ce qu'il a en mains il peut rester entre les dents de la graisse ou des filaments. Il faut rejeter le beurre, ainsi que les liniments âcres, car les parties inflammées et froissées sont très sensibles; il faut aussi rejeter comme nuisible les incisions de la gencive au moyen de l'instrument tranchant. Il faudra appliquer de la laine douce et pure sur le cou, la tête et sur les joues; il faut aussi faire sur ces parties des fomentations avec de l'huile

Quand l'enfant commence-t-il à faire les dents? — Tous ne commencent pas à la même époque, les premières dents apparaissent au septième mois.

Quels sont les symptômes qui annoncent que l'enfant va faire des dents? — Prurit des gencives, chaleur dans les maxillaires et dans la tête, d'où saignements, humeur sortant par la bouche ou par les oreilles.

douce et chaude et en verser un peu dans les conduits auditifs. Si l'inflammation est persistante, il faudra faire usage de cataplasmes avec de la fleur de farine, ou avec du fenugrec ou de la semence de lin, et bassiner les gencives avec de petites éponges; les fomenter avec du miel très peu cuit, lui donner un bain si l'irritation est plus intense, et le mettre à la diète; la nourrice aussi se nourrira peu, ne boira que de l'eau et ne prendra que de la nourriture liquide; quand elle mettra l'enfant au sein, elle fera couler le lait dans sa bouche, car la succion pourrait blesser et augmenter l'inflammation.

Que faut-il employer pour que les enfants ne souffrent pas et ne soient pas tourmentés pendant la dentition? — A dater du cinquième mois, il faudra faire de fréquentes frictions sur les gencives avec de l'huile douce, de la graisse fraîche de poules, de cervelles de lapins; à la fin, il faudra faire des onctions avec du miel peu cuit; quand il surviendra de la chaleur, il faudra faire usage de vaporisations et de cataplasmes, la nourrice ne devra pas boire de vin et manger peu.

CHAPITRE XLI

DE L'INFLAMMATION DES TONSILLES

Dans l'inflammation des tonsilles nous employons les mêmes moyens : de l'eau miellée et une décoction d'orge. Les nourrices font un cataplasme avec du cumin torréfié et de l'eau qu'elles appliquent au menton ; elles frictionnent les amygdales avec de l'huile vieille et du sel ; à cet effet, elles saisissent les deux jambes de l'enfant avec une main et placent la tête sur le seuil de la porte ; elles répètent cette manœuvre sept fois ; cette attitude congestionne la tête et les amygdales, et la friction par elle-même augmente l'inflammation, ainsi que le cumin qui par son âcreté irrite encore la tête.

Que faut-il employer contre la chaleur de la gorge ? — Tous les émollients comme le miel peu cuit, une décoction d'orge miellée et autres médicaments semblables.

CHAPITRE XLII

DES APHTES

Les aphtes ne sont que des ulcérations superficielles qui serpentent dans la cavité buccale; si leur surface est petite, il faudra l'enduire de miel ; si elle est plus grande, sèche et accompagnée d'inflammation, il faut appliquer (au cou) des cataplasmes qui ont la propriété de relâcher les tissus... comme la lentille et la grenade. A l'intérieur, sur l'ulcère, il faut des fleurs de soleil et de roses, ou des fruits de cyprès et de myrte ; la quantité des humeurs ayant augmenté et étant devenue trop considérable, on emploiera un collutoire avec des mûres préparées ou avec des têtes de pavots, ou avec du plantain ou du miel, ou avec un suc astringent et du miel ; si on veut insuffler une poussière, on la préparera avec des fleurs de roses broyées ou de crocus avec un peu de myrrhe et des noix de galle, de l'encens avec de l'écorce de l'arbre qui le produit ; cela fait, on fera usage d'eau miellée ou de suc doux de grenade. On peut entourer le doigt avec du crin trempé dans du miel ou dans de l'huile pour déterger les ulcères, comme font les nourrices, celles de Syrie, ce qui est à rejeter, car les croûtes étant enlevées les ulcères sont plus irrités.

Contre les aphtes de la langue et de la bouche et les ulcérations légères? — On emploiera fréquemment du miel, et à l'extérieur des onctions avec des nids d'hirondelles broyés avec même quantité (de miel) dont on enduira la gorge. Si la chaleur devient plus considérable, la quantité des humeurs plus grande, il faudra faire usage en application d'astringents, de l'écorce de pommes de grenade avec des lentisques broyés avec du miel. Les plaies intérieures seront traitées avec un mélange de fleurs de roses avec un peu de cyprès. Si les humeurs sont sèches, nous ferons usage du diamorum ou du diacodium ainsi que de suc de plantain cuit avec du miel.

CHAPITRE XLIII

DU PRURIT ET DES ÉRUPTIONS

Contre le prurit sont efficaces des fomentations et des onctions superficielles faites abondamment avec de l'huile cuite avec un peu de cire pour la rendre plus épaisse et la faire adhérer plus longtemps aux parties. Nous rejetons absolument l'eau salée et l'urine préconisées contre les efflorescences, les bulles et les ulcérations superficielles. Il faut supporter avec patience ces exanthèmes et n'entreprendre de les guérir que quand l'efflorescence est passée. Nous faisons alors des lotions avec une décoction chaude de roses ou de lentilles. Si des astringents plus actifs sont nécessaires, nous employons le myrte, ou le mastic, les mûres ou l'écorce de grenadier. Si les ulcérations sont considérables, nous employons des cataplasmes avec du plantain et du pain, ou de la chicorée ou avec une bouillie de lentisque, ou de petite grenade, ou des cotylédons, des roses sèches ou fraîches cuites avec du mélilot, ou des petites palmes. Nous faisons aussi des onctions avec une pommade composée de litharge, de céruse et d'alun, ou de vinaigre et d'huile de myrte, de roses ou

Contre le prurit des enfants? — Exposer l'enfant aux vapeurs du bain chaud, l'onctionner avec de l'huile dans laquelle on aura fait dissoudre un peu de cire; si l'éruption est pustuleuse et a laissé des plaies humides, il faudra faire usage d'astringents pour les sécher; après le bain on fera sur les parties malades des fomentations avec une décoction de roses, de lentisque élevé sauvage, de myrte, d'écorces de pommes de grenade, de cataplasmes de plantain, de chicorée, de portulaca, de lupins, on fera aussi des onctions avec de l'huile de roses, de myrte avec addition de céruse, d'écume d'argent et d'alun.

de mastic. La fluxion étant moindre, la sécrétion moins abondante, l'inflammation diminuée, nous faisons des lotions avec de l'huile et de l'eau chaude, ou avec une décoction de graine de lin, de fenugrec, ou de racines de mauve sauvage; les ulcères seront pansés avec du blanc d'œuf mêlé à de la cire liquide. Quand l'inflammation s'est apaisée et s'il reste des croûtes, on y applique du miel un peu cuit, pour que son acrimonie lui soit ôtée; nous les enlevons d'abord et nous appliquons des lentilles et du miel; il est utile de les cuire lentement, afin que l'astringence disparaisse et qu'il ne reste pas de furfures. Les ulcères ayant été nettoyés, on appliquera de la litharge ou de la céruse cuite avec des sucs pour remplir les ulcères. Quand la peau sera devenue unie, pour que la cicatrisation se fasse, il faudra appliquer un emplâtre (pastilles) avec le labdanum, avec des œufs, ou avec de l'orge, ou avec la cadmie (oxyde de zinc), sans onguent rosé. Si, pour nettoyer, vous employez le nitre, agissez légèrement, car la surface ne supporterait pas une action énergique. Il est très utile d'accorder la plus grande attention au régime de la nourrice qui devra être très doux; de plus, en nourrissant l'enfant, il faudra se garder de le satisfaire complètement, mais veiller cependant à ce qu'il ne souffre pas trop de la faim. Si la constipation continue, il faudra épaissir par la cuisson du miel dans un vase, pour pouvoir faire un suppositoire ayant le volume d'un gland. Si vous n'en avez pas, donnez de la térébenthine de la grosseur d'un pois, l'humidité de l'intestin le soulagera beaucoup.

CHAPITRE XLIV

DU RALE GUTTURAL ET DE LA TOUX

Quand la gorge de l'enfant fait du bruit par suite d'une accumulation de mucus, il en est qui prescrivent du cardame, du cumin, de la semence d'ortie et du poivre. Nous repoussons ces moyens à cause de leur âcreté qui rend la fluxion et l'inflammation plus intenses, nous nous contentons de prescrire de l'eau miellée. Si l'enfant avale la mucosité puisqu'il ne peut pas encore cracher, nous déprimons la base de la langue et l'enfant rejette très facilement ce qu'il avait avalé. Si le petit enfant tousse, nous lui donnons à sucer des strobiles, des amandes, de la semence de lin torréfiée, du suc de réglisse, et des fruits de pin et adraganthe préparés avec du miel; évitant toutes les âcretés, car, par elles, la toux récente est augmentée. Nous rejetons aussi les bains.

Contre le bruit des narines et de la bouche qui résulte des humeurs? — On donnera souvent à l'enfant de l'eau avec du miel cuit.

Contre la petite toux? — Un électuaire avec de la semence de lin, des amandes, du suc de réglisse, de la gomme adraganthe avec du miel.

CHAPITRE XLV

DU SIRIASIS, DE L'INSOLATION

Quand se produit le siriasis qui, suivant la séméiologie de *Démétrius,* n'est qu'une fièvre ardente ; suivant d'autres, une inflammation des parties qui entourent le cerveau, des membranes qui l'enveloppent, et qui a pour effet l'excavation (des fontanelles ?) de la tête, la disparition de l'appétit et la sécheresse du corps, le traitement est celui de toutes les inflammations : nous prenons des jaunes d'œuf dilués dans de l'huile de roses, nous en imbibons un linge plié en quatre qu'on applique sur la tête et qu'on change souvent ; on peut aussi appliquer de la même manière une feuille d'héliotrope, avec de la courge finement coupée, de la chair de concombre ou du suc de morelle noire qui croît dans les jardins, avec de l'huile de roses. D'autres appellent cette maladie *siriasès,* du nom de l'étoile Sirius, à cause de l'incendie ; d'autres l'appellent ainsi du nom *siros* qui parmi les gens du peuple signifie *excavation,* dans laquelle ils conservent leurs grains, puis qu'il se forme une dépression aux fontanelles.

Qu'est la maladie appelée siriasis qui atteint les enfants ? — C'est une inflammation du cerveau et des méninges ; l'occiput se creuse, il y a des chaleurs et des fièvres intenses.

CHAPITRE XLVI

DU FLUX DE VENTRE

Quand un enfant est atteint du flux de ventre, il faut supendre les bains et les promenades, faire usage d'applications astringentes, et, avec l'instrument destiné aux oreilles, injecter dans l'anus du suc de plantain autant que le permet la force de l'enfant, ou tel autre liquide du même genre, dont nous avons appris sur les adultes l'action efficace. Si l'enfant est encore à la mamelle, on prescrira à la nourrice un régime qui ne soit pas contraire à la maladie de l'enfant, lui recommandant de ne boire que de l'eau et de manger des mets astringents, car ces propriétés passent dans le lait, si bien que l'enfant en sentira les effets plus que la nourrice elle-même; c'est ainsi que quand les porcs mangent de l'ivraie, les petits nourris par eux ont la vue troublée, tandis qu'eux ne sont pas malades; si les chèvres mangent au pâturage de la scammonée, les chevreaux allaités par elles sont purgés, tandis qu'elles-mêmes ne le sont pas. C'est ainsi que si la nourrice fait usage d'aliments astringents, l'enfant en sentira l'effet bien plus que la nourrice elle-même. C'est par ce motif que quand l'enfant est constipé nous donnons des laxatifs à la nourrice. En résumé, tant que l'enfant malade est à la mamelle, nous prescrivons à la nourcice un régime contraire à cette maladie; quant à l'enfant, nous lui prescrivons comme topiques, cataplasmes et irrigations, ce qui est directement contraire à la maladie, comme nous l'ont appris les méthodes du traitement des maladies. Quant à la question de savoir à quel âge il faut le confier à un maitre, quelles sont les qualités que celui-ci doit avoir et comment l'enfant devra s'y habituer, quand l'éducation ne se fait pas à la mai-

son, et d'autres questions de cette nature, elles ne sont pas du ressort du médecin, mais plutôt de celui du philosophe. Ne voulant pas empiéter sur ce domaine, nous terminerons ici ce qui a trait à l'élevage de l'enfant. Nous sommes arrivé à la fin de ce que nous avions à dire sur ce qui, chez les femmes, est l'état normal. Il est nécessaire maintenant d'examiner en détail ce qui chez elles est contre nature ; pour la clarté de notre exposé, nous avons à définir quelques mots et à indiquer quelles sont les maladies qui sont particulières aux femmes.

Que faire contre la diarrhée des enfants ? — Si l'enfant est encore à la mamelle, on donnera des astringents à la nourrice, on fera des applications astringentes avec des branches de palmier et des lentilles, et si pendant plusieurs jours elle n'a pas été à la selle, on donnera des relâchants à la nourrice.

Nous avons extrait jusqu'ici ce qui a trait aux maladies dont les soins sont confiés aux sages-femmes et qu'elles avaient intérêt à connaître ; nous allons passer à la partie de la gynécologie plus complète.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XLVII

Y A-T-IL DES MALADIES PROPRES A LA FEMME?

La question posée est celle-ci : Y a-t-il des maladies *propres* à la femme? En tant que *femme* est espèce, *femelle* genre, le mot *propre* a une signification multiple, et, cela par un double motif, quant à la chose dont il est question ; on appelle *propre ce qui n'est pas à un autre ;* s'il s'agit d'un vêtement, ce mot veut dire qu'il est la propriété de celui qui le possède, car ce qu'il possède lui-même n'appartient pas à un autre, cette expression s'applique aussi à des frères qui ont une propriété commune, un fonds, un usufruit n'appartenant pas exclusivement à un seul. Il ne sera question ici que de la première signification. Un phénomène naturel est de concevoir, de mettre au monde (un enfant) et de sécréter du lait ; par contre, avoir la fièvre est chose contre nature. Et parmi les états morbides qui sont contre nature, il en est qui sont généraux comme l'astringence, d'autres doivent être regardés comme spéciaux, tels que les affections mentales et la léthargie. La question est donc utile, car il nous importe de savoir si les femmes ont besoin d'une thérapeutique qui leur soit propre. A ce sujet, les avis sont partagés.

Quelques-uns pensent qu'il est des affections propres aux fem-

DEUXIÈME PARTIE

Nous allons passer en revue les maladies causées par le resserrement, puis celles causées par le relâchement.

mes, tels les empiriques, et *Dioclès*, dans le premier livre des Maladies des femmes, parmi eux *Athenæus*, élève d'Érasistrate, et parmi les Asclépiades, *Militades*, d'Elaiussa, dans le treizième livre des Maladies chroniques, et *Demetrius* d'Apamea; d'autres le nient, comme ceux qui suivent l'avis d'*Érasistrate* et parmi eux *Hérophile*, ainsi que cela a été dit, et *Appolonius Mys*, dans le premier et le troisième livre *de Secta* (περὶ αἱρέσεως) et *Asclépiade*, suivant plusieurs, et *Alexandre Philalethès*, *Themison*, *Thessalus*, et leurs disciples.

On prétend qu'il est des maladies propres à la femme, et qu'on cite des exemples, nous ajouterons qu'il y a des médecins spéciaux pour les femmes, s'occupant de soigner leurs maladies, que les sages-femmes ont l'habitude d'appeler quand des femmes sont atteintes de maladies que n'ont pas les hommes; la nature de la femme diffère donc de celle de l'homme, puisque *Aristote*, *Zénon* et *Épicure* ont dit que la femme était un être imparfait, tandis que l'homme est parfait; que sa nature était totalement différente et exposée à des maladies spéciales. Au reste, l'utérus est un organe exclusivement propre à la femme, il exerce des fonctions qui ne se font que là, telles : la menstruation, la conception et l'accouchement; les maladies qui troublent ces fonctions seront décrites à part, avec les maladies par obstruction. Les maladies simples et primitives sont au nombre de sept, de sorte qu'il n'en reste aucune qui soit spéciale à la femme. Et *Hérophile*, dans son livre sur les accouchements, dit que l'utérus est composé des mêmes éléments que les autres parties du corps, et qu'il est régi par les mêmes lois, exposé aux mêmes maladies, ne différant que par la quantité de ces éléments et par leur densité. Il n'y a donc, à proprement parler, de spécial à la femme que la gravidité, l'accouchement, la lactation et ce qui est opposé à ces fonctions. Les *Asclépiades* pensaient qu'il n'est point d'affection qui soit exclusive aux femmes; ils disaient que les mâles et les femelles sont composés des mêmes éléments et, par ce motif, sujets aux mêmes maladies et guérissables par les mêmes moyens. Leur physiologie, étiologie et thérapeutique sont applicables à toutes

les parties du corps. *Themison* et *Thessalus* nient la spécialité des maladies des femmes. Cette dernière opinion est aussi la nôtre, et nous disons que les autres se trompent dans leur démonstration. Notre corps n'est pas un composé triple, la matière n'est pas distincte, les causes prédisposantes sont l'abondance du sang, sa concentration le faisant transvaser ou se resserrer. Il n'y a pas sept espèces de maladies, comme nous l'avons démontré ailleurs par beaucoup d'arguments. Il peut se faire que dans la composition de leurs éléments, il y ait dans les organes féminins une petite différence, mais cette différence peut exister aussi dans beaucoup de parties diverses, comme l'affirme *Érasistrate*, en parlant de la composition spéciale des éléments, qui, bien que différant les uns des autres, peuvent être affectés diversement, une partie souffrant d'astriction, l'autre de fluxion. Les arguments contre *Hérophile* et contre *Asclépiade* ont une égale valeur : ce dernier se trompe sur les éléments et sur l'étiologie en disant qu'il ne comprend pas la cause de toutes les maladies, puisque la faim canine, l'hydropisie et la fièvre par épuisement peuvent procéder d'une autre cause. Une maladie spéciale à la femme peut exister par elle-même et non par une cause générale, comme une difficulté dans l'accouchement. En affirmant simplement, ces auteurs ont dit vrai, mais leurs démonstrations sont fausses. Nous disons qu'il y a des maladies qui naturellement sont propres à la femme, comme d'accoucher et d'allaiter, qui, quand elles atteignent ces fonctions, ne sont pas contre nature au genre dont elles atteignent seulement l'espèce, mais ce qui appartient au genre est ce qui est commun à l'homme et à la femme, l'astriction et la fluxion, qu'elles soient aiguës ou chroniques, qu'elles arrivent à des temps divers, qu'elles soient étendues ou non, entraînant des différences dans la déperdition des forces, l'intensité des plaies et des ulcères. Ces maladies spéciales ont leurs différences propres, et des symptômes divers. Elles réclament aussi une thérapeutique particulière dont nous exposerons les règles.

CHAPITRE XLVIII

DE LA RÉTENTION DES MENSTRUES OU DE LA MENSTRUATION PARCIMONIEUSE, ET DES DOULEURS QUI EN SONT LA SUITE

Parmi les maladies qui devront être soumises à un traitement diététique, nous citerons tout d'abord l'absence du flux menstruel, puisque la menstruation est la première fonction de l'utérus. *L'absence* de menstruation doit être soigneusement distinguée de *l'écoulement douloureux qui ne se fait que goutte à goutte ;* la rétention complète dénote la cessation de la sécrétion menstruelle qui se fait dans l'utérus ; *l'écoulement douloureux qui se produit goutte à goutte dénote un empêchement à l'écoulement du liquide sécrété. L'absence de menstruation n'est donc pas la même chose que la rétention du liquide sécrété.* La rétention a toujours pour effet l'absence de flux menstruel, mais l'absence de flux menstruel n'est pas toujours l'effet d'une rétention, comme chez les femmes jeunes ou vieilles ou d'autres ; il est donc absurde de parler de rétention des menstrues chez celles où n'existe pas de liquide sécrété qui doive être excrété. N'être pas menstruée est un état commun à celles qui sont contre nature et à celles qui sont conformes à la nature, cela forme le *genre ;* l'*espèce* com-

De la rétention des menstrues; de celles qui sont menstruées goutte à goutte et avec douleur. — Il y a beaucoup de causes qui empêchent les femmes d'être menstruées. D'abord il y en a qui ne jouissent pas d'une bonne santé et qui naturellement ne sont pas menstruées ; d'autres en sont empêchées à cause de leur âge, la jeunesse et la vieillesse ; d'autres consomment dans des exercices de la voix le sang destiné à la menstruation, les cantatrices et les viragos ; à la fin du mois il ne reste plus de sang pour la menstruation. D'autres sont affligées d'une

prend celles chez lesquelles le flux menstruel est empêché par une cause ou une autre. Parmi celles qui ne sont pas menstruées, les unes ne le sont naturellement pas, et ne sont pas malades, la cause peut être : leur âge, la jeunesse, la vieillesse ou une grossesse ; d'autres, des viragos, sont stériles, d'autres se sont livrées au chant ou à d'autres exercices, où rien de superflu de l'économie ne peut être excrété parce qu'il est consommé par les exercices ou converti en chair ; d'autres sont affligées de maladies de l'utérus, ou du reste du corps, peut-être des deux ; l'utérus peut être atteint d'atrésie, de maladie de callosités, de squirrhe ou d'inflammation ; une ulcération (ancienne) peut avoir entraîné l'occlusion de l'orifice par voie cicatricielle ; l'occlusion peut aussi être produite par d'autres causes, un long veuvage ; l'utérus peut être fléchi. D'autres états morbides peuvent aussi avoir eu leur influence : une nutrition défectueuse et un épuisement des forces, une cachexie, un fort embonpoint, un mauvais état habituel de santé, des fièvres et une maladie longue, des hémorroïdes, des hématémèses et des épistaxis, les matériaux s'échappant par ces voies. Il faut donc s'enquérir de l'âge pour savoir s'il y a quelque concordance. La grossesse sera diagnostiquée par les signes que nous avons exposés plus haut. Les viragos se diagnostiquent par la vue et par les interrogations sur le genre de vie, il faut noter aussi celles qui, quoique bien portantes, ne sont cependant pas menstruées. Il y a aussi des affections des parties génitales (qui empêchent la menstruation) : une tumeur étrangère qui se montre avant le temps de la menstruation, et qui n'empêche pas que la santé soit florissante, une lourdeur dans la région lombaire ou

maladie générale ou locale, sont grêles, d'autres sont trop grasses ; chez d'autres enfin l'orifice utérin est fermé ou est devenu calleux par suite de la cicatrisation d'une plaie.

Toutes ces causes sont manifestées par les signes suivants : celles qui naturellement ne sont pas menstruées, étant bien portantes sans lésion du corps ni de la matrice, ne l'ayant jamais été, celles qui en raison de leur âge ne sont pas menstruées étant trop jeunes ou ayant dépassé l'âge ordinaire, celles qui jouissent d'une bonne santé consta-

une tension vers le pubis, même douloureuse; une perversion de l'estomac, des tintements d'oreilles, des troubles de la vue, des lourdeurs de tête et des douleurs, des rougeurs de la face, de la tension des vaisseaux de la région occipitale, des douleurs dans la racine des yeux, quelquefois une constipation tenace par suite d'une cause naturelle, comme après la conception, avec un sentiment semblable à celui qu'on éprouve quand la menstruation est empêchée. Il faudra apprécier tous ces phénomènes réunis et en chercher la signification, faisant bien attention que la rétention menstruelle n'a pas été causée par eux; bien que la cause réelle soit cachée, elle ne sera pas nuisible, puisque nous n'agissons pas spécialement contre la rétention menstruelle, mais pour combattre les souffrances que cause ou non la rétention des menstrues. Celles qui, sans être malades, ne sont pas menstruées, à cause de leur âge, ou naturellement, ne devront pas être l'objet d'un traitement médical, elles ne souffrent pas; au reste, chercher à changer ce qui est dans leur nature est, à la fois, sinon impossible, du moins difficile, et quelquefois dangereux. Si, par contre, ce qui est selon la nature est opposé à ce qui est normal, il est nécessaire que ce qui est selon la nature soit modifié en sens contraire et devienne quelque chose qui soit contre nature. Nous ne devons soumettre à aucun traitement celles qui par suite d'exercices violents ou d'efforts de chant ne sont pas réglées, car elles ne sont pas malades. Si, toutefois, elles voulaient être réglées pour pouvoir concevoir, il faudrait leur prescrire un régime plus doux, leur conseiller de cesser ces exercices fatigants pour que leur corps prenne un caractère plus féminin. A celles

tée par un médecin. Si c'est la matrice qui cause l'obstacle, le médecin constatera quelle est la nature de l'obstacle qui existe maintenant et qui n'existait pas autrefois et qui est accompagné d'une bonne santé.

Il ne faut soumettre à aucun traitement celles qui ne sont pas menstruées en raison de leur âge; en en établissant un, on agirait contre la nature; il en est de même des cantatrices non menstruées. A celles qui, bien que pas malades, ne sont pas menstruées, on appliquera le traitement qui convient à leur état. Si une membrane ferme

qui ne sont pas réglées à cause d'un état morbide, il faut appliquer un traitement qui le fasse disparaître; si le flux menstruel est empêché par rétention, il faut inciser la membrane hymen ou enlever les caroncules qui gênent ou empêchent l'écoulement; si l'occlusion est produite par des callosités (des excroissances) squirrheuses, un état inflammatoire, il faudra diminuer l'inflammation, employer les émollients et des relâchants, en un mot, instituer un traitement métasyncritique (c'est-à-dire qui renouvelle les propriétés du corps), et si l'orifice est fermé ou dévié le remettre en place. Il faut réconforter celles qui sont épuisées ou mal nourries pour leur refaire les chairs, changer l'état mauvais de leur corps, faire diminuer leur obésité, guérir celles qui sont dans un état fébrile ou affligées d'une maladie aiguë ou chronique, guérir les hémorroïdes, les vomissements de sang ou les épistaxis, comme nous l'avons indiqué dans les livres que nous avons écrits sur ces maladies, et comme nous le disons ici. Si la menstruation est absente par suite d'une maladie générale, il conviendra aussi de faire des frictions utérines, qui pourront fortifier cet organe[1], comme nous le dirons plus loin; mais, quand, autour de la matrice, il se produit une astriction, une stagnation[2] (στέγνωσις), les menstrues sont retenues de temps en temps, ne reviennent que goutte à goutte avec douleur, — et si cela se produit, il survient des douleurs inguinales, lombaires et pubiennes, quelquefois de la tête, des yeux, du bassin et des cuisses, un gonflement des mamelles, de l'aversion pour la nourriture, une inflammation dans les parties génitales qui se produisent surtout au moment où la menstruation se faisait habituellement. — Nous parlerons

l'orifice de la matrice, elle sera incisée. Si un autre obstacle s'opposait à l'écoulement menstruel : une callosité, une irritation, une cicatrice, on chercherait à les rendre moins importantes. Si c'est la fatigue qui a amené un amaigrissement, ou une obésité qui a causé

1. Massage inventé de nos jours.
2. Cela veut-il signifier des adhérences péri-utérines, suite de périmétrite?

maintenant du traitement. Quand les douleurs commencent, ou quand le flux menstruel est totalement empêché, il faut coucher la femme dans un lit médiocrement chauffé et peu exposé à la lumière et la tenir dans un grand repos; éviter les veillées et tout travail quel qu'il soit, comprimer légèrement les parties saillantes et les parties souffrantes du corps, car dans toute partie comprimée la chaleur innée diminue, et l'effort contre la compression atténue le sentiment de la douleur. Si cette rémission ne se produit pas, il faudra faire usage de fomentations; on applique des compresses chaudes, avec du linge ou de la laine, des vases lenticulaires remplis d'eau chaude, ou des vessies remplies d'huile chaude, ou des cataplasmes avec de la farine tiède dans des petits sacs, ou des éponges trempées dans l'eau chaude, comprimées et enveloppées d'un linge afin qu'elles ne se refroidissent pas, la vapeur qui s'en échappe a un effet calmant; ceci fait, on appliquera sur le pubis, à l'hypogastre, aux lombes et sur les parties génitales de la laine douce et pure, imbibée d'huile douce et chaude et bien exprimée. Les parties seront entretenues dans une douce chaleur par ces topiques chauds souvent renouvelés, et on donnera aussi des boissons chaudes. S'il y a un peu de rémission, il faut permettre le sommeil; on pourra aussi faire usage de cataplasmes avec de la semence de lin, ou avec du pain et de l'eau miellée, et des bains de siège dont nous parlerons; pendant les trois premiers jours du traitement, on pourra aussi faire usage d'aspersions (douches?); la nourriture sera chaude et simple, on fera aussi usage de pessaires qui ont des propriétés calmantes, ils seront faits simplement avec du suc de fenugrec,

l'aménorrhée, on rétablira l'état normal par un traitement approprié et qui s'adresse aux causes qui l'ont produite.

La rétention menstruelle causée par une inflammation de la matrice est quelquefois totale ou partielle, et est douloureuse et ne cause qu'un écoulement goutte à goutte. Les symptômes qui accompagnent cet état sont les suivants : tension et douleur dans les lombes et dans les aines et dans le bassin, qui sont accompagnées de céphalalgies, douleur du cou et dans le fond des yeux, il y a fréquemment aussi

ou avec de la semence de lin, rendus visqueux par addition d'huile ou de graisse d'oie, ou composés comme suit : cire de Thyr, poivre blanc, de chaque une once, térébenthine, drachm. IV, graisse d'oie une once, palmes pilées, quatre onces, jaune d'œuf, huile avec fenugrec, quantité suffisante. Autre préparation : graisse d'oie, de faisan ou de poule, de chaque une once, deux cerveaux d'oie frais, cire trois onces, pour faire le pessaire. On pourra aussi faire usage du pessaire dit du Liban et d'ennéopharmaques[1], ou à d'autres préparations qui sont recommandées contre les inflammations et les indurations de l'utérus. Si les douleurs sont plus intenses, il faudra, même avant le troisième jour, faire une saignée au bras du côté où la femme souffre le moins, afin que l'émission du sang se fasse avec le moins de douleur. Toutes choses égales, on saignera au bras gauche afin de laisser toute liberté à la main droite. Il ne faut pas faire la saignée au pied, aussi longtemps que la veine sera apparente au bras et qu'il ne s'y manifeste aucune inflammation; la station fait souffrir la malade, et les vaisseaux sont trop petits aux malléoles. Après que le trouble causé par la saignée sera apaisé, il faudra réconforter le corps et donner un bain de siège composé avec de l'eau chaude dans laquelle on mettra une décoction de fenugrec, ou de graine de lin, ou de mauves sauvages des jardins. On écartera les grandes lèvres et on fera, dans le vagin, une injection simplement avec de l'huile, un œuf, ou bien avec un liquide mucilagineux ayant la consistance voulue. Puis on appliquera une légère couche de laine molle, un peu humectée avec les liquides ci-dessus indiqués, puis on couvrira le ventre de la femme avec une toison de brebis.

absence d'appétit, bourdonnements d'oreilles, chaleur et rougeur du visage, gonflement des mamelles, gonflement et sécheresse des parties génitales, symptômes arrivant surtout à l'époque menstruelle. Quand ces symptômes se manifesteront, il faudra faire coucher la malade dans un lit médiocrement chaud et peu éclairé, bien couvert, la

---

1. Médicament composé de neuf substances, déjà cité par Celse, V, 29.

La tranquillité établie, on donnera à la femme de l'eau chaude pour lotions, et de la boisson, selon sa soif et afin que la digestion des aliments soit facile ; la nourriture sera simple, de facile digestion : un léger potage avec du gruau et de l'eau avec du miel ayant subi une légère coction ; ou un potage avec du miel et de l'huile (aromatisée), avec de l'anet, sinon des œufs à la coque ou une soupe au pain légèrement salée. Quelque temps après le repas, on permettra le sommeil à la malade, et jusqu'à la décroissance de la maladie, le régime sera sévère et on ne donnera de la nourriture que tous les deux jours. Si la femme est affaiblie, on ne fera usage, d'abord, que de ventouses sèches et après un peu de temps, l'exacerbation étant apaisée, on calmera les douleurs, afin qu'elles ne déterminent pas de contractions ; on pourra, pour diminuer l'action des ventouses, faire au pourtour de l'application de la ventouse de petites ponctions avec une pointe fine. La scarification superficielle sera pratiquée là où est l'acuité de la maladie, mais à son déclin on la fera au pubis et à l'hypogastre. Si la guérison est lente à venir, on pourra appliquer des sangsues, en couvrant bien les parties pour éviter tout refroidissement. Les sangsues tirent beaucoup plus de sang, si la place où elles doivent être appliquées a été gonflée d'abord par l'application de ventouses, garnies d'une mèche effilée, pour qu'un corps gras n'y adhère pas, car ce corps gras ou l'huile empêchent la sangsue de prendre. Quand elles sont tombées, si la quantité de sang évacuée n'est pas assez considérable, on appliquera des ventouses sur les morsures, si cela est possible, sinon, on recouvrira les morsures avec des flocons de laine enveloppés d'un linge

mettre à la diète absolue pendant deux jours. On fera des fumigations, vaporisations, sur les parties douloureuses, on y appliquera des linges humides chauds ou des sachets. On pourra aussi appliquer sur ces parties des vessies à moitié remplies d'huile, pour les couvrir ainsi, ou des cataplasmes préparés avec du vin miellé ; le troisième jour on fera des onctions huileuses chaudes et des lotions de la figure avec de l'eau chaude et on donnera alors une nourriture légère.

Si les symptômes décrits augmentent d'intensité et si la douleur

huilé recouvert de laine, on fera ensuite usage de cataplasmes émollients faits avec du pain et de la graisse de porc fraîche chauffée, ou avec des racines de mauve sauvage, bien nettoyées et cuites, ou avec de la graine de lin et de la farine, ou avec du fenugrec, ou avec les trois cuites ensemble, avec de l'huile et du miel et des mauves, ou du fenugrec; ces topiques devront être renouvelés souvent; car ils se refroidissent vite et tournent à l'aigre à cause de la chaleur causée par l'inflammation. Le cataplasme ne devra pas être trop mince, car il se refroidit rapidement et se dessèche, ni trop épais, car il pèserait trop sur les parties enflammées. Il faudra injecter dans l'anus de l'huile chaude, une quantité de quatre hémines, et appliquer des pessaires simples. Les anciens étaient dans l'erreur quand ils faisaient des émissions sanguines dans le but d'enlever une humeur mauvaise et en donnant des potions dans le même but, ils ne voyaient pas que les potions troublaient les fonctions de l'estomac, que les suppositoires irritaient et corrodaient la matrice, y produisaient des ulcérations profondes bien difficiles à cicatriser dans ces tissus denses, et, qu'enfin, ils empêchaient ainsi la menstruation de se faire. En somme, toutes ces potions, ces suppositoires, dans la composition desquels entrent des substances de nature âcre, augmentent l'inflammation et les douleurs, ainsi que les obstacles à la menstruation, car, de même que dans les inflammations des yeux, il ne faut pas faire usage de collyres âcres, ni dans les difficultés d'uriner avec ténesme, employer des agents dits incisifs, de même aussi, dans les inflammations utérines, et dans les menstruations douloureuses, ne faudra-t-il pas faire usage de médica-

devient plus considérable, il faudra, le second ou le troisième jour, faire une saignée, et quelques heures après on préparera un liquide composé d'huile douce et d'eau chaude et de décoction de graine de lin et de fenugrec et de racines de boba pour un bain de siège et des injections vaginales, et lorsque la collection (sanguine) se sera réduite, faire des fomentations sur le visage et donner une nourriture légère : des œufs frais, des potages avec du pain et comme boisson de l'eau chaude, et la faire dormir après son repas. On suivra ce régime

ments âcres qui n'ont certes pas la propriété de faire couler les règles comme on le leur attribue; tels sont l'élatérium, le vératrin noir, le pyrèthre, l'opopanax, que les femmes emploient souvent pour hâter l'accouchement; il faut donc rejeter toute substance âcre et celles dites incisives, et employer les calmants et les émollients. Le meilleur pessaire est celui fait avec de la laine arrosée d'huile douce et chaude, de suc de fenugrec, ou de décoction de graine de lin, ou de mauve visqueuse, mêlée avec de l'huile, ou de ces décoctions mêlées avec de la graisse d'oie récente ou de poulet; ils seront disposés de façon à ce que les poils qui dépassent soient coupés et que la laine soit bien imprégnée. On pourra mêler à ces décoctions des jaunes d'œufs, ou leur ajouter du miel cuit, et du mélilot avec de l'eau miellée, ou des dattes dont on prendra la chair, après avoir enlevé la couche externe qui est astringente, qu'on broiera avec du miel cuit. On emploiera aussi des fomentations faites moyennant une éponge exprimée trempée dans l'eau chaude, ou de l'eau et de l'huile, ou une décoction de fenugrec, de semence de lin, ou de mauve sauvage ou cultivée; on renouvellera souvent ces éponges ainsi que le linge qui les recouvre afin d'éviter tout refroidissement, et les parties seront huilées abondamment.

Quand la guérison aura un peu progressé, on essayera de faire faire quelques mouvements à la malade placée sur un siège suspendu. Aussitôt que la guérison sera avancée, apparaîtra la menstruation. Quand elle aura cessé, on suivra un régime réconfortant, on donnera des bains, la nourriture sera variée; on permettra l'usage du vin, on portera la malade pour la promener;

jusqu'au retour de la santé, et si les forces de la malade le demandent, on donnera de la nourriture plusieurs fois par jour. Trois jours après la saignée, on pourra appliquer des ventouses et les scarifier s'il survient encore des douleurs. On pourra aussi, si ces phénomènes persistent, appliquer des sangsues et si les piqûres saignent peu, on pourra y appliquer des ventouses. On pourra modérer aussi l'écoulement du sang en appliquant du cérat. On pourra aussi faire des applications d'éponges trempées dans les décoctions émollientes dont

un peu plus tard, elle se promènera à pied, reprendra de l'exercice et l'usage des frictions sur tout le corps, et spécialement aussi autour de l'utérus lui-même. Si, pendant la friction de l'utérus avec la main nue, la malade éprouvait un sentiment douloureux, il faudrait choisir le moment où la malade se lèvera, sortira du bain de siège, on épongera toutes les surfaces, les parties génitales et les lombes avec des éponges molles, en faisant de douces pressions avec frictions dont l'énergie ira en augmentant. On essayera de faire usage de corps gras : de cire avec huile de majorane ou de susine, ou telle autre ; on ne l'appliquera pas seulement à l'extérieur, mais on oindra l'orifice de la matrice et le col ; on pourra aussi alors faire usage de pessaires plus doux, ceux entre autres qui sont faits avec de la cire et de la résine de térébenthine, avec de la graisse de bœuf et de l'huile douce ou de l'huile de troène, en quantité suffisante pour que le vagin en soit glutineux. Il en est de même des pessaires faits avec des sucs et des moelles et corps gras, et semences relâchantes, parmi lesquels un remède préparé avec de la marjolaine qui est dit ἄκοπος (qui délasse).

Une immersion dans l'huile est bien calmante. Dans les exacerbations qui se produisent pendant les maladies chroniques, il faudra suivre le même traitement, mais, dans les intervalles, il faudra reconstituer l'économie de la malade comme nous l'avons exposé. On appellera en aide pour cela un habile frictionneur [1] ; en second lieu, pour obtenir un changement complet dans l'état

nous avons parlé, donner des lavements avec de l'huile douce et chaude mélangée de vinaigre.

Nous faisons aussi usage de pessaires simples faits avec de la laine douce trempée dans de l'huile douce chaude à laquelle on peut ajouter une décoction de fenugrec et de mauves, ces pessaires émollients pourront être confectionnés de la façon suivante : le fenugrec soigneusement broyé avec de la semence de lin, des racines de guimauve

1. On dirait aujourd'hui un masseur expérimenté.

du corps, on commencera par un jour d'abstinence, puis on accordera quelques aliments avec de l'eau seulement, comme boisson ; si ce régime n'est pas supporté, on choisira des aliments très légers, aqueux et l'eau sera continuée comme boisson, puis on divisera la portion de pain, d'abord en deux parties, l'autre moitié en trois parties égales, qu'on donnera le surlendemain du jour de la diète, avec du poisson salé et des condiments appropriés ; on continuera ce régime pendant deux, trois ou quatre jours ; puis on le rendra moins sévère, composé d'aliments, tels que légumes, poissons légers, de la cervelle ; puis, on permettra de la volaille, de la tête de porc fraîche, et, passant d'un régime à l'autre, en ajoutant une des moitiés des trois portions de pain. On donnera ensuite du vin, mais on s'abstiendra des bains ; après deux jours, on pourra en prendre. Quand on continue le régime des aliments âcres (toniques ?), il faudra aussi faire un traitement local, passant de l'un à l'autre ; ainsi, on appliquera, comme moyen métasyncritique (médication altérante ou reconstituante ?), une fois des petites ventouses, ou des cautérisations, ou une pommade (épilatoire, irritante ?) au pubis et aux lombes, avec du nitre, du sel et des onguents vésicants, ou des fomentations ou des bains de siège, et des affusions avec de l'eau salée et des rubéfactions avec la moutarde. Si la maladie ne cède pas, non seulement il ne faudra pas cesser l'abstinence des aliments, mais en venir aux vomitifs moyennant les petites racines. Il faut aussi faire usage d'emplâtres vésicants, ou de celui qui est préparé avec des baies de laurier, avec des semences et des onguents ayant la même propriété, dont l'usage devient opportun après la cessation de la menstrua-

seront cuites dans de l'eau ; quand la décoction aura pris une certaine consistance, on ajoutera de la graisse d'oie ou de poule dans laquelle on aura pu faire cuire des petites branches de palmier dont on aura enlevé l'écorce, après la décoction ; nous y ajoutons souvent du mélilot bien criblé mis dans un petit sachet de linge pour que les petites aspérités ne s'y mêlent pas.

Lorsque sous l'influence de ce traitement la guérison aura progressé,

tion, car, quand elle est encore en pleine activité, il faut redouter les médications violentes et excitantes. Parmi les suppositoires, on recommande la rue en décoction avec du miel, la conyze dite *tenuifolia*, les raisins sans pépins cuits avec du nitre ou du sel, préparés avec du cumin, du poivre, l'absinthe, des déchets de laine avec du beurre, de l'huile vieille et autres substances analogues; on en prendra la valeur d'une fève pour en induire le pessaire, sinon, on introduira le pessaire enduit d'huile douce, ou d'huile de lys; pour diminuer l'irritation que produit le pessaire, et on en enduira l'orifice utérin. Il faut aussi huiler la région inguinale et le rectum. Car, de même qu'après les ophthalmies limitées aux paupières, celles-ci deviennent dures et nécessitent des médicaments âcres et métasyncritiques pour que la maladie soit guérie radicalement, de même aussi quand l'inflammation a cessé, il persiste à l'entour de l'utérus une inégalité et une dureté dont la guérison n'est obtenue que par des incisifs qui changent la vitalité de ces tissus. Si la maladie ne cède pas à ces moyens, il faudra l'attaquer avec l'ellébore blanc, et si la maladie prend une marche chronique, hâter sa résolution, en faisant usage d'un traitement thermal qui remontera l'organisme. C'est ainsi qu'avec la persévérance dans l'emploi des moyens et l'addition de remèdes plus actifs, on arrive à guérir la malade.

Menstruation goutte à goutte. — On l'appelle ainsi puisque l'écoulement menstruel prend cette forme; il est accompagné de grandes douleurs, et il résulte d'une lésion profonde. On voit survenir dans l'utérus un état pareil à celui qu'on remarque souvent dans la vessie, et qui est accompagné des mêmes symp-

nous conseillerons des promenades en litière, la menstruation ne tardera pas à se montrer; quand elle aura cessé, des bains seront utiles, une nourriture variée et des promenades en litière, des frictions de tout le corps et de la matrice elle-même. Cette pratique devra se faire de la façon suivante : lorsque la femme sera assise dans le bain de siège ou dans le bain assez profondément pour qu'elle y plonge bien, des femmes armées d'éponges ou d'un pinceau feront des frictions des-

tômes. Pour cet organe, l'urine peut être retenue complètement, ce qu'on appelle *rétention d'urine,* elle peut sortir goutte à goutte, ce qu'on appelle *écoulement parcimonieux,* et son émission peut être difficile, ce qu'on appelle *dysurie.* Cinq causes peuvent produire la menstruation goutte à goutte : un orifice utérin trop étroit, une diminution des forces de la matrice, une abondance du sang, l'état muqueux ou épais de ce liquide. La tâche du médecin est de faire que les conditions soient les contraires de celles qui existent ; si c'est l'abondance du liquide qui a causé la stagnation, il faut en diminuer la quantité, si celui-ci est trop épais, il faut le rendre plus liquide, si les forces font défaut il faut les augmenter. Si les orifices sont trop étroits, il faut les élargir; mais pour la faire disparaître, il faut tout d'abord rechercher la cause de ce rétrécissement. Les causes qui ont produit la maladie étant enlevées, la menstruation se fera sans douleurs ; nous avons dit plus haut, en partie, comment il faudra faire disparaître ces causes, puis nous verrons, en étudiant chaque maladie, comment il faudra les combattre. En ce moment, il faut surtout s'occuper de combattre les douleurs que cette maladie a fait naître. Quand elles commenceront, il faudra faire coucher la malade dans un lit médiocrement chauffé, et qui ne soit pas exposé à une grande lumière. Il faudra entourer les extrémités des mains et des pieds avec des bandes, se bien garder de faire usage de pessaires irritants, ne donner à boire que de l'eau, éviter avec soin les potions irritantes, des mets excitants et flatulents ; bassiner le ventre, l'hypogastre et les parties génitales avec des liquides variés. On pourra employer de la laine brute arrosée avec un mélange de vin et d'huile de roses chaude, en applications sur l'hypogastre et

cendant de l'ombilic vers la matrice mais sans exercer de violence, mais d'une énergie croissant chaque jour. Après le bain général, ou le bain de siège, on oindra les parties génitales avec de l'huile de lys ou de marjolaine, on entourera le col de la matrice et on en introduira un peu dans l'orifice. Quand la guérison aura fait des progrès, l'usage de pessaires sera plus utile ; ils seront composés avec de la cire, de la

le pubis et faire usage des vases lenticulaires destinés à cet usage[1]. Si la douleur persiste et si la malade a conservé ses forces, il faudra faire une saignée proportionnée aux forces de la malade et revenir aux irrigations. Si la douleur persiste encore, on appliquera des cataplasmes avec de la graine de lin, du pain avec de l'eau miellée, auxquels on ajoutera de la térébenthine liquéfiée. On pourra faire usage de bains de siège avec une décoction de guimauve, de graine de lin, de fenugrec, d'anet, de rue, d'artémise; on imbibera des éponges avec ces décoctions et on les appliquera sur les parties génitales; on imbibera des linges avec la décoction de rue et de miel et on les appliquera sur l'hypogastre; on pourra recouvrir ainsi les cataplasmes appliqués sur les parties génitales. Il sera utile aussi de faire dans le vagin, avec un tube disposé à cet effet, des injections d'huile auxquelles on aura ajouté un peu de rue non cuite et du fenugrec, après filtration, additionnée de beurre, de térébenthine, de suint de laine, qui ressemble au cérat; on pourra aussi donner des lavements d'une quantité de deux ou quatre hémies. On pourra aussi faire usage de topiques : d'abord avec le tétrapharmaque (les quatre remèdes), de bromius ou de celui qu'on appelle διὰ χυλων (par les sucs) ou autres préparé avec du mélilot, ou avec les semences confites de polyarche, selon que les circonstances le réclameront; si les symptômes sont tenaces, et produisent parfois des douleurs, il ne faut pas persister dans l'emploi des remèdes indiqués, mais en venir à de plus efficaces. Il faudra appliquer des petites ventouses sur le ventre et aux aines, sèches d'abord, au nombre de trois ou quatre; si le mal persiste, on fera des scarifications pour obtenir

térébenthine, du suif, de la moelle de cerf et d'huile de troëne ou avec de l'onguent diachylon et d'huile de sureau; si la menstruation n'est pas sensiblement plus abondante, on emploiera des bains de siége ou mieux encore on fera des exercices en courant en cercle.

---

1 Ces vases aplatis sont encore en usage aujourd'hui.

un léger écoulement du sang. Les sangsues appliquées après les ventouses pourront augmenter l'évacuation du sang. Après les topiques ci-dessus, on pourra faire emploi d'onguents épilatoires (irritants) qui rougiront la surface de la peau, et l'irriter aussi par des frictions, puis on les enduira d'huile, ou on les lavera avec de l'eau salée. Les exercices seront très modérés, nous proscrivons la promenade, mais nous faisons porter la malade. On pourra ensuite aussi recourir à un traitement thermal et faire plonger la malade souvent dans l'eau salée froide.

CHAPITRE XLIX

DE L'HÉMORRHAGIE UTÉRINE

Un accouchement difficile, un avortement, une érosion qui succède à une ulcération, la dilatation de l'orifice des vaisseaux, une rupture de ceux-ci occasionnée par une cause quelconque, peuvent produire une hémorrhagie qui se manifeste par un écoulement subit et considérable de sang par les parties génitales ; il en résulte, pour la malade, de la faiblesse, un état de souffrance, de l'émaciation, de la pâleur et une aversion pour les aliments ; au bout de quelque temps l'accident se reproduit. Cette hémorrhagie est un accident grave, car il ne peut être arrêté par la compression digitale, ni par le soulèvement des vaisseaux moyennant un crochet, ni par la compression au moyen de linges, ni par un nœud ni par la suture. Le sang peut ne pas provenir de l'utérus mais aussi du vagin. Quelques-uns ayant cherché à connaître l'origine du sang ont affirmé que celui qui provient du vagin est ténu, jaune (pâle) et chaud, que celui qui provient de la matrice est plus épais, plus foncé de couleur et plus froid. Nous

De l'hémorrhagie utérine. — Cette maladie est causée par un accouchement difficile ou un avortement, une plaie de la matrice qui aura atteint des veines ; elle peut provenir de différentes parties des organes génitaux de la femme, il en résulte une diminution des forces, une lassitude et de l'amaigrissement, de la pâleur et une disparition de l'appétit. C'est une maladie grave, car on éprouve parfois de grandes difficultés à l'arrêter ; quelquefois ce n'est pas de la matrice elle-même que le sang provient.

On commencera le traitement en faisant coucher la malade dans un lit court placé dans une chambre obscure et fraîche. Ce lit devra être solide, les pieds du côté du bas un peu plus élevés, le corps de la ma-

pouvons distinguer le lieu d'où il provient avec plus de sûreté en nous servant du spéculum (διόπτρῳ)[1]. Pour guérir la malade, on la fera coucher dans une chambre pas trop grande, obscure et un peu fraîche, le lit sera solide, stable, plus élevé du côté des pieds; dans ce lit, elle pourra bien se reposer et conserver la même position, les cuisses rapprochées et croisées; des éponges molles, propres et douces trempées dans l'eau fraîche ou dans de l'eau et du vinaigre seront appliquées sur le pubis et sur les parties génitales, plus tard on en appliquera sur la poitrine; on en changera souvent; les extrémités seront vigoureusement comprimées et mouillées avec de l'eau froide; le visage sera épongé et ventilé aux tempes par moments. On fera sur la tête des irrigations avec de l'huile récente, on donnera une boisson vinaigrée, un bain de siège avec de l'eau froide ou de l'eau vinaigrée, ou du vinaigre pur, ou avec une décoction de myrte ou de roses sèches ou de noix de galle non mûres, ou de rameaux de myrte ou de lentilles, de mastic ou de malicorne ou de feuilles de framboise, de feuilles de chêne, de saule ou de tan des corroyeurs. S'il ne survient pas d'amendement dans cet état, on fera des injections dans le vagin, au moyen du tube disposé à cet effet, avec du suc de

lade sera dans le repos le plus complet, les pieds un peu plus élevés, dans un état de tranquillité parfaite et un silence absolu, car tout mouvement peut augmenter l'hémorrhagie ; les pieds seront croisés l'un sur l'autre. De grandes éponges trempées dans de l'eau froide ou dans une décoction seront appliquées sur les parties génitales, le périnée et aux reins, et seront changées souvent, car elles s'échauffent au contact du corps. On pourra faire usage de substances âcres et astringentes liées en faisceaux, trempées dans de l'eau froide, on fera des ventilations au moyen d'un éventail sur la face et sur tout le corps qu'on oindra avec de l'huile simple ou de l'huile d'Espagne ; par intervalle on donnera à boire de l'eau vinaigrée ; on pourra aussi donner des bains de siège

---

1. Inventé depuis longtemps; on en a trouvé divers modèles dans les ruines d'Herculanum et de Pompéi ensevelies par l'éruption du Vésuve, année 79 av. J.-C. Dans la traduction de Celse par Védrènes sont figurés trois modèles (pl. XIV) conservés au musée de Naples.

plantain, de polygonum, de chicorée, de strychnos, de pariétaire. Si l'écoulement du sang continue, on prendra de l'hypocistide ou de l'acacia, infusés dans le vinaigre ou d'autres substances ayant la même propriété, mêlées ensemble ou séparément, ou du verjus, environ deux hémines, de la laine douce trempée dans ce liquide ou dans les préparations citées, qu'on introduira avec un stylet jusqu'à l'orifice utérin. Si une plus grande quantité de sang s'écoule, et si le sang vient de plus haut, la laine fortement pressée en empêchera l'écoulement, car ce liquide excrété sera contenu dans la cavité utérine ; à cet effet, on prendra une petite éponge longue qu'on imbibera des liquides ci-dessus et qu'on introduira dans l'orifice utérin aussi profondément que possible, pour que le sang soit contenu et ne puisse pas se coaguler, faire des grumeaux, ni produire de l'inflammation. De temps en temps, on remplacera cette éponge par une autre, afin de permettre d'évacuer le sang et les grumeaux, et éviter l'inflammation. Il convient de poser d'abord des ventouses aux lombes, aux aines et aux parties latérales du bas-ventre et aussi à la vulve, en ayant soin d'y faire une grande flamme afin qu'elles restent longtemps adhérentes ; on ne les enlèvera que tardivement et très doucement. Il faut aussi appliquer des topiques aux parties où les éponges avaient été appliquées; ces topiques seront faits avec des branches de palmier macérées dans un vin astringent ou dans du vinaigre, avec du cérat rosat et des infusions de feuilles de myrthe ou de pomme avec de l'alun ou de l'aloès et de la fleur de vigne, avec de l'hy-

dans une décoction froide faite avec des mûres, des lentisques, de sycomores sauvages, de l'écorce de pousses de grenade, de ses feuilles, ou de saule qu'on aura fait bouillir puis refroidir pour que la femme puisse s'y asseoir. Si à cause des mouvements vous redoutez le bain de siége vous pourrez faire des injections, avec du suc de plantain, on trempe des pessaires dans ces décoctions... Si la maladie continue, nous faisons des pessaires avec hypocistide, de l'acacia et de l'opium dissous dans du vinaigre, solution dont on imbibera de la laine ; un petit flocon de laine imbibé de ce liquide sera insinué dans l'orifice utérin pour arrêter le sang et le faire se coaguler ; ce flocon devra être renouvelé souvent. On pourra aussi appliquer des ventouses bien

pociste, ou d'acacia, avec des galles mûres, ou de l'huile récemment faite, ou de roses, de myrtes, de mastic, de coings ; ou avec une herbe astringente et réfrigérente comme l'euphorbe, la jusquiame, le plantain, le psillum, la strychnos, la pariétaire, le polygonum, la chicorée, avec une bouillie de farine et du vinaigre, des feuilles de palmier, médicaments dont il faudra changer fréquemment la composition. Il faudra employer aussi des pessaires plus énergiques, avec des galles, de la manne, de l'encens avec de la calamine, parties égales, avec de l'eau miellée ou de la cendre d'éponges, de la poix liquide, avec de la lie de vin séchée avec quelque suc astringent. S'il existe des érosions, on emploiera le remède noir avec du vinaigre ou quelque trochisque que l'on a l'habitude de prescrire dans les maladies des intestins ; on devra les employer quoiqu'une croûte se soit produite ; on y remédie facilement, pourvu que la malade reste en vie. Il faudra donner de l'eau avec les aliments, après que le visage aura été bien nettoyé avec des éponges. Pour nourriture, elle prendra du riz cuit avec de l'eau fraîche ou avec de l'eau vinaigrée, ou de la farine ou du pain, un œuf frais avec du vinaigre et, pendant quelques jours avec de la chicorée, du plantain et du vinaigre et un peu de sumac nouvellement broyé ; une pomme de cydonie rôtie, une poire cuite, un peu de blanc de volaille avec des baies de myrthe farcies, ou de la perdrix ou de la gelinotte, ou quelque autre viande de même nature. Le temps normal de la guérison étant passé, on donnera un peu de vin, et quand l'érosion aura été cica-

chauffées qui resteront en place longtemps et seront enlevées doucement. On pourra aussi appliquer comme topiques avec des petites palmes de Thèbes, des pommes de Crète, de l'alun, de la noix de galle, de l'aloès, de châtaigne et d'acacia *omphacium,* bien liés avec de la cire et de l'huile de rose, etc. ; nous faisons usage aussi de pessaires plus énergiques avec des galles, de la mauve, de l'encens, de la chaux et de la terre mélangées avec les décoctions ci-dessus, de la cendre d'éponges préparée suivant le mode indiqué plus haut, de l'éponge neuve imbibée de poix liquéfiée dans une marmite, couverte d'un couvercle en terre cuite, on le mettra au feu et quand il aura brûlé, on

trisée, on prescrira un bain. Nous rejetons complètement la saignée comme moyen de dérivation du sang que beaucoup, et *Thémison,* emploient ; la saignée est un relâchant, et la partie du sang qui reste (à la malade) devra être condensée et contractée, ce n'est donc pas un liquide à dériver mais à contenir ; au reste, la saignée est un moyen incertain, car si l'écoulement du sang n'est pas arrêté, la malade périra fatalement un peu plus tôt ou un peu plus tard, puisqu'elle aura été épuisée par une double perte. Si la vie est conservée, et si, plus tard, il survient une inflammation par suite d'une lésion plus considérable, il naît un danger qui en est l'effet ; si nous saignons la malade, nous la mettons immédiatement en danger, puisque nous lui soustrayons du sang pendant son hémorrhagie, et si, alors, une grande inflammation survient, nous laissons la malade sans avoir la possibilité de la secourir, car rien ne prévient le danger, de l'inflammation comme la saignée. Il en est qui ont la prétention d'améliorer la maladie par l'antipathie, par la pierre magnétique, le hibou, le caillot de sang de lièvre et autres amulettes de cette espèce, auxquelles nous n'attribuons aucune puissance. Nous ne défendons toutefois pas l'emploi de ces moyens ; ils n'ont aucun effet, cela est vrai, mais quelquefois ils soutiennent le courage des malades qui y ont confiance.

l'enduira avec les poudres ci-dessus, on l'enduira de blanc d'œuf. Si le sang continue à couler, on pourra faire usage des trochisques que nous employons dans la dysenterie, pourvu que la malade puisse les supporter et guérir peu à peu ; on donnera ensuite des aliments (*cibos stalticos*[1]) cicatrisants (?), des bouillies de riz, de lentilles avec du vinaigre assaisonné d'huile espagnole, de la chicorée, de la laitue, du poisson, des œufs et, parmi les volailles, des pigeons, de la perdrix, on fera une purée à laquelle on ajoutera de l'huile d'Espagne. Enfin nous donnerons du vin jusqu'à guérison complète, mais on ne permettra à la malade de se lever que bien tardivement.

1. *Stallica* dicuntur medicamenta, quæ carnes vulneribus æquant. (Castelli, ex libr. spur. GAL. *de Dynamid.* Verum generaliter significant, quod *Repellentia.*)

CHAPITRE L

DU FLUX DE LA FEMME

Le flux de la femme a été caractérisé de différentes manières par les anciens ; dans son premier livre des maladies, *Alexandre Philalèthes* dit que c'est un écoulement trop considérable et permanent de sang ; selon *Démétrius, Hérophile,* c'est un écoulement prolongé d'humeurs par l'utérus qui n'est pas uniquement sanguinolent, mais qui varie suivant les moments. Pour nous, c'est un écoulement chronique d'une assez grande quantité d'humeurs. Selon *Asclépiade* et d'autres, il en existe deux variétés, l'une rouge, l'autre aqueuse blanche. Selon *Démétrius,* cet écoulement diffère, comme couleur et comme propriété ; comme couleur, car l'un est blanc et ressemble tantôt à une décoction de riz à l'eau, l'autre est tantôt rouge, noir, sanguinolent, ressemblant à de la lavure de chair, rouge d'intensité variable, quelquefois pâle. Comme symptômes qui l'accompagnent, l'écoulement est indolore, d'autres fois il est douloureux et accompagné d'un senti-

Du flux de la femme. — Cette maladie est caractérisée par un flux abondant d'humeur qui sort continuellement de la matrice ; elle est variable comme couleur ; la femme qui en est affligée a mauvaise mine, est maigre et n'a point d'appétit, et quand elle commence à marcher il se forme de l'œdème des jambes. Cette maladie où l'écoulement existe seul diffère de celle où l'écoulement est douloureux et provient d'une plaie avec fièvre et où l'écoulement est tantôt clair, tantôt purulent.

Ce flux sans plaie et indolore, où l'écoulement est le seul phénomène, peut être l'objet du même traitement que celui que nous avons indiqué dans l'hémorrhagie utérine ; nous ne défendons point de donner des médicaments simples, comme de la gelée de lièvre, de veau, d'agneau ou de cerf avec du jus de raisin, des baies de myrte, de l'écorce de

ment de morsure au moment où la sécrétion a lieu ; on dit que l'un provient de tout le corps, l'autre de la matrice, l'autre de quelque autre partie du corps; *Démétrius* énumère ces différences et indique leurs symptômes ; l'exposé serait à la fois long et inutile, car, bien que la source de l'écoulement se trouve dans le corps tout entier, c'est l'utérus qu'il faut traiter pour obtenir la guérison. On dit que l'écoulement blanc est plus difficile à guérir que l'écoulement sanguin, parce qu'il provient de vaisseaux plus ténus. Dans le diagnostic que nous posons, nous cherchons à déterminer par des signes : le lieu d'où il provient, les parties habituellement mouillées par lui, sa coloration qui est variable, la pâleur et l'émaciation qu'il produit, l'absence d'appétit qui en résulte et, d'après sa marche, la difficulté de la respiration ainsi que le gonflement des pieds. L'affection diffère essentiellement par la présence ou l'absence de douleur, avec ou sans ulcération, qu'elle s'accompagne d'inflammation, si l'écoulement est sordide ou pur.

. . . .

Si la malade veut faire usage de potions, qu'elle ne prenne pas de purgatifs... ou de médicaments âcres ou légers et... comme des lotions de sciures préparées par macération avec oboles II, et terre de samia dans deux hémines d'eau ; selon les circonstances, avec du vin astringent, de la gelée de lièvre, d'agneau ou de graines de raisins infusés avec du myrte, du malicorne, de l'écorce de pin ou autre substance analogue réduite à la dose de deux drachmes,

grenade ou de pin, mettant deux drachmes de tout ce mélange dans une potion ; mais il vaut mieux faire une décoction de palmules, de pommes de cydonie, dans laquelle on mettra de la poudre ; chaque fois que le flux deviendra douloureux, il faudra faire des injections vaginales avec une décoction d'orge et faire usage de tous les relâchants chauds et donner une bonne nourriture ; de cette façon on guérit aussi la plaie interne. Si l'écoulement est sordide, nous employons le traitement indiqué dans la dysenterie ou dans celui des plaies utérines, on en obtiendra le meilleur résultat. Si la maladie est devenue chronique, nous emploierons le traitement cyclique pour que la malade sorte de son état misérable, reprenne ses forces sous l'influence d'une médication altérante et voie tarir la sécrétion dangereuse.

ou une décoction de branches de palmier de Thèbes ou de pommes de cydonie. Si l'écoulement est douloureux, il faut faire des injections avec une décoction d'épeautre, de blé ou d'orge, au moyen de la canule destinée aux injections utérines. On peut aussi faire usage de cataplasmes chauds et suivre un régime composé d'aliments chauds et légers. Mais s'il existe des ulcères, il faudra suivre le même traitement que dans les fluxions violentes et douloureuses sans ulcères. Si les ulcères sont sordides, et si la matière qui en provient ressemble à de la lie de vin ou aux déjections de la dysenterie, il faudra employer des purgatifs et faire usage des moyens cicatrisants, dont nous parlerons quand nous traiterons des ulcères utérins. Si l'écoulement est devenu chronique, avec des exacerbations et des rémissions, il faudra employer les lénitifs et, par intervalles, des toniques et métasyncritiques (reconstituants), tels que des promenades en litière ou à pied, des exercices de la voix, le traitement par les onctions, les bains, un peu de vin, des cautérisations (ignées), des insolations, des ventouses, des onguents irritants (épilatoires) qu'on emploie dans le traitement reconstituant, des frictions avec la main nue ou avec un linge rude, des sinapismes, des vomitifs avec les petites racines, des mets toniques et le traitement par alternances de natations et d'affusions dans les eaux thermales, des changements d'air, des bains de siège et des pessaires stimulants. La saignée se fera au bras, si l'écoulement est sanguinolent, ou au nez, ou au front comme nous l'avons dit plus haut. Nous rejetons ces saignées comme nous l'avons dit, à moins qu'une violente douleur ne la rende urgente ; car le traitement exige des astringents et non des relâchants. Si le flux est épais, il faudra, pendant longtemps, éviter les promenades, les frictions énergiques à l'hypogastre et aux lombes, les aliments toniques, échauffants, flatulents et diurétiques ; ne pas relâcher le ventre, ne prendre des bains que rarement et à de longs intervalles, et prendre garde aux suspensions de la respiration que ce genre d'affections provoque.

CHAPITRE LI

DE LA SUFFOCATION UTÉRINE

Le nom de suffocation utérine donné à la maladie dont nous nous occupons, lui vient d'un de ses symptômes : la suffocation. Elle est caractérisée par une suspension de la respiration, avec absence de la voix et suppression du sentiment qui sont causés par une maladie de l'utérus. La maladie a été précédée d'un ou de plusieurs avortements, d'un accouchement prématuré, d'un veuvage prolongé, d'une suspension des menstrues, d'une apparence de grossesse produite par une flatulence utérine. Les malades en sont atteintes subitement, et tombent par terre sans voix avec une respiration difficile et la perte des sens ; les dents s'entrechoquent et deviennent stridentes, quelquefois il y a des convulsions des membres, d'autres fois un état de résolution ; la région précordiale est soulevée, l'utérus[1] a fait ascension et le

De la suffocation utérine. — L'étouffement utérin qui, par les Grecs a été appelé πνίξ ὑστέρας, par suite du symptôme qu'éprouvent les femmes, est une suspension de la respiration et des sens qui, silencieusement, monte de la matrice à la poitrine, laquelle suspension de la respiration les fait ressembler à des mortes. Cette maladie se produit à la suite d'avortements réitérés ou d'accouchements prématurés, un veuvage prolongé, une rétention de la menstruation ou d'un gonflement de la matrice. Ces symptômes se produisent lorsque la matrice monte vers la poitrine, à la suite de quoi les sens sont suspendus silencieusement, les dents claquent, les yeux sont fixes, les mains et les pieds sont animés de mouvements le plus souvent étendus, la région précordiale est gonflée, la poitrine tuméfiée, les veines du

1. Voy. *Hippocrate,* Littré, VIII, 33.

thorax est gonflé, les vaisseaux de la face sont turgescents et distendus, froids, couverts de sueur ; le pouls cesse presque de battre ou est très petit. Lorsque les malades sortent subitement de cette attaque et se relèvent, rendent compte de ce qui s'est passé, elles disent qu'elles ont mal à la tête et aux membres ; beaucoup parlent comme en délire. Cette affection utérine a une grande affinité avec l'épilepsie, à cause de la perte de la voix et des sens, l'apoplexie, la catalepsie, la léthargie, avec la perte subite de la voix qui afflige ceux qui ont des vers ; mais elle s'en distingue immédiatement parce que l'on constate que l'utérus n'est pas dans son état normal, qu'il est enflammé depuis longtemps et s'est porté en haut. Ce que racontent la plupart des femmes hystériques, de leurs souffrances, ne concorde pas avec cela ; et ce que les femmes hystériques accusent, comme cause antécédente, une affection utérine, ne concorde également pas avec ce que rapportent celles qui, à cause des vers, sont privées de la parole et qui souffrent de maux de tête ; chez les épileptiques, l'écume paraît à la bouche et le pouls est plein, il n'est pas plein chez les hystériques ; chez les apoplectiques il est fort, faible chez les hystériques. Elles diffèrent des cataleptiques en ce que la catalepsie arrive pendant la fièvre avec distension des paupières et claquement des dents, précédant la grande intensité de la fièvre et se terminant dans les mêmes conditions. La suffocation utérine, au contraire, arrive dans un état qui n'est pas fébrile et les paupières sont fer-

front sont plus saillantes, la face est froide, couverte de sueur, le pouls est insensible ou très petit, quelquefois très difficile à sentir ; quelquefois elles reviennent rapidement à elles, se lèvent, se rendent compte de ce qu'elles ont souffert, d'autres fois ne savent rien, se plaignent de douleurs de tête et du cou, quelquefois elles délirent.

Le silence qui accompagne ces phénomènes donne à cette maladie une ressemblance avec l'épilepsie, l'apoplexie et les accidents produits par les vers, mais elle en diffère en ce que dans l'épilepsie, l'apoplexie et l'affection qui résulte des vers ne présentent aucun déplacement de la matrice qui est trouvée dans sa situation normale. Chez celles affectées de suffocation utérine, la matrice est enflammée quand elle monte,

mées ; les léthargies ont cela de particulier de naître pendant la fièvre et de se terminer par le sommeil, que le pouls est fort, ce qui n'arrive pas chez les hystériques. Le défaut de voix chez celles qui ont des vers présente ce caractère distinctif que, dans les intervalles, elles jettent des cris et ont un pouls inégal et intermittent. Telles sont les différences qui existent chez les hystériques et celles qui ont des maladies similaires. C'est un genre de maladie circonscrit et aigu, soit qu'elle naisse d'une cause aiguë ou qu'elle ait une durée longue ; c'est à ces conditions que le traitement doit s'accommoder. L'accès s'étant produit, il faut installer la malade dans une chambre de moyenne grandeur, chaude et claire, et la réveiller de son accès en faisant mouvoir sa mâchoire, appliquer des fomentations sur le front, étendre doucement les membres contractés et contenir les extrémités en chauffant les articulations et les parties refroidies ; on abstergera la face avec des éponges douces trempées dans l'eau tiède. Si la voix continue à être absente, il faudra appliquer des ventouses sèches aux aines et aux parties voisines, puis on imbibera d'huile douce de la laine pure qu'on appliquera sur les extrémités qu'on entourera de bandes ; les mâchoires étant écartées, on instillera dans la bouche un peu d'eau chaude. Quand la malade sera revenue à elle, elle devra rester à la diète ; plus tard, on donnera un peu d'eau miellée, et on la mettra sur un lit de repos. L'acuité de la maladie étant apaisée, à moins que quelque chose l'empêche ou que l'on craigne

ce qui cause leur accès. Chez les femmes atteintes d'épilepsie il y a grande salivation spumeuse à la fin de l'accès ; elles ont le pouls élevé et éprouvent des maux de tête quand elles reviennent à elles ; chez les apoplectiques, le pouls aussi est élevé, mais quand elles reviennent à elles, elles sont paralysées ; rien de cela dans la suffocation utérine ; la léthargie et la catalepsie se distinguent en ce qu'elles se produisent toujours pendant la fièvre, la suffocation hystérique jamais. Celles qui ont des vers lombrics éprouvent des sentiments de piqûres dans les intestins, et elles ont un pouls facile à sentir et la matrice saine.

Tel est le diagnostic différentiel entre la suffocation hystérique et les maladies qui arrivent par suite d'une stricture. Elle est aiguë, par

que la diète ait duré trop longtemps, on fera une saignée, une injection d'huile douce et chaude, on donnera également un lavement, et pour la toilette et la boisson on donnera de l'eau chaude; pendant trois jours on observera une diète complète et après, on commencera le traitement consécutif du corps, puis on donnera d'abord des aliments liquides, puis le lendemain des aliments solides jusqu'à ce que le danger qui menaçait l'utérus se soit complètement évanoui. La malade ayant été ainsi remise, on appliquera des cataplasmes que nous avons prescrits pour la menstruation difficile, et des fomentations au moyen d'éponges et des bains de siège émollients dont nous avons indiqué la composition ; on appliquera aussi des pessaires faits avec de la graisse, des moelles et du fenugrec et des mauves, et l'onguent de lys et de cyprin et des lavements d'huile, ou d'huile et d'eau, utiles surtout s'il y a constipation et si les matières sont dures. La maladie étant ainsi enrayée, on usera de préférence de pessaires en cire et surtout de ceux rendus émollients. La nourriture sera variée, on donnera des bains et du vin ; s'il survient de nouveaux accès qui prennent un caractère intermittent. Si la maladie traine en longueur, on traitera les accès comme nous l'avons dit. Pendant leur intervalle, il faudra remonter l'état général de la malade par des moyens variés, des promenades, des lectures, des récitations, des onctions, des exercices, des bains et une nourriture variée. Il faudra ensuite prescrire un traitement reconstituant (métasyncri-

fois aussi chronique. Notre traitement est le suivant : au début, le traitement sera émollient; si les accès se renouvellent et si la maladie prend une allure chronique, le traitement sera métasyncritique [1]. Quand la femme tombera malade, il faudra la faire se coucher dans une chambre chaude et claire, la tête élevée, le corps presque assis les

---

1. Le Dictionnaire étymologique de Castelli à l'article *Métasyncritique* renvoie au mot *Metacorpopoeia*... « vires reficiens », *recorporaticium*, ce qui, selon l'étymologie, conduit à admettre comme équivalent le mot français reconstituant,... altérant, c'est-à-dire changeant l'état même du corps.

tique) au moyen d'aliments toniques, des dropaces, des ventouses, des cautérisations ignées, des frictions énergiques, des aspersions pulvérulentes, des bains de siège toniques, des pessaires et des emplâtres caustiques, des sinapismes et des pommades. Si la maladie ne cède pas, on pourra recourir à une médication perturbatrice, en employant l'ellébore blanc, après les vomissements provoqués au moyen des petites racines; on prescrira des voyages sur terre et sur mer, des eaux thermales naturelles, dont nous avons exposé le traitement dans nos commentaires sur ces médications. Sur ce point, les médecins ne sont pas d'accord, les uns emploient des substances fétides, odorantes, comme des crins brûlés, des mèches éteintes, des fumigations de cornes de cerf râpées, de laine, de bourres de laine brûlées, de la poix liquide, de la résine de cèdre, bitume, coquillages, le peucedanum (ou queue-de-pourceau), de peaux, des étoffes huilées, le nez frotté avec du castoreum, des punaises broyées, et enfin de toutes substances qui passent pour offenser l'odorat, qui forcent l'utérus à se réfugier à sa place; on applique aussi, à la partie inférieure, des aromates d'une odeur douce et agréable, tels que le nard, le styrax, afin que l'utérus quitte les lieux supérieurs pour se réfugier vers les parties inférieures. Au reste, *Hippocrate*[1] avait donné à des malades de la décoction de choux, du lait d'ânesse, et pour irriter (*vexare*) l'utérus au moyen du gros intestin, il avait mis dans une canule des paillettes de fer de forgeron et les avait soufflées

mains et les pieds maintenus étendus, car les membres et l'intelligence sont agités. On chauffera les parties centrales du corps au moyen des mains des aides, on trempera un pinceau dans de l'eau chaude avec lequel on passera sur le visage; si le mutisme persiste, on fera bien d'appliquer sur l'hypogastre et sur les aines des tissus de laine, d'envelopper tout le corps, d'ouvrir la bouche et d'instiller un peu d'eau chaude, puis de l'eau miellée et de la réveiller avec une plume (promenée sur le visage). Quand elle sera revenue à elle, et si elle n'est pas

---

1. Voy. *Nature de la femme*, où le même traitement est prescrit par les mêmes motifs. (VIII, 267, § 7, p. 33.)

dans l'intestin pour en obtenir la dilatation. Dans le troisième livre des Maladies des femmes, *Dioclès* (recommande) de comprimer les ailes du nez, d'ouvrir la bouche et prendre un sternutatoire, et de pousser l'utérus vers la partie inférieure du corps en s'aidant de la main pour comprimer la région précordiale, et en faisant sur les cuisses des affusions d'eau chaude. *Mantias,* au contraire, prescrit de boire du vin qui contient du castoreum et du bitume, et si la malade ne se réveille pas, il fait sonner de la trompette et battre les cymbales. *Xénophon* appelle aussi à son aide l'éclat de la lumière des torches, et fait entendre des sons divers en limant du fer et en frappant des vases d'airain et en faisant vibrer des cordes. *Asclépiade* emploie aussi les sternutatoires et exerce une constriction sur la région précordiale au moyen de bandes, crie dans les oreilles de la malade et souffle du vinaigre dans son nez ; dans l'intervalle, il conseille de nourrir la malade et de lui donner à boire de l'eau. Nous repoussons tous ces moyens, parce qu'ils irritent ce qui est enflammé. Les substances fétides déterminent un profond sommeil ; l'utérus ne quitte pas le flanc, alléché comme un animal par des parfums agréables, fuyant les mauvaises odeurs. C'est l'inflammation qui est la cause de cette astric-

trop fatiguée, on lui donnera un peu de nourriture, on fera une saignée, puis une injection d'huile, et on donnera un bain de siège avec des décoctions. Après trois jours, pendant lesquels on aura fait des onctions, on donnera une nourriture légère jusqu'à la cessation, et on la nourrira tous les deux jours, on appliquera des cataplasmes, des fomentations, puis on placera les pessaires convenus et, au déclin de la maladie, on fera usage d'onguents et d'emplâtres simples et on lui donnera un bain et on la remontera avec une nourriture convenable et du vin. Si l'affection paraissait prendre un caractère de chronicité, il faudrait ajouter aux moyens que nous avons indiqués, des promenades, des exercices suivant l'ordre que nous avons indiqué, des salaisons de cucurbitacés, des frictions, des révulsifs, des sinapismes, des petites racines pour déterminer des vomissements, des voyages sur terre et sur mer, des traitements thermaux dans l'ordre que nous l'avons indiqué dans notre livre sur les médicaments.

Les anciens médecins avaient par erreur pensé que toutes les choses

tion et même aussi des contractions dans les parties qui ne sont pas enflammées. C'est par sympathie qu'elles sont malades. Il est dangereux de léser l'estomac par des médicaments âcres; l'insufflation, au moyen d'un tube, de la batture de fer dans l'utérus distend encore davantage cet organe déjà gonflé par lui-même; quant aux sternutatoires, ils causent un véritable ébranlement, et, par leur âcreté, ils sont contraires à la santé et affligent les malades d'une maladie qui peut durer, c'est pourquoi ils aggravent la maladie au lieu de la diminuer. Les sons des vases d'airain blessent les malades qui déjà sont irritables, beaucoup de personnes en bonne santé gagnent ainsi des maux de tête. L'insufflation du vinaigre dans le nez est nuisible par elle-même, les inflammations externes et les inflammations internes déterminent une espèce d'astriction. Nuisibles aussi sont les sons des cordes et la constriction par les bandes de la région précordiale, l'utérus déjà dans un état inflammatoire en est comprimé, un cataplasme même est parfois difficilement supporté, en raison de la constriction qu'il produit. L'eau en boisson n'est pas inutile, car elle ne nuit jamais, puisque la malade a besoin d'être fortifiée et d'un effet altérant qui pourra la guérir, cet effet pourra être favorisé par un peu de vin coupé d'eau. Le coït débilite toujours,

fétides placées devant le nez, des cheveux brûlés, une lumière éteinte, que les choses bien parfumées placées devant les parties génitales avaient pour effet de faire fuir la matrice de haut en bas, les seconds de l'appeler; d'autres employaient le son des timbales et des cymbales, d'autres frappaient la tête, etc. Ce sont là des choses irrationnelles et vaines que j'ai cru devoir signaler comme telles dans mes écrits.

De la tension de la matrice. — C'est une tension de la matrice, son gonflement, au-dessous de l'ombilic, sous forme d'une tumeur dure avec douleur des reins, de la tête et de l'estomac. Le cours de l'urine peut en être entravé, le sommeil en est gêné, il survient des douleurs comme dans l'imminence de la menstruation, le doigt introduit dans l'orifice utérin trouve celui-ci libre.

Nous employons le même traitement que dans l'inflammation de la matrice.

c'est pourquoi il n'est pas utile, il ne peut en résulter qu'un affaiblissement du corps. Des affusions froides sur la tête répugnent à l'art, le corps étant rendu plus dense par la réfrigération, il en résulte une augmentation de l'inflammation et un réveil plus difficile à obtenir.

CHAPITRE LII

DE L'ÉCOULEMENT DE LA SEMENCE

L'écoulement de la semence n'a pas lieu seulement chez les hommes, mais aussi chez les femmes. Cette excrétion se fait sans désir vénérien et sans effort, à de petits intervalles de temps; le corps pâlit, s'affaiblit et maigrit. L'utérus se relâche peu à peu, insensiblement sont portés vers l'utérus les matériaux du corps qui y ont subi des modifications, comme les larmes dans les ophthalmies. Cette maladie a ordinairement une allure chronique et prédispose aux fluxions. C'est pourquoi, dans les commencements, comme dans l'état chronique, il faut traiter cette maladie avec douceur, par de légers astringents et des toniques. Il faut prescrire des bains de siège avec des décoctions astringentes et réfrigérantes, par exemple de roses, de myrte, de lentisque, de mûres sauvages, frictionner le bas-ventre et les aines avec de l'acacia, de l'hypociste, infusés dans du vin astringent ou autres médicaments de la même espèce; faire usage de cataplasmes faits avec de la cire, des feuilles de palmier, des pommes de Cydon et du myrte. On appliquera sur les lombes de grandes feuilles de plomb minces; le lit ne sera pas trop mou,

Du flux de la semence chez la femme (appelée gonorrhée par les Grecs). — Dans cette maladie la semence est excrétée chez la femme sans aucune sensation vénérienne; il en résulte de la pâleur, de la lassitude et de l'amaigrissement, c'est une maladie toujours chronique. Il en résulte que tous les astringents sont à employer. On appliquera sur les reins des lames de plomb fixées par des bandes; elles sont couvertes par les vêtements. Les femmes doivent éviter le commerce des hommes et les conversations libidineuses, et suivre un régime réconfortant dont on a trouvé plus haut les détails.

plutôt un peu dur. On donnera des vomitifs, la malade étant à jeun. Il faudra exercer et frictionner les parties supérieures du corps et les chauffer, oindre sans les chauffer les parties inférieures voisines de l'organe malade. On donnera en boisson de l'eau dans laquelle on a fait macérer des racines de coqueret séchées dans l'ombre, une drachme de semence d'agnus-castus, préparée de même, ou de semence de chanvre ou de rue. Les aliments ne doivent pas être liquides ; il faut éviter les potages, car ils forment le sperme ou irritent ; les aliments devront être secs : du poulet rôti et un peu de vin blanc. Il faut éviter avec soin tout ce qui peut exciter les désirs vénériens, ne pas montrer de peintures licencieuses, ni parler de caresses, ni prendre part à ces conversations ni autres de cette nature. Si la maladie traîne en longueur, il faut faire usage d'exercices et de sudations et de bains froids, faire de fréquentes onctions sur le bas-ventre avec de l'huile de roses. Il faut faire aussi usage de tous les moyens que nous avons prescrits aux hommes contre les pertes séminales pendant la nuit. Quand une rémission aura été obtenue, on fera usage des remèdes reconstituants, comme nous l'avons dit.

CHAPITRE LIII

DE L'ATONIE UTÉRINE

L'utérus peut être débilité comme toutes les autres parties du corps. Cette maladie atteint celles qui ont de l'aversion pour les rapprochements conjugaux, qui sont réglées trop abondamment, irrégulièrement, trois ou quatre fois pendant le mois, perdant du sang de couleur foncée ou comme de l'eau ; ne retenant pas la semence du mari qui s'écoule presque aussitôt après le coït, ou un peu plus tard, quelquefois au bout de quelques jours, d'autres fois, sous forme d'un organisme déjà formé, mort ou déjà entièrement émacié; expulsion avant le temps ; ainsi sous forme de perte de semence, d'avortement ou d'accouchement prématuré. A l'époque des menstrues, la femme éprouve des douleurs du bas-ventre, des reins, des cuisses ; l'estomac est malade et elle souffre de vapeurs qui montent à la tête; elle est affectée des mêmes souffrances que celles qui ont des suffocations ; celles qui souffrent ainsi ont quelquefois du délire, de la mélancolie et des aliénations mentales. Ces accidents arrivent souvent à la suite de

De la lassitude de la vulve. — Les femmes dont l'utérus est faible sont menstruées abondamment et trop fréquemment ; elles sont fatiguées par les rapprochements sexuels, souvent ne retiennent pas la semence de l'homme, la rejettent et avortent ou ne conduisent pas leur grossesse à terme ; ce rejet a lieu le premier, le deuxième ou le troisième jour, ou elles avortent au deuxième ou au troisième mois, rejettent le fœtus non vivant et grêle, ou accouchent prématurément d'un enfant mal formé.

Nous employons le même traitement que dans l'hémorrhagie utérine, ceci étant aussi une fluxion, mais chronique.

grossesses répétées et de distensions utérines, quand les enfants étaient volumineux. Pour le traitement, il faut recourir aux moyens que nous avons déjà exposés, qui ont pour effet de rendre aux parties malades leur énergie et leurs forces, car il s'agit de guérir une fluxion chronique. Ainsi, pendant l'exacerbation, il faudra employer des astringents, dans les intervalles, les toniques et les reconstituants. Si la semence n'est pas rejetée de suite, il faut aider à la conception comme nous l'avons montré au commencement de notre travail. Lorsqu'on craint la corruption du fœtus, il faudra chercher à s'opposer à son expulsion en faisant observer à la femme un grand repos, en la faisant se coucher, pour que les parties supérieures du corps soient dans une position déclive, les parties inférieures élevées ; il faudra appliquer sur les lombes des éponges trempées dans de l'eau vinaigrée et exprimées ; ce traitement a pour effet de prévenir l'avortement ; il est applicable aussi quand l'expulsion de l'enfant de l'utérus est récente. Il faudra par conséquent prescrire des bains de siège astringents, qui soient tièdes à la main ; faire dans l'utérus des injections d'huile de roses tiède, ou de narcisse, ou de susinum, ou de fleurs de pensée, et faire des onctions aux lombes et à l'hypogastre avec les mêmes moyens. Tout le corps devra prendre de l'exercice qui soit en rapport avec la situation de la femme. Il faudra que la nourriture soit parcimonieuse, que la malade prenne des viandes légèrement astringentes. Elle devra aussi boire peu, particulièrement, en petite quantité, du vin blanc qui est astringent. Que la malade boive peu, car la soif est fréquente dans cette maladie. Il faut éviter le lait et les laitages et tout ce qui relâche le ventre.

CHAPITRE LIV

DE LA PARALYSIE UTÉRINE

Des causes variées peuvent produire la paralysie (ou l'inertie) utérine, parmi lesquelles il faut citer particulièrement les avortements répétés. Les femmes qui en sont atteintes n'éprouvent aucun plaisir dans les rapports sexuels, l'orifice de l'utérus est froid et mou comme en décomposition, et le col de l'utérus est insensible. Parfois les menstrues sont retenues complètement, d'autres fois l'écoulement est irrégulier, comme désordonné et empêché ; il en résulte que quelquefois la femme perd le sentiment pendant la promenade, et il lui semble qu'un corps étranger est en elle. Elle est inerte pendant le coït, le sperme ou bien ne pénètre pas dans la matrice, ou en sort comme d'une cavité privée de vie ; les parties voisines participent parfois à cette inertie ; il en résulte une émission involontaire de l'urine et des selles, ou bien une réplétion du rectum. Cette maladie peut avoir une marche aiguë ou chronique, quelquefois il y a des exacerbations, quelquefois des rémissions. Nous reconnaissons ces exacerbations par le sentiment de pesanteur qu'éprouve la malade, la

De la paralysie utérine. — Chez une femme affectée de paralysie utérine l'orifice est froid, rugueux et mou et ne sent pas le doigt explorateur de l'accoucheuse ; la femme a de l'aversion pour les rapprochements sexuels, elle les fuit et ne les subit que forcée ; elle ne conçoit pas ; elle évite la marche, est menstruée irrégulièrement ou même pas. Le traitement est celui des femmes affectées de menstruation goutte à goutte ou douloureuse.

difficulté de percevoir les sensations, une fluxion (menstruelle) plus considérable, ou par l'état contraire. Pour le traitement, il faut s'en rapporter à ce que nous avons dit de la rétention des menstrues ou de l'écoulement goutte à goutte et des douleurs qui les accompagnent.

CHAPITRE LV

DES DÉVIATIONS UTÉRINES

De même que les doigts peuvent être contournés, de même aussi l'orifice utérin et le col peuvent être déviés vers les côtés, en avant et en arrière, ou l'organe être soulevé et déplacé en avant et en arrière. Ces déviations sont révélées par l'introduction du doigt (qui en constate l'existence et en détermine la variété). L'inclinaison vers un côté fait naître une tension, une douleur et un engourdissement dans le côté correspondant, même quelquefois de l'émaciation, du refroidissement et un empêchement à la marche et même à la station. L'inclinaison en avant et le soulèvement de la matrice gênent l'émission de l'urine, produisent une tension dans le pubis et l'impossibilité de se tenir debout. L'inclinaison en arrière cause particulièrement un empêchement à la défécation et à l'émission de gaz, et une difficulté de s'asseoir qui est d'autant plus grande que la matrice est plus dirigée et inclinée vers l'anus ; ce sont là les signes de la

De toutes les inclinaisons de la matrice. — La matrice et son col peuvent s'incliner dans quatre directions ou s'élever. C'est le doigt de la sage-femme qui le constate et qui en fixe les symptômes. Si la matrice est inclinée d'un côté, le pied correspondant éprouve de la tension, de la torpeur et du froid, la marche est gênée. Si la matrice est déviée en avant, la femme sentira de la douleur dans le bassin et l'émission de l'urine est gênée. Si la matrice est inclinée en arrière, les selles et les vents sont émis avec difficulté ; la femme éprouvera de la douleur en s'asseyant, si la matrice est inclinée vers l'anus ; ce sont là les symptômes généraux des rétrécissements utérins, mais avec chaleur dans le col utérin et dureté ; ces signes doivent être soigneusement recherchés pour que nous puissions guérir la lésion réelle.

déviation ; s'il s'y joint de l'inflammation, il en résulte une dureté pour l'organe ou une gêne d'une partie voisine... D'après notre avis, on devra prendre en considération l'état général de la malade, car dans les exacerbations, il faudra éloigner avec soin les médicaments âcres et irritants et faire usage de préférence de substances calmantes et relâchantes ; pendant les rémissions, il faudra en venir de préférence aux moyens qui peuvent modifier cet état général de choses. Si la maladie a pris une allure chronique, il faudra employer les altérants dont nous avons parlé plus haut. Nous y renvoyons le lecteur.

CHAPITRE LVI

DE LA PNEUMATOSE UTÉRINE

La pneumatose utérine peut survenir après l'accouchement par suite d'un refroidissement qui ferme l'orifice utérin, un caillot s'y étant produit, comme dans toutes les autres parties du corps. L'accumulation gazeuse dans la cavité utérine peut se faire aussi dans un autre moment ainsi que dans la substance même de la matrice s'il y a un obstacle à la sortie du gaz. Il en résulte une tuméfaction du ventre et même de tout l'hypogastre, comme dans une hydropisie ou une tympanite, de là des douleurs pongitives jusqu'au diaphragme et dans l'estomac qui sont comprimés; elles s'étendent même aux côtés qui ne sont pas moins distendus; chez quelques malades, il survient des douleurs dans la région ombilicale, aux lombes et au bassin, et aussi dans la tête. Le gaz qui s'est accumulé dans la cavité utérine peut produire des borborygmes avec un bruit qui est entendu quand la malade se retourne dans son lit, quand les douleurs la prennent. Quand on percute le ventre, on entend un son tympanitique; quelquefois l'expulsion des gaz se fait par la vulve ce que les pa-

De la tuméfaction de la matrice. — Elle est causée par le froid, un avortement ou un accouchement laborieux, ou un caillot de sang retenu. La matrice se gonfle ainsi que le ventre, la tuméfaction cède à la pression du doigt, mais se reproduit immédiatement et (percutée) elle rend un son tympanitique et la matrice se déplace d'un côté à l'autre, quelquefois elle reste fixe; quelquefois le gonflement persiste, quelquefois il disparaît et se reproduit; nous employons le traitement que nous avons indiqué dans le resserrement et l'inflammation de la matrice; la sage-femme devra rechercher le caillot avec soin et l'amener

tientes ressentent elles-mêmes. Si le gaz s'est développé dans la substance même de la matrice, les douleurs sont plus vives et plus difficiles à guérir; quand l'utérus appuie tantôt plus à droite, tantôt plus à gauche, vers une aine ou vers l'autre, les psoas et les ischions sont douloureux chez beaucoup de malades; on remarque aussi des sympathies que l'utérus éveille; en le pressant avec les doigts, on a le sentiment d'une résistance, mais la dépression disparaît vite, souvent il y a des douleurs pongitives et errantes, comme pulsatiles, que les applications chaudes tempèrent; puis peu de temps après une exacerbation, il survient de la crépitation et des borborygmes qu'on peut percevoir, qui semblent circuler çà et là. La semence introduite pendant le coït se dissout. Le gonflement persiste toujours chez certaines malades; chez d'autres, il ne se produit que par intervalles. Il faut amener un resserrement chez la malade pour obtenir sa guérison, employer des injections relâchantes, des cataplasmes, appliquer des ventouses sèches et scarifiées et d'autres moyens analogues. La malade prendra des aliments d'une digestion facile et agréables à manger, qui ne soient ni âcres ni flatulents, mais d'assimilation facile. On fera des irrigations avec de l'huile chaude et douce dans laquelle on aura fait cuire de la rue et de l'anet. Si l'âge n'y met pas obstacle, on fera une émission sanguine par la saignée; on donnera des bains de siège dans une décoction de rue, de pouillot, de menthe, de maroubier, de thym, d'artémise, de guimauve ou de petites figues sèches. On purgera avec de la hiéra de *Rufus* ou avec le remède d'*Archigénès,* préparé avec la coloquinte. Dans

sans froissement. Si l'affection devenait chronique, on devra employer les moyens que nous avons indiqués quand nous avons parlé de la suffocation utérine, puis nous faisons des applications de figues ou de semences de polyarchion, nous prescrivons des bains de siège avec de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir le *Staphylinum daucus* de Crète ou le puliga. Si la maladie continue, nous ajoutons de l'armoise, le maroubier, de l'hysope ou des baies de laurier. Si cela ne devait pas réussir, nous appliquerions des pessaires comme nous l'avons indiqué, avec les substances indiquées ci-dessus, en y ajoutant la rue, le nitre,

les exacerbations on administrera des injections avec des sucs relâchants, dissolvant les vents, ou on mettra des pessaires ayant la même propriété préparés avec beaucoup d'huile, et des injections utérines au moyen de la canule. Les cataplasmes avec de la figue sèche et la rue, de l'hysope et le nitre, devront être très légers. Si c'est un caillot qui paraît être la cause de la flatulence accumulée, il faudra que la malade prenne de suite un bain de siège, pendant lequel la sage-femme introduira le doigt bien huilé dans la matrice pour atteindre le caillot afin de le soulever doucement, s'il est adhérent, pour le détacher avec précaution et l'enlever sans lésion. Si la tuméfaction persiste pendant longtemps, ce seront les relâchants auxquels il faudra recourir de préférence. Dans les accès et les exacerbations nous employons les mêmes moyens. Une rémission s'étant produite, on fortifiera le corps au moyen d'onctions avec de l'huile chaude faites sur les cuisses et sur les places qui ont été douloureuses, on fera aussi des frictions sur tout le corps avec la main nue ou couverte d'un tissu de lin sec et rude ; plus tard, on donnera une nourriture variée et tonique. Les lombes et l'hypogastre seront couverts avec des dropaces et du nitre, nous y faisons des cautérisations ignées, ou des rubéfactions avec de la moutarde et des figues, ou avec de la farine d'orge avec des figues cuites, de la rue, de l'hysope et du miel, pour cataplasmes. Nous injectons aussi la préparation faite avec le nitre, des figues et de l'absinthe, ou avec de la farine crue avec des figues cuites, ou un emplâtre avec les semences dites, ou le polyarchium, ou ce qui se prépare avec les baies de laurier, d'abord avec du cérat ou seul. Nous prescrivons des bains de

le puliga, le fiel de bœuf, toutes ces substances mêlées ensemble pour faire un pessaire commode dans lequel on mettra des figues broyées, un denier ; du cumin, deux deniers ; de l'afronitrum, un demi-denier, le tout incorporé dans de la laine ; on les trempera dans de l'huile ou du lait avant de les placer. Nous plaçons aussi des ventouses aux parties, les tirant violemment d'un côté et d'autre et les arrachant avec violence. Nous faisons aussi usage d'eau chaude et à la fin nous permettons des bains froids.

siège avec des décoctions de staphylinum, des carottes de Crète, le pulégium, l'artémise et l'hysope, le maroubier, le laurier et leurs fruits, le cassia et le nard. Nous confectionnons des pessaires avec des substances ayant les mêmes propriétés, avec la térébenthine, le galbanum, l'iris, la rue et l'hysope, et d'autres préparés avec le pulège, le nitre, le miel, le fiel de bœuf, par parties égales ; et, afin que toute substance irritante soit éloignée, les figues mûres et grosses seront broyées afin que les petits noyaux soient enlevés. On pourra aussi appliquer de petites ventouses autour des endroits malades et les enlever subitement, nous en agissons ainsi pour obtenir un effet altérant ; on aura recours aux eaux thermales naturelles, aux affusions et aux natations chaudes, puis froides, en s'y habituant peu à peu, pour que les parties malades soient fortifiées. On donnera des mets légers qui puissent dissoudre ces flatuosités ; mais nous rejetons volontiers les substances médicamenteuses et les fumigations aromatiques, car elles troublent l'estomac. Nous rejetons les topiques astringents comme les pommes de cydonie, les palmules de Thèbes avec un vin astringent, l'œnacithe, l'acacia et le malicorne, car la flatulence née de l'astringence n'est pas guérie par les astringents mais par les relâchants.

CHAPITRE LVII

DE L'ŒDÈME UTÉRIN

L'utérus gonflé par l'œdème se présente comme une tumeur d'un jaune blanc ayant une consistance spongieuse qui se laisse déprimer facilement sous le doigt, mais qui, tout aussitôt, se reproduit. L'hypogastre a une couleur égale, comme celle que nous avons décrite dans la pneumatose. Il faut injecter tout d'abord de l'huile chaude, puis du cyprinum et de l'irinum et faire des pessaires avec les mêmes substances et user des mêmes moyens que dans la flatulence utérine.

De la tuméfaction de la matrice. — Lorsque la matrice se tuméfie, on constate les signes suivants : une dureté au-dessous de l'ombilic avec une tuméfaction (des téguments) qui cède à la pression et qui se reforme aussitôt; le ventre n'a pas sa coloration habituelle; elle cède au doigt.

Dans cette affection nous employons ce qui a été indiqué pour l'œdème utérin ; après les injections avec l'eau simple, on fait des injections avec de l'huile de cyprin et d'iris.

CHAPITRE LVIII

DE LA MOLE

Ce qu'on appelle μύλη (*mola*, pierre meulière), que d'autres appellent μύλος (masse), est une tumeur dure de l'utérus qui arrive après une inflammation, quelquefois à la suite d'un ulcère auquel succède une végétation charnue ; on l'appelle μύλος (môle, masse), parce qu'elle est difficile à mouvoir et qu'elle est lourde. Elle peut survenir dans toutes les parties de l'utérus, à l'orifice, au col, si bien que le doigt peut la toucher et en apprécier la pesanteur ; le plus souvent elle occupe toute la matrice, et, si cela est, elle se manifeste sous la forme d'une tumeur qui occupe l'hypogastre, qui est dure, pierreuse, qui repousse les parties supérieures, produit un affaiblissement, de la pâleur et un manque d'appétit. Dans les premiers temps elle en impose pour une grossesse, la menstruation est suspendue, les mamelles deviennent turgescentes, l'estomac se trouble, il y a des douleurs lombaires ; une tumeur s'élève de l'hypogastre. Le temps qui

De la môle. — La maladie appelée la môle est constituée par la dureté de la matrice qui suit l'inflammation et qui s'est étendue à tout l'organe qui parfois a l'apparence d'une matrice à l'état gravide ; quelquefois, à la suite d'une plaie dans la matrice, il s'est fait une excroissance charnue que le doigt explorateur constate dans l'orifice ou dans le col ; la matrice entière peut être envahie par cette excroissance qui peut devenir d'une consistance pierreuse, prendre un grand développement, influer sur la santé générale, altérer le teint ; on lui a donné le nom de *môle*, parce que c'est une masse difficile à mouvoir.

Nous distinguons cette tumeur de celle causée par une grossesse ; dans les deux situations la menstruation est suspendue, les mamelles gonflées et les incommodités sympathiques existent, douleur dans les

s'écoule aide au diagnostic, il survient des douleurs pongitives; la femme ne sent pas de mouvements comme dans la grossesse; tout le ventre s'étant développé sous l'influence de l'accroissement de la tumeur, on pense à une hydropisie; on la distingue de cette maladie en appliquant la main qui ne produit aucune dépression; il y a aussi absence de cette sonorité tympanique et de fluctuation qu'on perçoit par la percussion comme dans une hydropisie. Il arrive quelquefois que, par suite des tiraillements prolongés du foie et des refroidissements, il se produise aussi de l'ascite. Il en est qui disent qu'il se forme parfois des excroissances charnues qui atteignent le volume d'une noix, qui sortent de la vulve chez quelques-unes au bout d'un mois, chez d'autres au bout de trois ou quatre mois. D'autres regardent cette maladie comme incurable et abandonnent la malade, d'autres n'interviennent qu'au début de la maladie. Nous les traitons (ces malades) comme toutes celles qui sont affectées de maladies chroniques. Il ne faut pas abandonner ces malades, mais dans les accès, dont on apprécie la gravité par un sentiment de torpeur, un trouble dans la digestion, des insomnies manifestées sans cause apparente, nous devrons employer des cataplasmes chauds, des relâchants, des ventouses, des scarifications, des sangsues, des fomentations, des injections calmantes, adoucissantes, des pessaires émollients, des bains de siège, des décoctions de guimauve, avec de la cire, de l'huile douce et d'huile de troène, de l'emplâtre diachylon ou de mnasia, et des aliments qui font de bons sucs et qui soient bons par eux-mêmes. On soulèvera la tumeur au moyen d'un

reins, augmentation progressive de volume de la matrice et douleurs, mais aucun mouvement de l'enfant n'est perçu comme cela a lieu vers le quatrième mois; après dix mois, le corps maigrit et le ventre continue à grossir au point qu'on pense à l'existence d'une hydropisie, mais on la différencie de cet état par la percussion du ventre qui est toujours matte et qui ne disparaît pas sous l'influence d'un changement de situation comme dans l'hydropisie où le liquide se déplace par suite d'un changement de position.

Plusieurs médecins pensent que cette affection est incurable : nous

bandage, cela devra se faire dans les moments d'exacerbation. Pendant les rémissions, il faut remonter les forces de l'organisme, faire un traitement par les onctions, par la promenade en litière ou à pied, des bains, des récitations. Il faut à la malade un vin léger et convenable, une nourriture choisie et variée. Il faudra modifier l'état des parties par des onguents irritants, des cautérisations, des insolations, des aspersions avec du nitre et du sel, des frictions, des rubéfactions au moyen de sinapismes, de figues sèches; nous faisons aussi usage de l'emplâtre avec les semences et avec des baies de laurier, du polyarchium de *Ctésiphon* et autres de même genre, de bains de siège et de fomentations avec des vapeurs ayant une action reconstituante, comme les décoctions avec de l'eau de mer ou des mûres, des décoctions de laurier, des baies de laurier, de pulégium, d'hysope, de sauge, de maroubier, d'artémise, de dictame, de centaurée, de polium, de scordium; une marmite placée dans la chaise percée dont le couvercle reçoit un tube (pour fumigations vaginales); de pessaires avec du suint, de la graisse d'oie, de la moelle, de la cervelle de chevreau, du miel, du carex avec du miel et de la graisse, de carex et raisins étendus avec de l'huile vieille, ou de cyprin, ou d'iris, de marjolaine, ou de susinum, ou de malobathrum. Une nourriture tonique est recommandée. Si la maladie continue, la cure par promenades, les eaux thermales naturelles, des vomissements provoqués avec les petites racines et aussi par l'ellébore, si les forces de la malade le permettent. Il faut éviter les pessaires irritants, car leur usage prolongé pourrait causer des ulcérations qui

pensons qu'il faut appliquer le traitement des maladies chroniques en faisant usage des émollients, de cataplasmes, de fomentations, de scarifications, de fumigations, de bains de siège, de pessaires simples et composés, du diachylon de *Mnaséas*; plus tard, nous ferons emploi de médicaments altérants, de frictions, etc.; enfin, nous emploierons des pessaires avec du beurre, du suc d'hysope, etc.; d'autres, parmi les anciens, employaient des applications avec du safran, du storax, etc.; nous désapprouvons complètement ces moyens qui me paraissent plus nuisibles qu'utiles.

pourraient se changer en maladie maligne. Nous repoussons, par les motifs exposés plus haut, les fumigations avec le safran, le styrax, la résine et la myrrhe, et les bains de vapeur avec l'artémise, le pulège, le maroubier, et les cheveux brûlés, le vin miellé dans une décoction de cresson et le pulège, par les motifs que nous avons exposés plus haut. Le plus souvent, à la suite du traitement ci-dessus, la guérison s'annonce par des écoulements de sang noir, qui mettent fin à la maladie.

CHAPITRE LIX

DU SATYRIASIS

Le satyriasis se produit souvent chez les hommes, c'est pourquoi nous en avons parlé dans le livre consacré aux maladies aiguës[1]. Cette affection est caractérisée par un prurit dans les parties génitales avec douleur, si bien que les femmes y portent toujours les mains ; elles ne peuvent maîtriser cette impulsion vers l'acte vénérien accompagné d'un sentiment d'âcreté. Il y a aussi dans les fonctions cérébrales une perversion, toute idée de pudeur s'est évanouie chez elles. C'est une inflammation des tissus qui entourent la matrice, le sentiment éveillé est aggravé par le coït, il y a une tension des parties malades d'où il résulte que la semence n'est pas excrétée par les conduits fermés par l'inflammation ; les matériaux du corps sont attirés vers ces organes. Au début, il faut pratiquer une saignée, diminuer les ali-

Du satyriasis. — Le satyriasis atteint les hommes et les femmes. Comme il est plus fréquent chez les premiers, on lui a donné le nom des satyres que la fable représente comme licencieux. Chez les femmes, la maladie se manifeste sous la forme d'un prurit des parties génitales avec une douleur qui fait y porter sans cesse la main, avec un désir immodéré du coït, sans crainte ni pudeur, car la maladie a son siège dans l'utérus, elle enlève à la femme toute retenue, c'est un véritable délire.

Nous conseillons dans cette maladie le traitement que nous avons prescrit contre l'inflammation de la matrice.

---

1. Traduction latine par *Cœlius Aurelianus* J. C. Aman D. M. recens. Jan. ab Almeloveen edidit Amstel. 1722. In-4°. *Acut. morb.*, lib. III, cap. XVIII, p. 248 et seq.

ments et appliquer aux lombes et au pubis des cataplasmes avec des substances réfrigérantes et un peu astringentes, appliquer sur la tête de l'huile rosée avec du vinaigre. La boisson sera de l'eau tiède, les aliments consisteront en des potages; on en exclura tout ce qui pourrait causer des flatulences ou exciter au coït. Après deux jours de saignée, on appliquera aux parties des ventouses sans scarification. Le reste du traitement sera celui des irritations de la matrice que nous allons exposer.

CHAPITRE LX

DE L'INFLAMMATION DE L'UTÉRUS

Le nom inflammation, que les Grecs appellent φλεγμονή, vient du verbe φλέγειν (brûler) et non, comme le veut *Démocrite,* de φλέγμα (mucus) qui n'est pas la cause de la maladie. D'autres inflammations précèdent toujours celle de la matrice; ses causes les plus fréquentes sont un refroidissement, la fatigue, l'avortement et un accouchement mal soigné ; qui, toutes, ne font pas que le traitement doive varier. Quand l'utérus est enflammé, apparaissent des signes généraux qui indiquent qu'une inflammation existe, et des signes propres qui indiquent quelle est la partie qui est particulièrement atteinte. L'utérus est enflammé tantôt dans sa totalité, d'autres fois c'est l'orifice, le col, le fond, la cavité supérieure ou inférieure ou les côtés ; quelques-unes de ces parties, quelquefois la plupart d'entre elles, sont enflammées. Les signes généraux se présentent de la manière suivante : une fièvre survient, ainsi que de la douleur dans la partie malade et

De l'inflammation de la matrice. — Nombreuses sont les causes de l'inflammation de la matrice : le froid, un travail trop intense, des avortements fréquents, l'impéritie de l'accoucheuse; la matrice peut être enflammée en totalité et en partie. Si toute la matrice est enflammée, il survient de la douleur, de la dureté de l'organe avec sécheresse et chaleur, douleur dans les lombes et dans tout le voisinage de l'organe. Quelquefois il y a des horripilations, des douleurs pongitives, de la torpeur et du froid dans les genoux, le pouls est plus petit, serré, l'estomac est troublé et quelquefois il y a de l'oppression dans la poitrine et, si la maladie devient plus intense, il y a des sanglots, de la céphalalgie, des douleurs dans l'occiput et dans les yeux, surtout au fond; le besoin d'uriner est fréquent, mais les selles sont rares. Il y a

des pulsations, une tumeur à l'hypogastre, de l'ardeur et de la sécheresse dans les parties génitales, une tension dans les fesses, une pesanteur dans les lombes, un vide dans les côtés ; dans le bas-ventre, dans les aines, dans les cuisses, un sentiment de froid et des douleurs pongitives, une torpeur dans les pieds, un froid dans les genoux, une sueur générale ; le pouls est petit et très fréquent, une douleur sympathique de l'estomac accompagne ces symptômes ainsi qu'une dépression de l'esprit et une défaillance. Dans les exacerbations, il y a des sanglots, des douleurs du cou, des mâchoires, de la tête et des yeux, surtout du fond ; l'excrétion de l'urine ou l'évacuation alvine est empêchée, quelquefois les deux. Si l'inflammation devient plus intense, la fièvre augmente ainsi que le gonflement de l'hypogastre ; le délire suit, avec des claquements de dents et des convulsions. Tels sont les symptômes généraux ; les symptômes locaux sont les suivants : si l'orifice est seul malade, il se ferme avec douleur ; le col peut être poussé vers l'anus ou bien vers les aines et le pectiné. S'il est enflammé, non dans sa totalité, mais seulement partiellement, la partie malade est plus tendue et douloureuse au toucher et proéminente et inclinée au côté opposé ; aussi, si c'est du côté droit que le col est enflammé, le col est dévié à gauche; si c'est le côté gauche, il est dévié à droite ; la partie la plus basse tend plutôt à s'élever et se diriger vers l'anus. Avant toutes choses, il faut s'informer si la douleur la plus vive correspond à la partie

tuméfaction dans la région utérine, de la fièvre, du délire et des spasmes.

Quelquefois c'est l'orifice qui est malade ; si l'accoucheuse introduit le doigt, il rencontre un orifice fermé et douloureux ; les aines et les parties du bassin situées au-dessus sont tendues. Quelquefois c'est le col de la matrice (le vagin) et plus loin on trouve une tumeur avec chaleur, le membre abdominal qui est le plus près est douloureux et empêche la marche ; il en résulte aussi une rétention de l'urine et des matières stercorales, quand la partie (utérine) malade est voisine de la vessie ou du gros intestin, quelquefois les deux sont empêchés dans leurs fonctions. Si c'est la base (le fond du vagin) qui est en cause, la malade y éprouve de la douleur ; à l'extérieur, une tumeur

enflammée, ou si elle occupe le côté opposé. Quelques anciens ont prétendu que la région inguinale et le fémur sont douloureux du côté opposé; *Démétrius* d'Apameia avec eux dit que le côté douloureux est le côté malade; car il n'est pas probable que les parties voisines (de la partie malade) ne soient pas douloureuses, cependant quelques-uns pensent que la douleur retentit dans le côté opposé. Il est beaucoup plus naturel que la partie enflammée qui est la plus tendue éprouve une traction vers le côté opposé et que la douleur y soit sentie. Nous sommes d'avis que la question a peu d'importance, car rien ne sera changé dans les moyens curatifs, ceux-ci devant être appliqués aux points douloureux. Quand c'est tout le col qui est enflammé, les douleurs sont plus considérables, la tuméfaction se constate derrière l'orifice et si la partie enflammée est à droite, la cuisse qui est directement en rapport sera attirée vers ce côté; si c'est le côté gauche, les parties opposées seront douloureuses, la partie enflammée la plus saillante étant dirigée vers le commencement du rectum, le passage des fèces sera rendu plus difficile, il y aura désir de changer de place, mais douloureux est le mouvement dans la partie lésée; si le doigt est introduit dans le rectum, il trouvera une tumeur qui paraît avoir son siège dans le rectum lui-même. Les signes de l'inflammation de la partie située plus haut sont: une difficulté de la miction, une douleur à la région pubienne et pectinée; tout ce que nous avons dit plus haut s'explique par la saillie que

et du gonflement, il y a douleur et gonflement et aussi rétention de l'urine. Si c'est la partie postérieure qui est malade, la douleur siège dans les reins, il y aura constipation. Si ce sont les côtés qui sont malades, ils seront gonflés et douloureux. Si c'est le fond de la matrice, la tuméfaction et la douleur se percevront dans la région ombilicale; fréquemment l'orifice de la matrice est rugueux et attiré en haut, si bien qu'après l'examen fait par les sages-femmes celles-ci disent que la matrice n'est pas malade [1]. Cependant toute la vulve est en-

1. Il est évident que par ces distinctions et sous ces descriptions on avait décrit ce que de nos jours on a appelé *affections périutérines*.

fait la tumeur dans le vagin. Si c'est la cavité utérine qui est enflammée dans sa partie latérale, la douleur siégera du côté vide; elle augmentera, si elle s'incline du côté opposé. Si l'inflammation existe dans la partie antérieure et supérieure de la matrice, le maximum de la douleur sera à la région hypogastrique, où il y aura de la tuméfaction avec difficulté d'uriner ou rétention d'urine. Après l'évacuation de la vessie, la tuméfaction sera plus facile à sentir. Si l'inflammation occupe la partie postérieure et inférieure de la cavité utérine, la douleur siégera dans les lombes; elle augmentera d'intensité si la malade se penche en avant ou vers le côté; un lavement ne pénétrera pas facilement, les matières fécales seront retenues, les gaz ne passent pas facilement, le doigt introduit dans l'anus rencontre une tumeur qui diffère de celles du rectum enflammé en ce que la douleur ne se produit pas de suite après l'introduction du doigt, mais seulement quand la pression aura persisté un peu, et quand l'utérus aura fui devant le doigt, après que l'intestin aura repris sa situation normale, parce que la tumeur change de position si la malade se met sur les coudes et sur les genoux; rien de cela n'arrive quand c'est le rectum qui est malade, la tension et le poids se portent de l'ombilic aux lombes. On perçoit souvent des rugosités à l'orifice utérin chez les femmes où l'inflammation siège au-dessus du col et où il y a rétraction à la surface interne, si bien que quelques-unes affirment ne pas être malades.

flammée et toutes les parties voisines paraissent participer à cet état; la peau du ventre est tuméfiée comme par une tumeur; quelquefois il arrive qu'elle seule a été malade, je n'ai pas voulu laisser de côté cet état, car il est justiciable du même traitement. C'est celui que nous avons exposé lorsque nous avons parlé de celui qui convient aux femmes qui sont menstruées avec douleur.

Nous conseillons le séjour au lit dans une chambre peu éclairée, d'observer le silence et une diète absolue pendant deux jours, de réchauffer avec des mains chauffées celles refroidies de la malade, de la couvrir de laine, de prescrire les fomentations huileuses et émollientes dont nous avons donné le détail, de faire une saignée le troi-

Si c'est l'utérus tout entier qui est enflammé, nous observons l'ensemble de ces signes, mais avec un retentissement plus profond dans l'organisme et une tuméfaction plus grande dans l'hypogastre ; nous la distinguons de l'inflammation de l'hypogastre lui-même, car, dans la métrite, la tumeur ne paraît pas si rouge ni si superficielle ; dans les changements de position, celle-ci conserve sa même situation et ne se meut pas comme la matrice enflammée et ne suit pas le doigt qui la porte dans une autre position. Dans l'inflammation de l'hypogastre (probablement une péritonite périutérine) les parties externes (de l'abdomen) sont plus douloureuses, mais n'empêchent pas la miction. C'est de la même manière que nous diagnostiquons les inflammations du péritoine qui ne forment pas une tumeur circonscrite, n'empêchent pas la miction en proportion avec leur volume ; communément, avec l'inflammation de l'utérus, il y a aussi inflammation du corps et du col ; avec l'inflammation de l'hypogastre, au contraire, et avec la péritonite il n'y en a pas. Voilà les distinctions faites, examinons maintenant le traitement. Il faudra suivre les préceptes que nous avons donnés dans le traitement des menstrues douloureuses ; donner des potages chauds, appliquer des cataplasmes qui calment et relâchent, des ventouses simples et scarifiées, des sangsues, des bains de siège, des fomentations avec les éponges, des injections d'huile chaude au moyen de canules. L'emploi de pessaires simples et composés. S'il survient de la

sième jour, d'appliquer les topiques dont nous avons parlé, et si la maladie ne se modifie pas, de faire une application de sangsues, de faire des fomentations chaudes et d'appliquer les pessaires cératés ; de donner des bains quand la maladie sera arrivée à son déclin, de donner des aliments plus solides et du vin, et si la fièvre continuait, on suivrait exactement le traitement que nous avons indiqué dans le commentaire sur les maladies fébriles. Nous rejetons tout ce que les anciens avaient prescrit sur une fausse supposition : le suc des raisins non mûrs (verjus), de l'huile de roses avec de la rue dont on imprègne la laine brute avec le suint, etc. Ces moyens augmentent l'âcreté, la chaleur et sont nourrissants.

fièvre, le traitement devra être modifié. Il faudra tenter la médication que nous avons indiquée contre les paroxysmes et celle dans les rémissions et celles qui combattent les causes ; une nourriture liquide et chaude, des cataplasmes calmants et relâchants, des applications de ventouses et de sangsues, des bains de siège, des fomentations avec des éponges, des injections huileuses et des pessaires simples. C'est pourquoi nous reprochons à *Thémison* d'avoir, dans son troisième livre des maladies fébriles, recommandé les relâchants, et dans les inflammations sans fièvre, les astringents, les sucs des strychnines et des pariétaires, conseils qui sont erronés. Si bien que pour calmer l'ardeur qui l'accompagne, il avait recours aux réfrigérants, même à l'huile rosée avec de l'eau, qu'il augmentait la chaleur qu'ils produisent dans les parties enflammées ; de sorte que selon lui il faudrait calmer les symptômes avec les mêmes remèdes que ceux qui stimulent l'affection. Il faut rejeter de même les suppositoires âcres que les anciens recommandaient, l'huile avec la rue et la laine brute, et le beurre et le pain avec l'huile rosacée et les abeilles infusées dans l'huile et le vinaigre ; c'est un médicament âcre qui stimule l'inflammation et l'augmente.

CHAPITRE LXI

DU SQUIRRHE ET DES TUMEURS UTÉRINES INDURÉES

Une dureté peut se produire dans l'utérus à la suite d'une inflammation, elle peut être partielle et générale. Il en résulte une tumeur dure, résistante, qui à une forte pression produit dans le corps la sensation d'engourdissement, et pendant la marche une souffrance dans le bassin...; il se produit aussi des douleurs dans les lombes, les aines et l'hypogastre...

De la dureté de la matrice. — A la suite de l'inflammation de la matrice, celle-ci se durcit quelquefois en totalité ou en partie; les signes de cette affection sont les suivants : cette dureté se constate à l'extérieur. Si le doigt est introduit dans le vagin, la femme éprouve de la douleur. Si la dureté augmente il y a des douleurs dans les reins, vers les aines et dans le bassin. Si l'induration ne siège qu'au col (à l'entrée du vagin), on ne la sent pas à l'extérieur, mais le doigt explorateur la constate à l'orifice. La femme éprouve des douleurs pendant les rapprochements sexuels qu'elle ne peut supporter, parce que la partie dure est tiraillée, ce n'est pas elle-même qui est sensible.

Le traitement est celui des rétrécissements de la matrice, nous y renvoyons le lecteur.

CHAPITRE LXII

DES CAUSES DE DYSTOCIE

Dioclès, Andréas de Carystos, dans le deuxième livre des Maladies des femmes, dit que les primipares et les femmes très jeunes accouchent difficilement ; que celles qui ont accouché souvent ont des couches faciles ; que les causes de l'accouchement difficile proviennent de la situation non droite de l'orifice utérin, de son induration, de sa résistance à la dilatation ; et, dans le troisième livre, qu'il en est de même de la faiblesse et de la mort de l'enfant, que l'accouchement est aussi difficile chez les femmes humides et chaudes. Il a tort de ne pas s'expliquer sur les causes de ces difficultés ; comment n'est-il pas ridicule d'affirmer qu'une difficulté dans l'accouchement puisse provenir de la substance de l'utérus gravide ?

Cléophantos, dans le onzième livre de son Traité des maladies des femmes, ajoute que celles qui sont larges des épaules, qui ont les hanches étroites, accouchent, aussi, difficilement ; que chez celles-ci la poche ne se rompt pas avant que les douleurs n'aient

De l'accouchement laborieux et difficile. Quelles sont les causes qui rendent l'accouchement laborieux ou difficile ? — Les auteurs en indiquent deux, l'une dépendant de la mère, l'autre de l'enfant ; d'autres en ajoutent une troisième qui serait externe, quelques-uns en admettent une quatrième qui consisterait dans le mélange des causes indiquées.

Quelles sont les causes dépendant de la parturiente ? — Un caractère irascible, timide, craintif et une inexpérience. Le corps peut produire un obstacle par sa conformation en général ou celle de quelques parties : si elle est trop grêle, maigre, ou trop grasse ou trop musclée ou trop faible. Si la matrice est irritée ou s'il y existe des excroissances,

envahi le corps ; qu'il en résulte une difficulté dans l'accouchement ; il appelle cela hydropisie, nous προῤῥήγμα (rupture) ; selon lui, l'accouchement est difficile quand l'enfant ne se présente pas par la tête, mais par les pieds ; quand il se présente par les fesses plié en double, en travers, la tête dirigée vers les aines ; quand il se présente par une main ou un pied, quand sa poitrine... quand la vie (de la femme) est oisive ou peu occupée ; que le repos est une cause d'accouchement difficile, que l'exercice favorise l'accouchement et la bonne nutrition du fœtus.

Cet auteur a tort de ne pas décrire toutes les causes de dystocie.

Dans son ouvrage sur les accouchements, *Hérophile* dit que les accouchements difficiles sont fréquents. *Simon* de Magnésia a observé que sur cinq femmes trois accouchent difficilement, que l'accouchement devient difficile quand le fœtus se présente transversalement, quand le col de la matrice et son orifice ne se dilatent pas suffisamment, quand la membrane qui enveloppe le fœtus, dans laquelle le liquide est contenu, est trop épaisse ou ne se rompt pas avant l'accouchement. Il raconte qu'on a vu des enfants naître avant que les membranes aient été rompues, mais qu'ils sont sortis difficilement ; que l'accouchement peut devenir difficile en raison de la faiblesse de l'utérus ou de son orifice ; des accidents et des faits venus du dehors, ainsi qu'un abondant écoulement d'humeurs sanguinolentes, peuvent rendre l'accouche-

si l'orifice est étroit, le passage mal conformé ou fermé, si dans le voisinage il existe des hémorrhoïdes, des collections de liquides, une pierre dans la vessie, une rétention ancienne de matières fécales dans le gros intestin : toutes ces causes peuvent créer un obstacle à la sortie de l'enfant.

De quelle façon l'enfant peut-il causer un obstacle à l'accouchement ? — Si naturellement la tête ou le corps sont trop volumineux, s'il a trois mains, s'il est hydropique, difforme, trop faible, enflé, mort, ou s'il se présente dans une situation contre nature.

Quelles sont ces diverses présentations ? — Il y en a de quatre espèces, chacune a des variétés : par la tête, les pieds, par les côtés et en double.

ment difficile ; la distension de l'utérus par le fœtus peut rendre l'accouchement lent ; le froid, la chaleur, une tumeur ou des abcès dans les intestins ou dans l'hypogastre ; l'excavation des lombes ou de l'épine dorsale peuvent être cause d'accouchements difficiles, ainsi que l'embonpoint dans l'abdomen ou dans le bassin, en raison des pressions qui sont exercées sur la matrice ; enfin la mort du fœtus : telles sont les causes énumérées par *Hérophile*.

Andréas, dans le livre adressé à *Sobius*, qui n'est qu'une lettre, s'accorde avec ce que dit *Hérophile* ; il ajoute à ces causes l'état de résolution et de faiblesse des fœtus, car ceux-ci n'exerçant aucun effort, rendent l'accouchement plus difficile.

Démétrius, élève d'*Hérophile*, combat ces idées. Les causes de l'accouchement difficile, dit-il, se trouvent tantôt chez la parturiente, tantôt chez le fœtus, tantôt dans les parties qu'il doit traverser pour naître. Du côté de la mère, l'accouchement peut devenir difficile par une cause psychique, vitale ou corporelle. La cause psychique peut provenir de la tristesse, de la joie, de la crainte, de la terreur, d'une faiblesse ou d'un manque d'énergie trop considérable. Quelques femmes amollies par le plaisir ne font pas d'efforts : l'accouchement ne peut se faire, puisqu'elles ne soutiennent pas et n'aident pas la contraction [1].

Par la tête, quand cette partie occupe l'orifice de la matrice et que le reste du corps est contourné, quelquefois dans le même sens, quelquefois placé en travers, quelquefois avec un rétrécissement, quelquefois non, quelquefois avec procidence d'une main, quelquefois des deux, les pieds étant joints, quelquefois écartés.

Dans la présentation des pieds, ceux-ci descendent directement à travers l'orifice de la matrice, les mains restant appliquées sur les flancs, les pieds regardant en avant, en arrière ou vers les côtés, quelquefois avec un rétrécissement de l'orifice, quelquefois sans lui ; les pieds sortent quelquefois ensemble, d'autres fois l'un après l'autre, les bras se relèvent quelquefois vers la tête, les pieds s'appuyant séparément sur les

1. On voit que de nombreux traités de gynécologie avaient précédé celui de *Soranus*.

De même, quand il existe un manque d'énergie et de volonté, les contractions deviennent moins intenses, comme chez les femmes frappées d'apoplexie ou tombées en léthargie, comme chez celles qui croient ne pas être enceintes. Les causes vitales sont : la crudité, un appétit dépravé, la débilité générale, la difficulté de respirer et la suffocation utérine. Les causes corporelles sont : un embonpoint trop considérable qui produit une atonie des organes ; un passage trop charnu qui reste étroit ; une difficulté provenant d'une trop grande abondance d'humeurs qui affaiblissent le corps et rendent les passages étroits. Les humeurs âcres et inertes n'excitent pas le corps, et les humeurs épaisses causent aussi des difficultés.

Les unes stimulent trop les efforts (πνευμα), les autres trop peu. Les femmes d'une taille élevée accouchent difficilement, ainsi que celles qui sont larges en haut, étroites en bas, ce n'est pas la forme normale du corps. Un état maladif de la substance de l'utérus peut aussi rendre l'accouchement difficile : inflammation, suppuration, excitation, paralysie et torpeur. Ces causes ont été appelées causes corporelles, puisque c'est le corps (de la femme) qui les produit. Les causes qui dépendent du fœtus sont : le volume exagéré de tout ou d'une partie du corps : une tête trop grosse, la tuméfaction de la poitrine ou de l'abdomen. Les enfants même bien conformés peuvent être trop gros ; les enfants peuvent aussi être mal conformés. Le nombre des enfants renfermés dans le sein de la mère peut aussi causer un accouchement difficile ; ils

côtés de la matrice. Quelquefois les genoux étant fléchis, le fœtus cherche à sortir ainsi en double, la plante des pieds se trouvant dans l'orifice avec la tête.

Quelquefois le fœtus est couché en travers et véritablement en double.

De ces quatre espèces de présentations il en est qui sont désirables, suivant la nature, d'autres sont contre nature.

Suivant la nature est la présentation par la tête, de telle façon qu'elle occupe le milieu de l'orifice utérin, les mains appliquées sur les côtés ; non loin de cette présentation (dans l'ordre naturel) est celle où l'en-

peuvent être deux et même trois ; deux peuvent se présenter à la fois et s'engager ensemble dans l'orifice utérin ; l'enfant peut être mort et ne pas aider au travail. Après sa mort, il peut s'être gonflé. L'enfant peut aussi être dans une présentation contre nature.

La présentation normale est celle par la tête, les mains étendues le long des cuisses et l'enfant sortant directement. Une présentation anormale est celle où la tête est inclinée vers le côté droit ou le côté gauche et s'y appuie, quand une main ou les deux sont prolabées et que les cuisses sont écartées l'une de l'autre. De ces présentations, la moins défavorable est celle par les pieds, surtout si l'enfant s'avance directement les mains étendues le long des cuisses. Si une des extrémités inférieures est sortie quand l'autre est encore dans la matrice, ou si le fœtus est en double et appuie contre un point de la matrice, il faut le remettre en une direction droite, et faire de même si les deux mains sont relevées en haut. Des deux autres présentations, la préférable est la transversale qui peut se faire de trois manières : par le côté droit, le côté gauche et le ventre ; la meilleure est celle où le fœtus se présente par un des flancs, car elle donne à la main de l'accoucheur le plus de place pour *faire la version sur la tête ou sur les pieds*.

Ceux qui se présentent en double ont une très mauvaise présentation : la plus mauvaise est celle où ils se présentent par les fesses. Les enfants pliés en double peuvent se présenter de trois manières : par la tête et les jambes, l'hypogastre et les fesses.

fant se présente par les deux pieds réunis, la main étendue sur les côtés, mais la présentation par la tête est la meilleure; quand elle descend, il n'y a pas à craindre que la situation des mains en soit altérée.

Comment les circonstances extérieures peuvent-elles troubler la marche de l'accouchement ? — Très souvent c'est le froid ou la chaleur.

Comment les membranes peuvent-elles causer des troubles dans l'accouchement ? — Quand elles se détachent trop tot du fond de la matrice, quand elles sont trop solides et ne se rompent pas, ou trop tard ; quand elles ne sont pas assez solides, se rompent avant le temps et laissent écouler le liquide préparé pour faciliter la sortie de l'enfant.

Quand l'abdomen de l'enfant est près de l'orifice, cela est avantageux, car quand il est incisé et les intestins retirés, le corps s'affaisse et la version se fait facilement.

Une monstruosité peut aussi être cause de difficultés, ainsi que la dénudation des os qui peuvent blesser l'utérus; la dénudation des os peut être le résultat de la putréfaction, qui arrive rarement. Mais souvent l'opérateur peut, dans le moment de l'extraction, dénuder par maladresse les os qui alors blessent la matrice. Les voies que l'enfant doit traverser peuvent causer des difficultés par l'étroitesse de l'orifice ou du col[1]. Les femmes qui, en raison de leur âge, n'ont pas encore atteint leur complet développement peuvent avoir la matrice petite comme le reste de leur corps.

Plusieurs causes peuvent faire que l'utérus ait l'orifice étroit, le col petit; les femmes peuvent avoir conçu et accoucher avant que l'utérus ait acquis son volume complet, sa cavité, l'ampleur normale. Cela peut être le résultat d'une disposition ou d'une constitution particulière. Quelques-unes ont naturellement la matrice petite, comme d'autres femmes ont petites certaines autres parties du corps. L'accouchement peut être rendu difficile par l'obliquité du col, une excroissance de chair sur cette partie; l'orifice peut avoir été altéré par l'inflammation, des suppurations ou des indurations. Les membranes trop résistantes peuvent ne pas se

Comment toutes ces causes peuvent-elles ensemble troubler l'accouchement? — Parce que l'enfant faible et fatigué ne peut aider les efforts de la parturiente. La mort de l'enfant, la petitesse de sa tête ne peuvent faciliter la dilatation de l'orifice et ne pas permettre à l'accoucheuse de la saisir facilement.

Ce sont les causes que *Moschion* a indiquées comme causes de difficultés. Mais notre *Soranus* a indiqué encore d'autres causes.

Il prétend que l'astriction est par elle-même une cause qui fait que

---

1 Le col est le canal vaginal. Voy. *Descript. des org. gén.* Sor. Ch. III. reprod. par Oribase, t III, 369 Bussemaker et Daremberg et Moschion Ch. VI (Ed Rose, p. 6.)

laisser rompre par le fœtus, ou elles peuvent se déchirer trop tôt, laisser écouler le liquide qu'elles renferment et qui est destiné à rendre plus facile le passage du fœtus. Une autre cause de dystocie peut résulter d'une conception tardive après un long veuvage, une faiblesse causée par un âge avancé.

D'autres, accouchant pour la première fois, n'ayant aucune expérience de la douleur, ne savent y faire coopérer leur corps; autant de causes de dystocie. Les matières fécales et les urines accumulées peuvent devenir cause de gêne; un calcul vésical peut exercer une compression sur la matrice et retarder l'accouchement. Les membranes peuvent être difficiles à déchirer, ne pas contenir assez de liquide pour lubréfier les parties. Les os du pubis peuvent être soudés entre eux et ne pas se disjoindre pendant l'accouchement; car, chez les femmes, les os pubis ne sont pas unis par emboîtement (ἁρμονίαν) comme chez les hommes, mais simplement par un ligament solide[1].

Les lombes peuvent être trop creusés, d'où il résulte que l'utérus peut s'incliner d'un côté ou de l'autre. Il y a encore des

les parties sont sèches, que chez celles où il y a relâchement, abondance d'humeurs et écoulement de sang, les forces de la parturiente sont consumées; dans ces cas, l'orifice de la matrice ne s'ouvre pas, comme s'il était entouré d'un tissu cicatriciel ou fixé par des clous, ou par des hémorrhoïdes ou autres états semblables, que la mort de l'enfant favorisera une présentation transversale contre nature, ainsi que des monstruosités, pluralité de mains ou de pieds. Il cite aussi un nombre trop grand d'enfants, quatre ou cinq.

---

1 Celse avait indiqué une autre différence entre le bassin de l'homme et celui de la femme, différence réelle et non supposée qui a passé inaperçue; elle se trouve dans le premier chapitre du livre VIII, consacré à la description des os du squelette; en parlant des os coxaux, il dit : « *A quibus oritur os quod pectinem vocant... rectius in viris, curvatum magis in feminis ne partum impediant.* »

C'est au grand anatomiste de la Renaissance, à André Vesali (1514-1564, son *Anatomie* 1553) qu'appartient le mérite d'avoir démontré que les os du bassin sont réunis de la même manière dans les deux sexes, mais que le bassin de la femme diffère de celui de l'homme par la proportion de ses cavités qui permettent le passage d'un enfant vivant.

causes internes et externes de dystocie, la parturiente peut être trop charnue, trop grasse. Comme choses externes nous mentionnerons l'exercice que la femme trop faible n'aura pas pris, l'ivrognerie, les veilles habituellement prolongées. Le froid de l'hiver, qui peut avoir été excessif et avoir rendu les voies plus denses. La chaleur aussi peut avoir été trop forte et énervante.

Il faut ajouter à toutes ces causes d'accouchement difficile l'impéritie de la sage-femme ou du médecin. Enfin, il peut arriver qu'en raison des douleurs de l'accouchement ou du développement de la matrice, les membranes ayant été distendues se rompent, ou bien qu'elles compriment une partie de la matrice, que le sang ne passe plus de l'utérus aux membranes, mais reste dans ses veines et ses artères qu'il distend. Il peut aussi, comme nous l'avons dit, survenir une douleur d'une autre nature qui rend l'accouchement difficile ; cette douleur est quelquefois accompagnée d'efforts μετὰ πνεύματος, quelquefois elle excite les véritables douleurs de la parturition. Lorsque (*Hérophile*) exposa les causes de dystocie, il ne se trouva personne pour le contredire, mais on a confirmé ses opinions et on a invoqué son témoignage comme vrai ; nous avons cependant le droit de faire sur ce point un reproche à ses disciples, puisque dans notre *Traité des maladies* nous avons dit que les causes dynamiques étaient hypothétiques ; du reste, ils ne sont pas d'accord là-dessus entre eux.

CHAPITRE LXIII

DIAGNOSTIC DES CAUSES DE DYSTOCIE

Des causes de dystocie dont il a été parlé, les unes se dévoilent par elles-mêmes, les autres non. La tristesse immodérée et les autres causes psychiques sont découvertes par l'interrogation; loin de favoriser l'accouchement, elles le rendent plus lent ou le retardent. Le sommeil ou la léthargie se reconnaissent facilement; au reste, les signes de cette maladie ont été exposés, en leur place, dans le livre des *maladies aiguës*.

La grosseur exagérée du fœtus, qui peut rendre difficile l'accouchement, se reconnaît au volume du ventre. Quand l'enfant sort et que le ventre ne s'affaisse pas proportionnellement, on peut présumer qu'il y en a plusieurs. C'est par le toucher (l'introduction *des* doigts) [δάκτυλων] qu'on constate une présentation transversale, la procidence des mains ou une autre présentation contre nature. Si l'enfant est vivant, il ressent les douleurs de l'accouchement et y coopère par ses efforts... on le trouve chaud... l'anus... (fermé ?) et on lui voit une bonne couleur. S'il est mort, la femme ressent des douleurs moins vives, son hypogastre devient froid, le doigt explorateur ne sent le fœtus ni chaud ni résistant. Si une partie fœtale sort, elle est noire, de couleur cadavéreuse. On apprécie les contractions de la matrice par le tact; nous renvoyons aux signes que nous avons donnés des maladies de cet organe. Si la femme est malade pendant le travail, nous reconnaissons le danger de sa situation par le pouls et la respiration; si elle est mourante, par l'absence du pouls et les signes (précurseurs) de la mort.

CHAPITRE LXIV

TRAITEMENT DE LA DYSTOCIE

Appelé pour un accouchement difficile, le médecin devra interroger la sage-femme sur la nature des résistances ; s'il existe une constriction des parties que le fœtus doit traverser, si elles sont causées par le froid ou la chaleur, la dureté du corps, l'excavation des lombes, une conception prématurée, la petitesse de l'utérus, une abondance de la graisse, une tumeur exerçant une compression ; si c'est la tristesse ou la crainte de la parturiente, une obliquité du col, une inflammation ou une sécheresse de cette partie, ou toute autre cause...

Que doit faire la sage-femme dans les accouchements lents et difficiles ? — Il est des femmes chez lesquelles c'est le resserrement, l'étroitesse, la sécheresse et la chaleur qui ont été la cause des difficultés, chez d'autres le froid ; c'est aussi parfois la dureté du corps de l'enfant ou de la petitesse de la matrice à cause d'une conception prématurée, ou de l'obésité ; la cause peut aussi être la pusillanimité ou la colère ; la dédéviation ou la torsion du col de la matrice, tous obstacles dont il a été parlé plus haut èt qui ordinairement sont relâchés par la grossesse.

Quels sont les moyens à employer dans ces cas ? — Il faut d'abord faire de fréquentes irrigations et injections avec de l'huile douce chauffée ou avec des sucs ou des décoctions émollientes de graines de lin, de fenugrec, de mauves, auxquelles on ajoute un œuf cru ; il peut se faire qu'il se produise un relâchement qui facilite la sortie de l'enfant ; on pourra aussi appliquer sur le périnée et les parties voisines, les reins des cataplasmes avec du miel, ou des éponges trempées dans ces liquides ou des petits sacs renfermant ces substances, sur lesquelles on fait aussi des vaporisations avec les mêmes moyens ; quelquefois quelques mouvements pourront être permis, de petites promenades en litière. C'est dans le même but que les anciens recommandaient ces

Il devra, pour obtenir le relâchement, diminuer d'abord la sensibilité de la parturiente, et ne mettre pas de suite la main à une œuvre chirurgicale, ni permettre à la sage-femme de tirailler longtemps la matrice. Si la difficulté provient de l'excavation des lombes (lordose), il faudra placer la parturiente sur les genoux pour que l'utérus, se dirigeant vers l'hypogastre, prenne une situation meilleure ; on mettra dans la même position les femmes grasses et charnues. Si l'orifice de l'utérus reste fermé, il faut le ramollir et le relâcher au moyen de corps gras, faire des injections continues avec de l'huile douce chaude, avec une décoction de fenugrec, de mauves ou de graine de lin, ou aussi avec du blanc d'œuf.

On obtient ainsi le relâchement des résistances, le fœtus qui n'avançait que difficilement est humecté et lubréfié. On appliquera aussi sur le pubis, l'hypogastre et les lombes des cataplasmes de graine de lin ou de fenugrec avec de l'huile et de l'eau ; on fera asseoir la parturiente sur des corps gras, on fera des fomentations maintenues par des éponges pour que le corps gras reste et ne soit

exercices ; ils attachaient la parturiente au haut du lit, soulevaient la partie inférieure et la laissaient retomber pour agir de haut en bas ; d'autres conseillaient la marche et le saut, de monter une échelle et descendre en sautant, d'autres prenaient la parturiente sous les épaules, la soulevaient et la laissaient retomber. Nous réprouvons toutes ces manœuvres, la matrice peut en être gravement irritée ; nous recommandons les émollients dont nous avons parlé plus haut ; il faut dissiper les craintes de la parturiente, la rassurer et la réconforter, et à celles qui accouchent pour la première fois dire que l'on souffre toujours et leur recommander de retenir leur haleine quand les douleurs arrivent et de faire des efforts vers le bas ; on les réconfortera avec du pain chaud ou grillé, des concombres avec les pépins et un potage si elles sont fatiguées par une maladie antérieure, on administrera un léger laxatif et on leur donnera une nourriture légère. Si la femme est très grasse, on lui recommandera la position sur les genoux (et les coudes) qui fait que la matrice est moins comprimée ; on enduira le col de la matrice avec de l'huile et du cérat, en le circonscrivant doucement avec le doigt en entr'ouvrant doucement l'orifice. Si la présentation de l'enfant est transversale ou oblique, on la corrigera ; si on trouve un obstacle, on

pas essuyé par les linges. A celles qui sont déjà dans les maux on appliquera une vessie remplie d'huile chaude ou un petit sac contenant (une pâte de) cataplasme chaud fait avec de la farine. Si cela n'aide pas, on mettra en mouvement le lit de la femme, on le placera dans une (atmosphère) médiocrement chaude, la tête un peu élevée, car le mouvement excite à pousser. Quelques-uns[1] ont fait usage de succussions énergiques, d'autres soulevant les pieds du lit du côté de la tête, la parturiente ayant été attachée par la poitrine au lit, commandent aux femmes qui assistent de soulever le lit du côté des pieds et de le laisser retomber sur le sol ; d'autres conseillent l'échelle ; d'autres font monter un escalier à la parturiente pour l'en faire descendre aussitôt ; d'autres, appliquant à la parturiente les mains sur le dos et les aisselles, la soulèvent et la secouent fortement. Toutes ces secousses sont blâmables, car, quand l'utérus est blessé, il cause des lésions sympathiques dans les autres parties du corps.

l'enlèvera avec l'instrument tranchant. S'il se trouve un calcul dans la vessie, on le repoussera en haut avec un cathéter et on laissera écouler l'urine; si le rectum est encombré de matières dures, il sera vidé moyennant des lavements. Si les membranes ne sont pas rompues, on y applique le doigt pour comprimer la poche, et sur lui (comme conducteur) on fera une incision; nous employons ces moyens après ceux qui ont été dits plus haut. Ce sont là les premiers moyens à employer pour hâter le travail.

Si la présentation de l'enfant est irrégulière, que devra faire la sage-femme? — Avant tout, il faudra que la parturiente soit couchée convenablement dans un lit, la tête un peu élevée, le matelas un peu dur; si l'enfant appuie sur la partie antérieure de la matrice, la femme sera couchée sur le dos ; s'il appuie sur la partie postérieure, elle sera placée sur les genoux et les coudes (*in genua et dentes*) ; s'il appuie sur le côté droit, elle sera couchée sur le côté gauche ; s'il appuie sur le côté gauche, elle sera couchée sur le côté opposé. Si ces moyens ne parviennent pas à corriger le mode de présentation du fœtus, la sage-femme rognera ses ongles avec soin, enduira sa main gauche avec de l'huile, l'introduira dans l'orifice vulvaire et dans la matrice au mo-

1. Allusion discrète à la succussion hippocratique.

Il faut donc faire usage des moyens qui ont été décrits plus haut, remonter le moral de la femme pour qu'elle ait bon courage et soit sans crainte. A celles qui accouchent pour la première fois il faut apprendre à retenir l'haleine et à pousser vers les vides des hypochondres. Celles qui sont faibles seront réconfortées par des aliments doux, tels que du pain trempé dans du bouillon, des concombres mûrs, des pommes (cuites) et autres aliments analogues. Celles qui auront été débilitées par de longues souffrances devront être réconfortées par une nourriture simple et peu abondante, car si on en donnait beaucoup, on pourrait craindre un trouble de la digestion. Ces choses étant faites, si les parties sont relâchées par les émollients et les corps gras, il faut les ouvrir, redresser le col utérin s'il est oblique, éloigner les tumeurs qui font obstacle après les avoir préalablement enduites de graisse. Si rien ne cède, il faut enlever l'obstacle avec l'instrument tranchant, que ce soit une verrue, un condylome, une membrane formant un diaphragme, une excroissance charnue ou toute autre.

ment où elle s'ouvrira naturellement, puis saisissant l'enfant, le mettra dans la situation convenable ; si la partie était déjà engagée, elle la repoussera pour le ramener dans une présentation convenable dans l'orifice de l'utérus.

Mais avant nous allons indiquer les divers modes de présentation[1] du fœtus, ceux qui sont à désirer et ceux qui sont à corriger.

Présentations naturelles. — *Présentation par la tête.* — La première et la meilleure (*fig. 1*), quand la tête descend il n'y a pas crainte que la main soit étendue et qu'elle ne reste pas où elle est.

---

1. Ces figures ont été trouvées dans un manuscrit latin du XIIe siècle que V. Rose a reproduites ; à cette occasion, il a ajouté dans sa préface la note suivante, n° 16, p. XV. : « *Ista autem schemata per multa sæcula variasque* « *manus ut tradita ita corrupta ab ipso Sorani instituto omniumque gynæciorum* « *fonte principali repetenda sunt, quæ vel in exemplari quod codicis Parisiensis* « *scriptor legerat diligentius edito exstitissent. Ipse enim Parisiensis alba modo* « *spatia reliquit, in indice titulorum medio hæc confessus :* ἐνταῦθα ἐστὶν ἑνὸς « ἑκάστου σχήματος τὰ ἐν τῇ μήτρᾳ τῆς διαπλάσεως τῶν ἐμβρύων καὶ πῶς ὀφείλει « ἐκβάλλειν ἕκαστον ἡ μαῖα, μετὰ τῆς ἑρμηνείας τοῦ γράμματος, ἐάσαμεν δὲ διὰ τὸ « ποικίλον. » D'après cette note, les figures ont été faites pour le livre de *Soranus*, c'est pourquoi nous avons cru devoir les lui restituer ici.

Si ce sont les matières fécales qui, par leur volume et consistance, causent un obstacle, il faut administrer un lavement avec un mélange d'huile et d'eau ; si c'est l'urine retenue dans la vessie, on l'évacuera par le cathéter; si c'est un calcul vésical, on le repoussera dans le fond de la vessie avec la sonde. Si les membranes, trop résistantes, ne s'ouvrent pas, il faudra les inciser avec une lancette qu'on introduira protégée par le doigt. Si le liquide amniotique s'est écoulé prématurément, on injectera dans les parties génitales un liquide gras au moyen de la seringue. [1] Au fœtus qui est dans une présentation contre nature, il faut rendre une présentation naturelle. S'il se présente par la tête avec déviation du corps, introduire la main gauche enduite d'un corps gras, les ongles étant rognés de peur de blesser, en étendant les doigts, lesquels seront réunis à leurs extrémités, de manière à présenter un cône tronqué, afin d'éviter toute écorchure ; on introduira la main au moment où l'orifice se dilate naturellement, car s'il se fermait en se

Présentation par les pieds. — Deuxième présentation naturelle (*fig.* 2); l'accoucheuse doit maintenir les mains et les amener ainsi.

Présentations non naturelles. — *L'enfant est placé en travers* (*fig.* 3), — L'accoucheuse introduira la main et saisira l'extrémité la plus proche, la tête ou les pieds, pour l'attirer.

L'enfant présente une main (*fig.* 4). — Avant tout l'accoucheuse ne devra pas tenir ni attirer la main, la tête en se pliant obstruerait l'orifice de la matrice, les efforts pourraient désarticuler la main, et après la sortie de l'enfant, faire que la faute de l'accoucheuse soit plus grave. Il est bien préférable d'appliquer les doigts sur l'humérus, de repousser le fœtus dans la cavité utérine, de le redresser, les mains étant appliquées sur les côtés et de l'attirer.

L'enfant présente les deux mains (*fig.* 5) [première variété]. — Les bras étant repoussés, la tête sera saisie et amenée doucement.

L'enfant présente les deux mains (*fig.* 6) [deuxième variété, tête petite]. — Si la tête est très petite et si les deux mains se présentent, l'accoucheuse disposera la tête pour l'amener à l'orifice de l'utérus, puis elle

1. M. *Guardia* a bien voulu faire la traduction de cette partie importante du chapitre ; nous l'en remercions vivement.

contractant, l'introduction ne pourrait se faire qu'avec un violent effort ; le fœtus étant saisi, on le ramène dans la direction de l'orifice utérin en favorisant ce déplacement par une position convenable donnée à la femme ; ainsi, il faut la coucher dans une position inverse de celle du fœtus ; sur le côté droit si celui-ci incline à gauche, sur le côté gauche s'il incline à droite. Elle sera couchée sur le dos dans une position inclinée (vers la tête), si le fœtus est incliné en avant du côté de l'hypogastre ; elle sera couchée sur le ventre, les genoux fléchis, si le fœtus est incliné en arrière vers les lombes. Lorsque le fœtus se trouve engagé étant dans une position oblique, il faut d'abord le repousser, le soulever pour l'éloigner de l'orifice, pour lui rendre la direction normale. Si une main se présente, gardez-vous bien de la saisir et de l'attirer, car l'enclavement deviendrait plus fort (μᾶλλον γὰρ ἐπίσφηνοῦται), la tête se porterait en haut et de côté, il pourrait se produire une luxation et l'arrachement de l'épaule. Du bout des doigts déployés, repoussez le fœtus vers le fond[1] et dirigez ensuite

fera des efforts pour l'amener ainsi, la petitesse de la tête fera que la vulve ne cause pas un obstacle à sa sortie.

L'enfant descendant par l'extrémité pelvienne, appuie les pieds sur un des côtés de la matrice (*fig*. 7). — Ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'accoucheuse introduira sa main, joindra les pieds et amènera ainsi l'enfant.

Si l'enfant se présente par un pied (*fig*. 8). — Il ne faut pas le tenir ni faire d'effort pour l'attirer, on risquerait d'enclaver l'enfant ; il est préférable d'appliquer les doigts sur les aines, de le repousser un peu et de chercher l'autre pied ; on aura soin, si faire se peut, d'appliquer les mains de l'enfant sur les côtés du corps pour l'attirer ainsi.

Si les deux pieds se présentent et si les mains sont sur les côtés de la tête (*fig*. 9). — L'accoucheuse appliquera ses mains sur les aines, repoussera l'enfant et le disposera comme nous avons dit pour l'extraire.

---

1. *Paré* recommande aussi de « doulcement repousser contre monts et chercher les pieds » (II,628. Ed. *Malg*). *Levret* donne le même conseil (Art. des Acc., § 756). *Deutsch* recommande d'imprimer au corps fœtal une rotation sur son axe longitudinal (Dissert Dorpat 1826). Cette double manœuvre a été appelée par *Kilian* : Procédé Levret-Deutsch. Op. Geb. 371-373.

le bras en repliant le coude, puis étendez la main sur le côté (du corps fœtal) et sur la cuisse, et vous pratiquerez l'accouchement sans difficulté. Dans le cas où les deux mains se présentent, appliquez le bout des doigts étendus aux deux épaules du fœtus, ramenez-les en haut, repoussez les bras, fléchissez les coudes sur les côtés (du corps), appliquez les mains (de l'enfant) sur les cuisses, et, prenant la tête, tirez doucement. Si le fœtus ayant la tête petite, présente les deux mains, le peu de volume de la tête peut faire qu'il n'y ait pas d'enclavement. Si, se présentant par les pieds, le fœtus est incliné d'un côté quelconque, il faut le ramener dans la bonne direction, à peu près comme quand la tête se présente. Quand c'est un seul pied qui se présente, il ne faut pas le saisir et l'attirer ; en effet, l'autre pied étant replié, le fœtus s'enclaverait davantage. Dans ce cas il faut appliquer l'extrémité des doigts sur la région périnéale du fœtus, le repousser vers le fond de la matrice, puis introduire la main, étendre la jambe fléchie parallèlement à l'autre. Si les deux pieds se présentent, l'une

Si les plantes des pieds s'appuient sur les côtés de la vulve (*fig.* 10). — La main introduite les joindra, les disposera pour en faire l'extraction.

Si l'enfant se présente par les genoux et cherche à sortir ainsi (*fig.* 11). — On les repoussera, on redressera les jambes et on fera ainsi l'extraction.

Si l'enfant se présente par le siège (*fig.* 12). — L'accoucheuse repoussera l'enfant, corrigera la situation des bras et des pieds, et l'extraira ainsi.

Si l'enfant se présente en double [la tête avec les pieds] (*fig.* 13). — L'enfant peut se présenter en double de deux manières : quand nous trouvons dans l'orifice les fesses, il est en double par la partie inférieure ; quelquefois on trouve à la fois la tête et les pieds, la duplicature est par la partie supérieure ; l'accoucheuse peut repousser les pieds, laisser venir l'enfant par la tête, ou l'extraire par les pieds.

Si l'enfant se présente en travers (*fig.* 14). — Il peut être couché sur le dos ou sur le ventre ; on introduira la main doucement pour le coucher sur le côté, ce qui donnera plus d'espace à la main de l'accoucheuse pour faire descendre la partie qui se trouve le plus près de l'orifice, on le maintiendra ainsi pour l'extraire ; on devra rechercher

des mains étant repliée (en haut) ou même les deux, il faut encore, de la même manière, repousser le fœtus et arranger les bras (les mettre dans la position normale, c'est-à-dire les bras étendus le long des cuisses). Si les pieds sont écartés (l'un de l'autre) et appuient sur deux points éloignés de l'orifice de la matrice, il faut les joindre et les placer dans la direction de l'orifice de l'utérus. Si les genoux se présentent, il faut repousser en haut le fœtus, étendre les jambes et le retirer par les pieds. S'il se présente par les fesses, il faut repousser le fœtus, lui étendre les jambes, placer ses mains le long des cuisses et le retirer par les pieds. Si la présentation est transversale, le fœtus couché sur le ventre ou sur le dos, il faut, avec les doigts, le retourner doucement sur le flanc, pour faire place à la main qui doit être introduite. Dans le cas où il se présente par le flanc, il faut introduire doucement la main et faire la version (le retourner sens dessus dessous). Si la présentation transversale n'est pas symétrique (c'est-à-dire si une extrémité fœtale est plus près de l'orifice que l'autre), il faut saisir la partie repliée en haut, de préférence aux pieds; l'accouchement par la tête est préférable, les parties les plus larges passant d'abord; si les bras ne sont pas pliés (en haut). Si le fœtus est plié en deux et si la courbure se trouve en haut, les extrémités (du corps fœtal) exactement à la même hauteur, l'ayant soulevé,

d'abord la tête, c'est l'accouchement le meilleur; mais si ce sont les pieds qui sont le plus voisins de l'orifice, on pourra les attirer pour terminer ainsi l'accouchement.

S'il y a plusieurs enfants, trois ou quatre, ce qui peut arriver, qui font effort pour sortir ensemble, que faut-il faire (fig. 15)? — L'accoucheuse introduira la main pour les repousser tous et les amener l'un après l'autre.

Toutes ces opérations devront être pratiquées avec la plus grande douceur, sans pressions ni contusions; on fera des injections fréquentes d'huile chaude ou de décoctions émollientes qui préparent à l'enfant une sortie facile et permettent qu'il arrive bien vivant, sans lésions persistantes. Nous avons vu ainsi naitre un certain nombre d'enfants après un travail très difficile.

nous le *déployons par les jambes*. Si la courbure est inégale, il faut d'abord tourner le fœtus en ramenant la courbure vers le fond de l'utérus, puis développer le fœtus comme il a été dit. Si plus d'un fœtus se présente en même temps, il faut les repousser dans le fond de la matrice et les retirer un à un. Toutes ces opérations devront être exécutées avec douceur, sans produire de contusion, en ayant soin de maintenir huilées les parties, afin que la parturiente soit préservée de toute blessure et que l'enfant reste en vie. En procédant ainsi nous avons amené *vivants* un grand nombre d'enfants dont la naissance avait été entravée par ces difficultés[1]. Si l'enfant ne cède pas aux tractions manuelles, soit parce qu'il est trop volumineux, soit parce qu'il est mort ou enclavé, il faut avoir recours à des moyens plus énergiques : à l'extraction au moyen des crochets (embryulcie) ou à l'embryotomie.

Si l'enfant peut être sacrifié, il est nécessaire que la mère soit sauvée. C'est pourquoi il faut qu'on soit prévenu du danger qui peut survenir, quand la fièvre est imminente, quand les sympathies nerveuses s'éveillent, quand l'inflammation devient plus violente ; il faut surtout montrer le peu d'espoir qu'on doit conserver quand la gangrène se déclare, quand la faiblesse est générale, la sueur profuse, le pouls éteint, la fièvre violente, quand il y a du délire et des convulsions. Malgré tout, il ne faut pas abandonner la parturiente.

---

1. Dans une étude historique de la version podalique (*Annales de Gynécologie*, avril 1882, t XVII, p. 283), nous avons reproduit en face du texte de *Soranus* ceux d'*Aétius* et de *Paul d'Égine* qui avaient donné le texte de *Soranus* avec quelques abréviations ; nous avons fait remarquer dans une note qu'*Aétius* avait le premier proposé de faire la version sur les pieds d'un enfant en présentation aphalique

CHAPITRE LXV

DE L'EMBRYULCIE ET DE L'EMBRYOTOMIE

Il faut commencer par donner à la femme deux ou trois morceaux de pain trempés dans du vin pour (éviter) une défaillance, et, pendant qu'on agira, arroser le visage avec du vin.

La parturiente sera couchée dans une position un peu déclive, sur un lit dur pour que le bassin ne s'affaisse pas. Les cuisses étant écartées l'une de l'autre, les jambes attirées vers l'hypogastre, les pieds seront appuyés sur les traverses du lit et maintenus par des aides de chaque côté. Si on ne dispose pas de l'aide de femmes robustes et exercées, on assujettira le thorax au lit moyennant des bandes, pour que les tractions exercées sur le corps de l'enfant n'entraînent pas celui de la parturiente. L'accoucheur se placera devant les parties génitales de la femme, sur un siège un peu plus bas, afin que ses mains soient à la hauteur des pieds de la parturiente. Les lèvres ayant été écartées l'une de l'autre par les assistantes, la main gauche qui est plus grêle que la droite et qui agit plus facilement, sera introduite doucement,

Si, par aucun moyen manuel l'enfant ne peut être extrait, soit que la résistance est due au volume de son corps, à sa mort, à une trop grande constriction et qu'il ne puisse être extrait en entier, que faut-il faire ? — Il faut faire emploi de l'embryulque (un crochet) ou diviser le fœtus. Si l'enfant est mort, nous devons par pitié secourir la mère pour qu'elle ne soit pas exposée aux plus grands dangers.

Quels sont les symptômes de ces dangers ? — Ceux qui doivent nous impressionner et nous avertir du danger, c'est une fièvre intense, un très grand trouble nerveux qui précède la gangrène, la fréquence et la débilité du pouls, suivies de délire.

les doigts réunis en forme de cône et soigneusement enduits d'un corps gras, à travers l'orifice de la matrice ; si l'orifice n'est pas ouvert, on n'y exercera des pressions qu'après y avoir injecté de l'huile pour le relâcher. On essayera de diriger le crochet vers une partie inclinée pour le fixer sur un point d'où il ne s'échappera pas facilement.

Les régions favorables (dans les présentations) de la tête sont : les yeux, l'occiput, la bouche, le palais, les clavicules et les régions costales ; les aisselles conviennent moins, car pendant les tractions, les bras, en s'écartant, augmentent la largeur de l'enfant et le font s'enclaver. Les ouvertures des oreilles étant courbes et étroites n'admettent pas facilement le crochet. Aux enfants se présentant par les pieds il faut implanter le crochet au-dessus du pubis, dans les espaces intercostaux et sur la clavicule, à son articulation avec le sternum ; si on ne trouve aucune de ces régions, on pratique une perforation moyennant un scalpel ; le crochet, après avoir été chauffé et huilé, sera introduit doucement, protégé par la main gauche dont les doigts sont fléchis jusqu'à ce qu'il parvienne à un espace vide. On introduira un autre crochet du côté opposé au premier, pour que la traction devienne égale et ne soit pas déviée d'un côté, ce qui produirait l'enclavement de l'enfant. Les crochets seront confiés à un aide exercé auquel on recommandera de faire des tractions douces pour ne pas lacérer l'enfant ni lâcher prise. Lorsque les tractions devront être interrompues, il faudra maintenir les crochets dans leur tension,

Comment devons-nous employer le crochet ? — La malade sera couchée sur un lit dur, les extrémités inférieures écartées; elle sera attachée aux montants du lit de façon à ce qu'elle ne puisse se remuer; l'opérateur sera placé devant elle sur un siège un peu plus bas que le lit; il cachera dans sa main gauche la courbure du crochet pour le guider dans la recherche de l'endroit le plus favorable où il pourra être appliqué; si l'enfant s'est présenté par la tête, il cherchera une orbite ou l'occiput; s'il s'est présenté par le côté, ce sera le cou ou un intervalle intercostal qui serait le lieu le plus favorable; s'il s'est présenté par les pieds, c'est au-dessus du bassin; si aucune de ces places ne peut être trouvée, on pourra le fixer à tout endroit blessé; la main étant retirée (le crochet

non seulement dans la direction droite, mais inclinée transversalement, comme on procède dans l'avulsion des dents, de façon que, par ce changement de direction, le fœtus dilate les parties et soit facilement extrait. Pour aider à cette manœuvre, il faut introduire le doigt indicateur entre l'orifice et la partie saisie et le tourner tout autour d'elle comme si on enlevait la peau, le diriger vers la partie déviée en l'arrosant d'huile chaude ou une autre préparation mucilagineuse, dont nous avons parlé. Si le fœtus ne cède pas à la traction des crochets et ne peut être extrait, on placera d'abord un des crochets plus haut, puis l'autre de même, jusqu'à ce que tout le corps fœtal ait passé. Si une main est prolabée et si, en avançant, le fœtus s'est enclavé et qu'elle ne peut être repoussée, et si déjà il a succombé, ce que l'on voit par l'absence de rougeur, de chaleur et de pulsations, la couleur livide et le froid, on l'entourera d'un linge pour qu'il ne s'échappe pas en glissant et on l'attirera un peu, en tenant solidement la partie saisie pour que celle au-dessus puisse être vue plus facilement; on fera l'amputation du bras dans l'articulation de l'épaule[1]; le corps ayant été tourné avec les doigts sera extrait avec les crochets.

Si les deux mains sont sorties et ne peuvent être réduites, et si

restant en place), on le confiera à un aide et on appliquera un autre crochet au côté opposé, de façon à ce qu'ils soient à la même hauteur et que les efforts qu'on fait sur eux soient égaux; on commencera par le faire légèrement et les efforts seront plus énergiques au moment où la matrice se contracte et pousse le fœtus plus bas; quand la contraction aura cessé et qu'on le voit remonter, il faudra interrompre les tractions. Le médecin cherchera à élargir l'orifice de l'utérus avec une main bien huilée et à bien régulariser les efforts des aides; quand le fœtus sera un peu descendu, l'embryulque sera fixé plus haut jusqu'à ce que le corps de l'enfant soit sorti. Si les parties sorties ne peuvent fournir un appui au crochet, si quelques parties fœtales sont trop vo-

---

1. CELSE avait agi plus judicieusement en faisant dans ces cas la décollation, « *cervix præcisa, ut separatim utraque pars auferatur* » (VII, 92).

le fœtus ne cède pas aux tractions, les deux bras seront désarticulés à l'épaule. Si la tête est trop volumineuse et ne cède pas, il faut l'ouvrir avec le scalpel dont nous nous servons pour l'embryotomie, ou avec le couteau avec lequel nous faisons l'excision des polypes ; on l'introduit en le protégeant avec l'index et l'auriculaire. Si l'enfant est hydrocéphale, il faut faire une incision pour qu'après l'évacuation du liquide la tête se réduise de volume et s'affaisse. Si l'enfant a une tête proportionnellement trop grosse, celle-ci se réduira facilement sous la pression de la main, car les parties sont molles ; sinon, on incisera le crâne au sommet ou à une autre place, car le cerveau étant évacué, la tête s'affaisse. Les lèvres de la grande plaie seront réclinées (pour recouvrir les os), les fragments d'os brisés seront enlevés avec la pince qui sert à l'extraction des dents, ou avec celle qui sert à extraire les fragments d'os. Si c'est le volume de tout le corps qui empêche qu'il ne cède aux tractions, les bras étant appuyés sur les côtés de la matrice, il faut appuyer le couteau au col, cherchant un espace vide entre la matrice et le fœtus, le sang ayant été évacué, le corps sera devenu plus mince.

Il faut ensuite inciser toute la tête, ouvrir les espaces intercostaux et inciser le poumon ; souvent le thorax est augmenté de volume par des humeurs qui le remplissent. Il faut avec les doigts briser les articulations de la poitrine, le sternum et les clavicules ;

lumineuses et ne peuvent être remuées, le fœtus étant mort, il faut en venir à l'embryotomie afin que l'enfant puisse sortir par morceaux.

Comment pouvons-nous savoir si l'enfant est mort? — Il est froid, il ne fait plus aucun mouvement et on ne constate chez lui aucune pulsation.

Comment faut-il procéder à l'embryotomie? — Il faudra emputer les premières parties qui sont sorties et faire les sections dans les articulations où elles sont plus faciles et où la partie coupée de l'os est moins nocive. Quand cette amputation est faite, il faut fixer les crochets plus haut pour que le reste du corps puisse être extrait; si on n'obtient aucun résultat, il faut rechercher si l'enfant n'est pas atteint d'hydrocéphalie, constituée par un amas de liquide sous la peau de

car la poitrine s'affaisse quand elle n'est plus soutenue par les clavicules.

Si le corps ne se réduit pas, l'abdomen devra aussi être incisé. Il peut arriver que l'enfant soit atteint d'hydropisie, l'évacuation du liquide réduit son volume et l'amincit. Si quelque tumeur intérieure est la cause de l'augmentation de volume de l'abdomen, il faudra l'extraire avec les autres viscères et vider tout le corps. Il faut agir de même si l'enfant se présente par les pieds; si les bras sont repliés en haut, il faut les couper et inciser la tête; si elle est trop volumineuse, la briser, ce qui, dans cette présentation, est plus difficile, puisqu'elle est cachée plus haut. C'est avec la main droite qu'il faut extraire les pieds, il faut se servir de la main gauche pour diriger la tête en dedans, la fléchir, car si la tête est renversée en arrière elle s'arrache souvent[1].

Il est difficile de comprendre pourquoi on a prétendu que la main gauche se prête mieux aux extractions, la raison en serait qu'avec elle on attire les serpents; les deux choses sont fausses. Est la plus apte à cette opération celle qui s'introduit le mieux, comme nous l'avons montré.

Les enfants en présentation transversale et pliés en double

la tête; on y fera une ponction, l'eau s'étant écoulée, le volume de la tête aura diminué sensiblement. Si la tête par elle-même est trop grande, il faut la briser avec la main, les os cédant facilement à cause de leur mollesse, et si cela ne suffit pas, on percera le crâne, le cerveau s'en écoulera et le volume de la tête aura grandement diminué. Si l'enfant s'était présenté par le flanc et que le côté s'est fixé sur l'orifice et s'il vit encore, il faudra également fixer le crochet sur le cou, l'abondance de l'écoulement du sang diminuera son volume; on pourra même ouvrir le ventre qui n'est pas rarement gonflé par une accumulation de liquide, une hydropisie, on pourra extraire les intestins (qui diminueront le volume) et l'extraction pourra être faite avec la main comme nous l'avons dit; les membres pourront être amputés dans les articu-

---

1. Voilà un texte bien ancien en faveur de l'utilité de la flexion de la tête dans l'extraction par les pieds si bien démontrée par M. Champetier de Ribes (Thèse, concl. II.).

dont la situation ne pourra être rectifiée, devront être incisés dans la partie qui est à l'orifice (utérin), dans l'abdomen, aux aisselles, aux hypochondres. Si l'enfant est mort et trop volumineux, il est dangereux de le sectionner dans la matrice, il est préférable de couper les parties à mesure qu'elles sortent et dans les articulations, car les os sont lisses dans les jointures et faciles à détacher. Il faut rapporter ensemble les parties extraites et voir si on n'a rien laissé.

Après une extraction maladroite par les pieds, la tête peut être arrachée; elle est saisie difficilement à cause de sa forme ronde et parce qu'elle remonte dans la cavité utérine. Dans un cas pareil, *Sostrate* voulant agir comme pour (l'extraction) d'un calcul, introduisit l'index de la main gauche dans l'anus, la main droite sur l'abdomen (de la femme), tenta de comprimer la tête pour la pousser dehors, ne voyant pas que le doigt introduit dans le rectum ne pouvait atteindre la tête, car la vessie n'étant plus sous la main, l'utérus se retire beaucoup, comme nous l'avons montré plus haut. C'est pourquoi il faut introduire la main, saisir la tête, l'amener vers l'orifice de la matrice, y introduire un crochet et l'extraire. Après l'extraction du fœtus moyennant les crochets et son morcellement, il faudra, par des injections, relâcher et calmer les parties qui ont été irritées par la violence. S'il y a une hémorrhagie, ou s'il s'en produit une, on emploiera les remèdes convenables. Prescrire des remèdes propres à accélérer l'accou-

lations, comme nous l'avons dit plus haut. Si, après la décollation, la tête reste cachée dans la partie inférieure, on l'amènera avec la main vers l'orifice, et si elle est trop volumineuse, elle pourra être brisée et extraite moyennant un crochet qui y aura été appliqué. Si le fœtus avait été coupé par morceaux, on placera sur une table les pièces extraites afin de bien vérifier qu'on n'a pas laissé dans la matrice un fragment qui pourrait causer un grand danger.

Que faut-il faire pour la parturiente qui a subi tant de souffrances et de lésions ? — Avant de bassiner avec l'huile toutes les parties (qui ont eu tant à souffrir), il faudra remonter par les moyens appropriés les forces de la malade, fortifier et dessécher toutes les parties.

chement, comme d'autres et des disciples d'Hippocrate l'ont fait, est agir sans réflexion, car ni les feuilles du laurier desséchées, infusées dans l'eau bouillante, ni le dictame, ni les baies du cèdre avec de l'anis et du vin doux vieux, ni les concombres couverts de cire et attachés avec de la laine rouge aux lombes ne peuvent accélérer l'accouchement. Les moyens exposés ci-dessus enlevant l'obstacle (la maladie) accélèrent l'accouchement (« τὰ δὲ προειρημένα βοηθήματα λύοντα τὸ πάθος καὶ ἐξ αὐτοῦ δυσεργείαν λύει »).

CHAPITRE LXVI

DU PROLAPSUS UTÉRIN

On appelle *prolapsus utérin* une menace d'inversion de la matrice ; ce n'est pas, comme quelques-uns le pensent, le détachement des liens par lesquels elle adhère, ni qu'elle tombe en entier, car, dans ce cas, elle ne pourrait être replacée. Quelques-uns disent qu'elle sort totalement par suite d'une blessure ou de quelque chose de semblable qui a rompu, relâché ou fait disparaître les membranes et les muscles qui la retiennent. Mais les disciples d'*Hippocrate* et *Hérophile* disent que l'orifice seul de la matrice (est en procidence), d'autres que la matrice ne sort pas totalement, qu'elle ne pourrait rentrer à sa place ; qu'elle ne proémine que partiellement, que l'inflammation de l'orifice fait croire à une procidence. D'autres pensent que la procidence se produit par une inversion, que la surface externe est devenue la surface interne avec sa tunique. Ils pensent qu'il y en a deux, la tunique externe qui s'est soudée avec les parties sous-jacentes, et la tunique interne qui y est attachée, qu'elle est membraneuse et relâchée, que c'est elle qui est sortie. D'autres pensent que la proci-

De la chute de la matrice. — La chute de la matrice se produit à la suite de l'accouchement d'un enfant mort amené par l'embryulcie, par la maladresse d'une sage-femme qui aura voulu arracher par force les secondines, et à la suite d'un coup ; elle peut aussi être le résultat du relâchement des ligaments qui la fixent. Parfois elle n'est que partielle, son orifice descend quelquefois et occasionne des douleurs ; la tunique interne seule peut descendre et constituer une tumeur rouge, rugueuse, indolore. Si c'est la matrice en totalité qui descend, elle constitue dans le vagin une tumeur semblable à un œuf. Si ce n'est pas par inversion de la matrice que la descente a eu lieu, la tumeur est plus grande et

dence s'est produite par rupture ou par résolution et en partie par dédoublement de sa cavité : ils disent que ce qui est sorti par suite d'une rupture aura une apparence sanguinolente, sera arrivé après une chute, quelque violence ou un coup ; si elle résulte d'un relâchement ou d'une atrophie, elle ne sera pas sanguinolente ; le plus souvent la cause est occulte, et elle rentre dans les conditions que nous avons indiquées précédemment et l'accident est réparé. Et si la procidence se reproduit en partie, comme celle du rectum, les deux surfaces apparaissent. Dans l'inversion, tout le pourtour de la tumeur paraît arrondi ; elle ressemble à un œuf, reste cachée dans le vagin ou est poussée entre les grandes lèvres, de couleur rouge d'abord, blanche plus tard. Si nous admettons que la procidence est totale ou partielle, nous reprochons à *Euryphont* de suspendre la malade par les pieds à une échelle pendant toute une journée et une nuit, pour la coucher ensuite dans le lit et lui donner de la tisane froide pour aliment. Cette suspension est intolérable et cet aliment provoque des gaz. C'est contraire à l'art de fixer d'avance le temps (pendant lequel un traitement doit être suivi). Mais *Évênor* introduit dans le vagin de la viande de bœuf, ignorant que la sanie qui résulte de sa putréfaction est âcre et détermine des ulcérations. *Dioclès,* dans son douzième livre des Maladies des femmes, insuffle dans la matrice prolabée de la poussière de fer des forgerons et la remet en place, puis il introduit dans le vagin une pomme de grenade pelée et trempée dans le vinaigre, qui est dure et astringente. Il en est

semblable à un œuf et plus ; elle est sanguinolente et conserve l'intégrité du sentiment. Si la peau est rompue, la face de la malade est pâle et la tumeur est insensible.

Il faut faire coucher la malade les jambes écartées, et s'il s'écoule encore du sang et s'il n'existe pas de chaleur, il faut faire des applications d'eau froide, repousser l'organe dans le vagin et introduire une éponge trempée dans de l'eau vinaigrée, en appliquer sur les parties externes ; lier un pied sur l'autre, mettre un coussin sous les reins placés un peu plus haut et la nourrir simplement.

Si la matrice tombe encore sans chaleur, il faut faire des frictions,

qui ajoutent un sac en crins pour que les extrémités de ceux-ci, saillantes et pointues, fassent contracter les parties malades, oubliant que ces parties sont sensibles, mais qu'au bout de peu de temps elles deviennent douloureuses, se contractent, et que le déplacement est reproduit. Quelques-uns, la plupart, font respirer des parfums aux malades et pratiquent sous la matrice des fumigations fétides, dans la pensée que le premier moyen attire l'utérus, que le second le fait fuir. Nous repoussons aussi le traitement de *Straton* qui remplit le vagin avec des cendres mouillées et y ajoute du castoréum; les cendres sont irritantes et le castoréum remplit la tête. — Si les selles sont retenues dans le rectum, il faudra les diluer par un lavement simple. Si l'urine est retenue dans la vessie, il faudra l'évacuer avec la sonde. Ces accidents de rétention sont fréquents, car entre la vessie et le rectum, la matrice déplacée comprime ces parties et les rend plus étroites. Les réservoirs vidés, il faut placer la malade dans son lit, le bassin élevé, les cuisses fléchies et écartées l'une de l'autre. Puis les parties prolabées ayant été bien arrosées avec de l'huile chaude, on fera avec de la laine une pelote dont la dimension sera celle de la capacité du vagin. Cette pelote sera enveloppée d'une toile fine, trempée rapidement dans de l'oxycrat, ou dans une décoction tiède de myrte, ou de lentisque, ou de mûre, ou de malicorne, ou de roses, ou de suc d'acacia ou d'hypocistide macérées dans du vin, puis toute la partie prolabée sera, par une pression douce, repoussée en haut jusqu'à ce que la matrice ait repris sa place normale, et que toute la pelote de laine soit entrée dans le vagin ; puis on placera au dehors de la laine trempée dans un vin astringent, et tout le ventre sera couvert de laine ou

administrer des lavements pour combattre la paresse intestinale, employer des fomentations avec de l'eau vinaigrée froide ou avec une décoction de lentisques, de myrte, des écorces de pommes, de grenade ou infusion de roses, des bains de siège et des injections avec une infusion d'acacia dans du vin, et les moyens dont nous avons parlé ; des applications vaginales avec de la laine ou des éponges mouillées avec les moyens cités. Si la matrice devient chaude et douloureuse, il fau-

d'éponges trempées dans de l'oxycrat; l'hypogastre, le pubis et les lombes seront entourés de bandes; les cuisses seront disposées pour se croiser l'une sur l'autre. Le troisième jour, la laine étant toujours contenue dans le vagin, la malade prendra un bain de siège dans du vin rouge astringent légèrement chauffé, ou dans une décoction de mûres, de myrte, de lentisque ou de malicorne. Après ce bain, elle sera replacée dans son lit, sur le dos, le siège élevé, et la pelote de laine sera retirée et remplacée par une autre préparée de la même manière; sur l'hypogastre on mettra un cataplasme fait avec une bouillie de palmettes et de malicorium avec de l'oxycrat. Au bout de trois jours, on fera encore de même jusqu'à ce que la guérison ait été obtenue; si, au contraire, depuis longtemps déjà, l'utérus est resté dehors et qu'il paraisse déjà refroidi, ou s'il est manifestement enflammé et plus ou moins douloureux, il faudra l'irriguer avec des décoctions de suc de fenugrec, ou de graine de lin ou de mauves, et le replacer comme cela a été dit. Si l'état de la malade l'exige, on fera une saignée, on emploiera des relâchants proportionnellement à l'intensité de l'inflammation. Si le traitement traîne en longueur, et si une portion de l'utérus ressort continuellement, il faudra laver cette partie avec du vinaigre chauffé médiocrement et prendre un bain de siège dans de l'eau vinaigrée suffisamment prolongé et on observera toutes les recommandations données ci-dessus. Cela fait, il faudra aussi remonter tout l'organisme par les moyens dont nous avons donné l'indication et l'ordre de leur emploi pour obtenir une reconstitution de la malade. Il faudra rougir les parties voisines du pubis, les lombes et l'hypogastre, par des cautérisations, des topiques irritants, ou employer des

dra faire des fomentations avec de l'eau chaude, employer les émollients, même avoir recours à la seignée et tous les calmants et ceux qu'on emploie contre la paralysie; si la matrice retombe souvent et si la marche de la maladie prend une allure chronique, il faudra faire usage des reconstituants, appliquer des ventouses à la région rénale et aux vertèbres et reprendre la médication reconstituante.

Si à la suite de chutes fréquentes la matrice est devenue comme un

pessaires avec du nitre, des raisins écrasés, du sel, et toutes les substances dont on fait usage dans la médication reconstituante. Puis, à cause de la sensibilité des parties qui ont été malades, on rejettera le vinaigre, on aura recours à la terre noire qu'on trouve dans les marais, on fera des affusions d'eau chaude qui sont très utiles. Après les affusions, je suivais la même méthode de traitement, mais si, par suite de la viciation des humeurs, le mieux ne se déclare pas, il faudra faire usage de lie de vin brûlée, ou de nitre, ou de lessive de cendres, en bassiner légèrement les parties, recourir aux astringents sous forme de fomentation, avec une dissolution filtrée dont nous avons parlé, à des lotions de plomb avec de l'huile de myrte ou avec du miel, ou à d'autres astringents ; nous réduisons la matrice comme nous l'avons dit. Beaucoup de médecins aspergent la matrice prolabée avec du nitre et la replacent ainsi. *Thessalus,* conséquent avec lui-même, approuve ce traitement, employant les reconstituants plutôt dans l'intermittence que dans l'exacerbation. Si la partie prolabée pendant longtemps noircit, car il en est qui disent que des femmes peuvent arriver à l'extrême vieillesse avec un utérus prolabé, il faudra faire usage des médicaments recommandés contre les ulcères serpigineux.

Si cela ne guérit pas, la partie noircie devra être réséquée, car nous avons réséqué une partie noircie du foie et un lobe du poumon. Si la totalité de la matrice était devenue noire, il faudrait en faire l'ablation totale; nous nous appuyons sur l'autorité de ceux qui affirment que cette opération peut se faire sans danger, et nous en avons fait mention plus haut. La partie noircie n'est pas une partie noble, mais un corps devenu étranger qui n'est

organe étranger et noircit, nous employons la médication contre le cancer utérin, on enlève la partie noire. Si peu à peu la matrice est devenue comme morte, nous en ferons l'ablation; les plaies vaginales guérissent bien, mais la séparation de ce qui est mort d'avec ce qui est vivant est difficile et dangereuse. Nous avons l'habitude de renvoyer ces malades, bien que l'antiquité cite des femmes qui ont survécu longtemps à ces opérations.

plus propre à rien. Si, à la suite de procidences répétées, l'utérus a contracté des adhérences avec les grandes lèvres, comme on en donne des exemples, et qu'il s'y forme des concrétions, il faudrait faire des incisions comme on en fait pour l'intestin et le péritoine ; cependant, pour la sécurité de la malade, il faudrait laisser quelque partie de l'utérus (noircie), si la dissection ne pouvait se faire exactement.

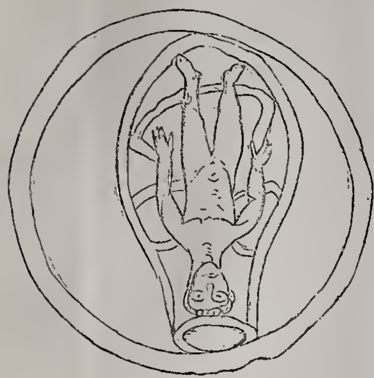
TABLE DES MATIÈRES

Pages.

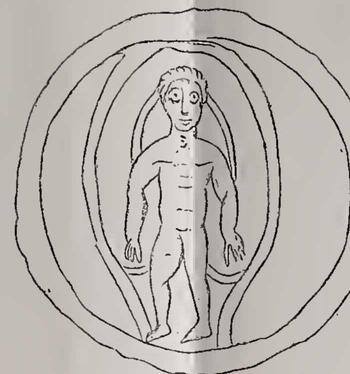
DEUXIÈME PARTIE

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

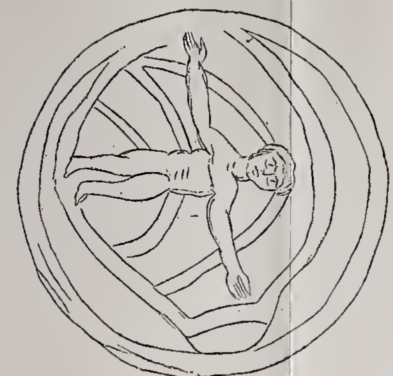
1



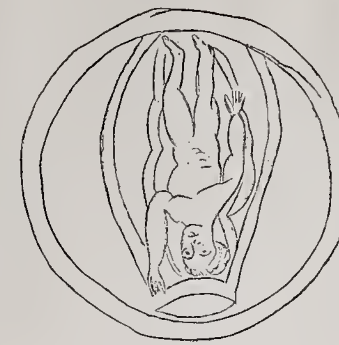
2



3



4



5



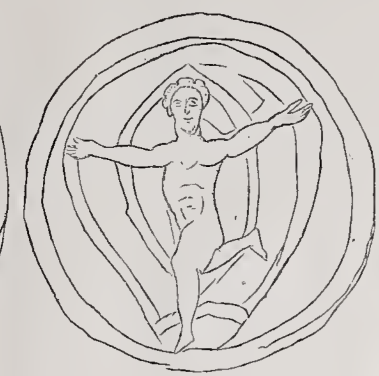
6



7



8



9



10



11



15



12



13



14

